Un site en danger: El Geteina

Eisa KHIDER

El Geteina se trouve à 80 km environ au Sud de Khartoum, sur la rive Est du Nil Blanc, entre le Jebel Awliya et El Dueim.

En 1950, la découverte de quelques objets d'époque chrétienne: trois briques inscrites (Musée de Khartoum n° 3) et un petit bol en argile orné d'un médaillon d'applique avec au centre l'image d'une gazelle (Musée de Khartoum n° 437), valut à ce site d'être considéré comme la limite méridionale de la Nubie chrétienne [1]. Des tessons recueillis à Faki Mahmoud, au Sud d'El Geteina, dans un secteur d'habitations de la berge du fleuve, furent attribués par O.G.S. Crawford à l'époque chrétienne [2].

Une prospection menée en 1972 [3] à 3 ou 4 km au Sud d'El Geteina, autour de la "Quba" de Mahmoud El-Arabi, sur la rive droite du fleuve, m'a permis de retrouver des témoignages remontant aux époques napatéenne et méroïtique: briques cuites de type méroïtique (35 x 20 x 7 cm) remployées dans les sépultures musulmanes, ossements humains, tessons de poteries méroïtiques.

Il convient également de signaler la découverte fortuite de huit objets en or, faite par des bergers dans ce secteur: une figurine méroïtique de Bès biface, debout sur deux crocodiles [4], une autre représentant Ptah [5], un petit oiseau, trois amulettes dont l'une de forme arrondie et une autre montrant une tête d'ovin [6], un scorpion [7] et enfin une croix chrétienne.

L'extension du cimetière musulman et l'activité annuelle du Nil Blanc après la construction du barrage du Gebel Awliya, à quelques kilomètres en aval, laissent peser sur ce site une grave menace. Des fouilles d'urgence et des mesures de sauvetage s'imposent très rapidement. Dans la ville même d'El Geteina, d'autres vestiges archéologiques témoignent de l'importance de ce secteur dans l'antiquité.

---

[1] Cf. O.G.S. Crawford, dans *Kush* I, 1953, p. 26.

[2] *Ibid.*

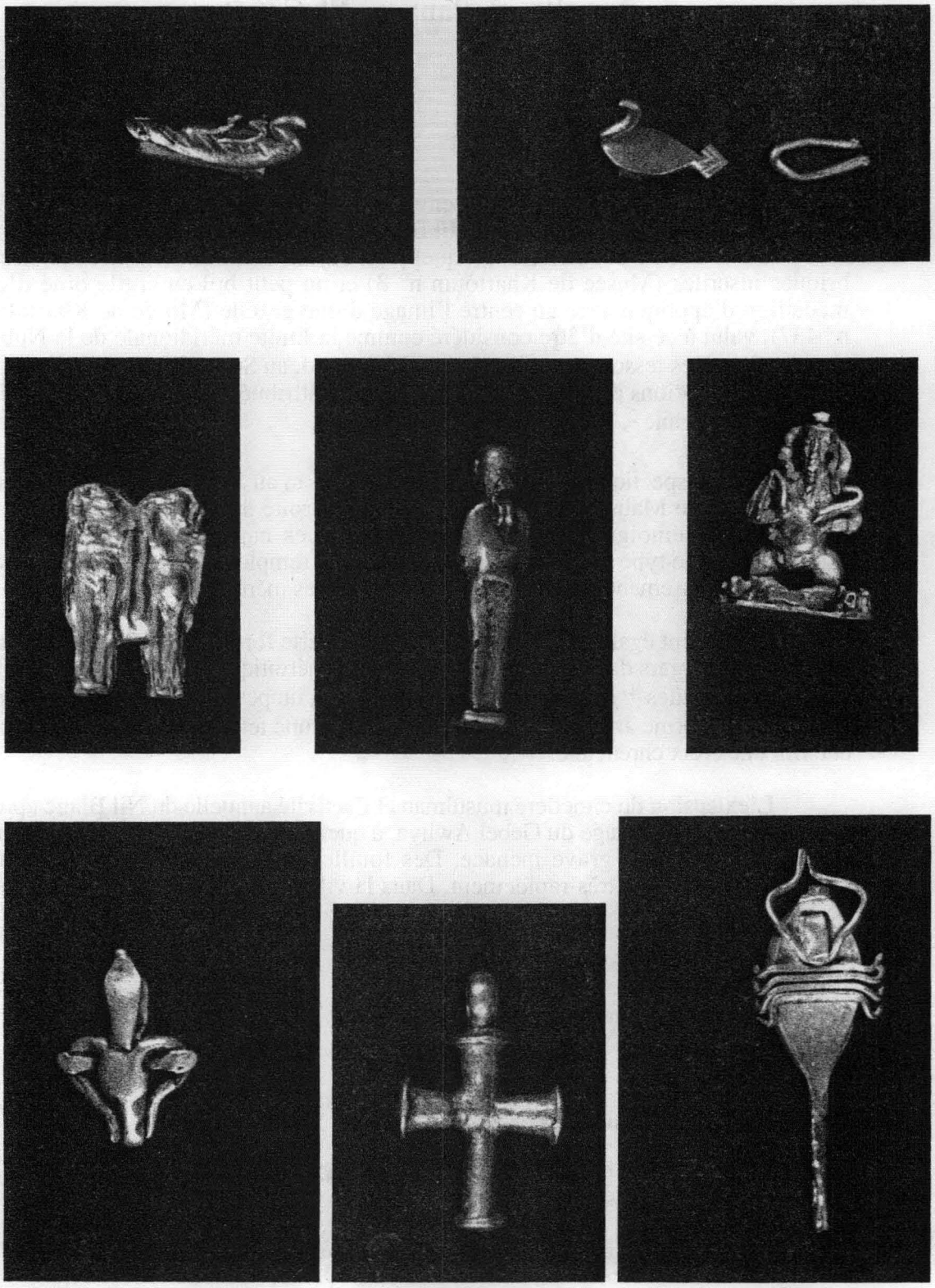
[3] Cf. *Orientalia* 55 1986, p. 310 et fig. 84 (pl. LXVI).

[4] Une statuette analogue a été trouvée en 1923 par Reisner dans le cimetière de l'ouest à Begrawiya (Musée de Khartoum n° 2293).

[5] Elle peut être rapprochée d'une figurine recueillie dans une tombe féminine de la génération 8 à Nuri; cf. D. Dunham, *Nuri*, *RCK* II, 1955, n° 18-2-253, p. 54, pl. CXV, c.

[6] A comparer avec un document analogue (Musée de Khartoum n° 2247) de la tombe W. 486 (génération 3 ou 4) du cimetière de l'Ouest à Begrawiya; cf. D. Dunham, *RCK* V, 1963, n° 32-3-117, p. 15 avec fig. 11, k, 3/1 et 11,1.

[7] Il est semblable à celui trouvé à Kawa, sur le Nil Blanc.



El-Geteina, trouvailles fortuites. Grossissement 2,5.

À propos des tumulus d'El Hobagi et de Ballana-Qustul

P. LENOBLE

La simultanéité de la republication des tumulus de Qustul et Ballana et de l'exploitation des premiers tumulus d'el Hobagi n'est pas entièrement accidentelle.

En 1982 déjà, Laszlo Török présente à Heidelberg sa périodisation des tombes royales et princières de l'Antiquité Tardive Nubienne. En 1986, à Uppsala, ayant achevé son livre, il invite Patrice Lenoble à en rédiger un ultime chapitre, à intituler "Le Postméroïtique méridional". Le projet de collaboration partielle n'aboutit pas en raison du calendrier : la fouille à Umm Makharoqa du premier tertre à enceinte d'el Hobagi tient lieu de cette rédaction en 1987. Le livre achevé (Török 1988) paraît dans le délai prévu ; la fouille ne produira qu'ultérieurement ses premiers articles préliminaires (Reinold-Lenoble 1988, Lenoble 1989).

Plutôt que la regretter vainement, on peut se féliciter, a posteriori, que cette collaboration ait avorté. L'essentiel a été obtenu : les conclusions de l'étude synthétique nubienne ont pu être investies à temps dans la fouille méridionale. Sans le réexamen préalable des tombes de Qustul et Ballana, le tumulus d'Umm Makharoqa n'aurait pas fourni toute l'interprétation souhaitable. La reconnaissance de sépultures de la "sphère royale" dans le Sud (Török, dans Lenoble 1989 : 103) est l'heureuse conclusion de deux recherches différentes qui aboutissent à ce résultat spectaculaire, mais ne se rencontrent guère que sur ce point.

Le but principal de L. Török est d'ordre historique, au sens le plus global. Son essai vise à combattre le scepticisme prévalant chez les commentateurs de la période postméroïtique nubienne, qui doutent qu'on puisse jamais en établir la chronologie précise. La tâche vise à classer et périodiser. Le travail passe donc par l'analyse exhaustive et comparative du contenu des tombeaux du Nord. L'effort, pour aboutir, n'implique pas la discussion radicale de la façon dont on perçoit l'altérité culturelle que désigne l'expression de "Postméroïtique", altérité définie jusqu'ici surtout par les coutumes funéraires. La théorie de la "Fin de Méroé" est donc grosso modo acceptée, avec les importantes corrections qu'ont proposées L. Kirwan et W. Adams jusqu'en 1982.

Le but principal de P. Lenoble est de portée bien plus réduite. Son intérêt s'investit d'abord dans la compréhension du contenu des tombes du Méroïtique Récent, pour publier une centaine de sépultures à matériel fouillées sur le site d'el Kadada. En comparant cette collection aux seules autres bien connues dans la province méroïtique centrale, celles de la capitale, la synthèse permet la reconstitution des rites rigides, répétitifs, d'évolution lente, définissant la liturgie des inhumations royales sélectivement diffusée par reproduction partielle à partir de la fin du Ier siècle de notre ère. Les conclusions de l'étude dénient tout changement liturgique majeur entre les époques du Méroïtique Récent et du Postméroïtique Ancien, donc contestent la "Fin de Méroé", pour ce qui concerne

au moins le domaine funéraire, le seul un peu connu pour l'époque. La vérification des connaissances acquises passe nécessairement par l'invention d'une tombe "royale" et "postméroïtique" du IVe siècle de notre ère, contemporaine ou de peu postérieure aux dernières pyramides de Méroé : par diffusion encore de la nouvelle superstructure de la tombe royale, ce tombeau aurait contribué à déclencher dans le Sud la résurgence d'une forme traditionnelle.

La collaboration de l'historien et de l'archéographe se montre difficile, tant les intentions programmatiques divergent. Celui-là reproche à celui-ci une sorte d'esprit de système dans la remise en cause des conclusions élaborées à partir de la documentation la plus riche, celle de Nubie. Le second soupçonne de le premier de déviation nubiologique chronique, la province du Nord, seule explorée bien que périphérique et quasi désertée, ayant subi à l'évidence l'influence étrangère. L'archéologie de fauteuil (sic, Török 1984 : 553), qui ne peut tenir compte que de la documentation publiée, et l'archéographie méridionale, illuminée sinon éblouie par le sahel, doivent s'affronter sur un terrain biaisé, puisque le Sud méroïtique et postméroïtique a connu si peu de fouilles, bien qu'il exhibe beaucoup plus de vestiges que la Nubie.

Il en résulte d'abord, lors de la Conférence des Etudes Méroïtiques de 1989 à Khartoum, de sérieuses empoignades à la discussion du rapport de fouille dévoué à la méthode d'interprétation du Tumulus VI à Umm Makharoqa : l'ouvrage (Lenoble, à paraître) bénéficie de plus d'une correction pertinente et de maints conseils utiles. Le débat se poursuit lors d'une longue visite commune de sites : le Sud déconcerte, par sa richesse insoupçonnée en habitats et par le nombre de ses cimetières à explorer, les uns et les autres le plus souvent pas même répertoriés. Non sans quelque humour et complicité, la contestation se fait publique à la Conférence des Etudes Nubiennes de 1990 à Genève. Oui, la théorie de la Fin de Méroé est à réviser (Lenoble 1989), non, la contribution Noba à l'évolution politique dans la région de Méroé ne peut, sans faute archéologique grave, être totalement remise en cause (Török 1990b).

Le présent travail fixe l'état de la dispute, en 1990. Description sera d'abord fournie de la fouille récente du Tumulus III à el Hobagi, complétant celle du Tumulus VI, publiée précédemment dans A.N.M. 3 ; une nouvelle argumentation dessinée complètera l'information photographique antérieure. L'on n'a pas craint une certaine longueur : les fouilles d'el Hobagi seront probablement interrompues. Il convient donc d'écourter les délais de mise à disposition avant des publications finales qui se feront attendre. La célérité ne se fait pas aux dépens de la fiabilité : les conclusions, riches et prometteuses, ne peuvent que se renforcer puisque les bronzes cultuels ont en mars 1991 apporté la preuve superfétatoire que les tumulus d'el Hobagi sont méroïtiques. Symboles méroïtiques gravés, scènes funéraires incisées, inscription en méroïtique hiéroglyphique, jusque là cachés sous la patine et sous les enveloppes cultuelles des bronze, sont depuis apparus, concluant chanceusement un programme plus que décennal. Puisse cette première étude, publiée ici grâce à la bienveillance du Professeur Leclant, contribuer à refonder solidement la discussion de la Fin de Méroé.

Khartoum, décembre 1990
et octobre 1991

La fouille du tumulus à enceinte el Hobagi III

A.M.S. NE-36-0/7-N-3

P. LENOBLE, R.-P. DISSEAUX,
Abd El Rahman ALI MOHAMED,
B. RONCE et J. BIALAIS

Appellations.

6 tumulus seulement ont été fouillés à ce jour à el Hobagi et dans les environs.

1. HBG 1 est la première sépulture, "postméroïtique".

2. Tum VI est le premier tombeau de la sphère royale, décrit dans Lenoble 1989 . C'est le second tumulus exploré, à Umm Makharoqa.

3. HBG 3 est une inhumation chrétienne, à Umm Makharoqa.

4. HBG 4 est une tombe voisine de Tum VI, à Umm Makharoqa, d'époque "postméroïtique".

5. Tum III est le second tombeau de la sphère royale et le cinquième tumulus exploré ; situé à el Hobagi même, il est l'objet principal de ce rapport.

6. HBG 6 est une sépulture voisine de Tum III, également à el Hobagi même, d'époque chrétienne.

On constate que deux séries conjointes sont distinguées :

Les tertres à enceinte sont désignés par une série numérale croissante et limitée, notée en chiffres romains de I à VII jusqu'ici, soulignant une répartition géographique d'ouest en est, et non une chronologie de fouille ou de construction.

Tous les tumulus, emmurés ou non, sont désignés selon une série numérale en chiffres "arabes", croissant en raison de l'ordre chronologique des fouilles et non d'un ordre géographique. Cette deuxième série est illimitée pour raison d'abondance : douze champs tumulaires sont enregistrés aux alentours d'el Hobagi, sans compter de prévisibles cimetières ou tombes isolées a-tumulaires.

Les énumérations ne désignent aucune périodisation, même si les tertres à enceinte appartiennent probablement tous au IVe siècle de notre ère. Les époques "postméroïtique" et chrétienne sont déjà reconnues, les protohistorique et napatéenne sont attendues à titre hypothétique.

Buts de la fouille.

La présentation de Tumulus VI à la Conférence des Etudes Méroïtiques de Khartoum en 1989, et sa publication préliminaire la même année, ont comme souhaité provoqué un débat, et naturellement soulevé quelques questions concernant la Fin de Méroé.

Le Directorat des Antiquités Soudanaises décida alors de lever tout doute, après l'interruption du programme funéraire d'el Hobagi, en autorisant la fouille d'un deuxième tumulus de la série à enceintes. Le choix porta sur le Tumulus III, situé à 900 m au sud du village même, parce qu'il est le plus réduit, d'une dimension presque commune dans la région. Seule l'enceinte garantissait l'exception. L'on pourrait plus aisément fouiller toute la superstructure, et compléter ainsi l'information toujours manquante à Umm Makharoqa. On pourrait généraliser aux tertres intermédiaires de la série, et comparer à d'autres tombeaux du Sud fouillés sur la concession de l'Université de Khartoum à Sorurab-Bauda (Ahmed M.A.H. 1979, 1988), puis viser à une synthèse par rapprochement avec les grands tombeaux de Nubie, Qustul, Ballana, Gammai, Firka et Kosha.

La vérification ultime passait par la réitération de l'invention d'Umm Makharoqa : trouver une deuxième fois une tombe triomphale, équipée des insignes servant usuellement au triomphe donc à l'exercice d'une autorité politique, démontrerait le rang au moins "princier" de l'inhumation explorée. Une attention toute spéciale devait être portée à la documentation de sacrifices animaux accomplis dans la liturgie des inhumations royales. On en espérait une conclusion définitive quant au rang des personnages enterrés à el Hobagi sous tumulus emmuré.

Enfin, la collecte du matériel complet d'une tombe historique de haut rang était un but en soi. Les dernières fouilles de tombeaux semblables datent de l'époque coloniale (Bates-Dunham 1927, Emery-Kirwan 1938, Kirwan 1939, Shinnie 1954). Les Musées concernés sont surtout ceux du Caire et de Boston. Le Musée National Soudanais a donc largement pris part à la décision du Service Soudanais des Antiquités.

Réception du tumulus.

Le Tumulus III a subi une telle érosion qu'il a échappé à l'examen de H.N. Chittick. Non distingué des autres grandes superstructures de plus de 20 m de diamètre à el Hobagi, il n'est pas répertorié formellement dans les grands tumulus à enceinte (Chittick 1957). Il faudra un test, en 1986, pour établir avec certitude qu'un mur entoure réellement la superstructure (Reinold-Lenoble 1988 : 14).

Il se présente comme un amas de sables et graviers de forme elliptique (30 m de grand axe N-S, 20 m de petit axe W-E), ne dépassant pas 1,30 m de hauteur apparente. Il est érigé à la limite des terres cultivables, sur les reliquats d'une table gréseuse désagrégée plus ou moins ferrugineuse. Sa superficie et les alentours abondent en blocs de dimensions réduites (20 à 30 cm de longueur en moyenne), noyés dans un sable interstitiel récent d'origine éolienne. Une trentaine de dalles de plus grandes dimensions percent pourtant ce pavage de déflation, dont dix au plus demeurent en position originale, de chant (Pl. 1 et 2). Une limite pierreuse subcirculaire, d'une cinquantaine de mètres de diamètre, est cependant perceptible dans un examen approfondi : elle sera rendue apparente par un nivellement détaillé (Pl. 1), grâce aux ruptures de direction des courbes de niveau.

De nombreuses fosses rompent la régularité de cette limite. Des amas parsèment les vestiges, qui seront seuls figurés, pour les plus notables en densité caillouteuse.

Les facteurs de l'érosion seront identifiés à la fouille comme à l'enquête auprès des habitants. Le premier relève de raisons climatiques : la superstructure s'est ensablée au vent, expansée à chaque pluie, et un tertre ordinaire (HBG 6) s'est répandu sur le mur d'enceinte au NW. Les autres sont anthropiques : des tombes ont réutilisé le tertre principal, et le mur a été exploité en carrière. Le dommage le plus récent, repérable grâce aux fosses et aux tas de pierres non encore réensablés, est daté par les habitants : une grande quantité de blocs a été extraite ici pour asseoir les fondations de la mosquée du village.

LA FOUILLE.

1. Méthode.

Pas de difficulté technique particulière : le considérable abaissement de la superstructure rend même l'excavation particulièrement facile. La forme elliptique du tertre rend la recherche de la tombe centrale un peu aléatoire : se défiant des buttes sommitales apparentes, signes des recreusements de réutilisation ou de recherche de matériaux, la première tranchée donnera en quelques jours le résultat prioritairement recherché.

Comme à Umm Makharoqa (Lenoble 1989 : 96), les vraies difficultés sont d'ordre programmatique, et relèvent de la recherche d'une documentation concrète censée renseigner, positivement ou négativement, les rites funéraires spécifiques caractérisant les sépultures de très haut rang au IVe siècle de notre ère.

Les interprétations stratigraphiques sont par exemple nécessaires, comme au Tumulus VI, pour juger de l'éventuelle réutilisation "contemporaine" de la tombe, à distinguer clairement de son pillage : on conclura ou non, par ce moyen, à une tombe collective ou à des inhumations indépendantes sans relation rituelle entre elles. On recherchera aussi par là le sacrifice de prisonniers, signe manifeste du caractère triomphal de certaines inhumations royales ou princières à Qustul et Ballana (Lenoble, n.d. 1). On est loin de la simple collecte par puisage à partir du sommet de la superstructure !

Surtout, Umm Makharoqa n'ayant toujours pas suffisamment renseigné les sacrifices animaux après deux campagnes, il devient nécessaire de rechercher ces autres caractéristiques du rang de l'inhumé en dehors de la tombe centrale, c'est à dire sous le tumulus et sur le sol antique : malgré le coût en travail ouvrier, il faut déblayer l'ensemble de la superstructure, raison du choix de Tum III, le plus petit de la série Hobagienne.

Enfin, les tumulus de Qustul ayant livré des architectures funéraires, il est nécessaire, comme à Umm Makharoqa, de découvrir au moins l'aire enceinte par le mur autour de la superstructure afin de décrire sûrement la présence ou l'absence de chapelles ou de tous autres signes d'un culte funéraire et de son renouvellement éventuel.

2. Réalisation.

La fouille reste actuellement inachevée, interrompue cette fois pour des raisons financières.

Priorité a été donnée à l'étude détaillée de la tombe centrale, totalement excavée, qui rend le matériel funéraire attendu, à peu près contemporain de celui recueilli à Umm Makharoqa. On obtient en outre une tombe ultérieure.

Le mur d'enceinte, trop utilisé en carrière, a été dégagé, et ses matériaux rassemblés, sinon réellement reconstruits. Le tumulus voisin, HBG 6, a permis d'observer l'implantation du mur et son tout premier empierrement au sol sur une dizaine de mètres. Il a fourni une tombe inusuelle.

La zone nord de l'espace compris entre le tertre et le mur a été partiellement explorée en bandes W-E de 2 ou 3 m de large. Elle n'a révélé qu'érosion et ensablement, procurant au moins une information négative. La tranchée 3 et la zone 4 ont découvert deux foyers et une tombe tardive, semblable à celle trouvée au sommet du tumulus.

Enfin le quart SW de la superstructure a été totalement déblayé, rendant les preuves que le matériel de la cérémonie funéraire peut aussi avoir été placé hors de la fosse d'inhumation.

Si l'essentiel des renseignements recherchés a été économiquement obtenu, un complément s'imposera dans le futur. La structure n'est fouillée que pour moitié de sa surface, et le tertre pour moitié de son volume environ. Il importe à tout prix que la fouille soit menée à bonne fin, pour au moins constater présence ou absence des autres sacrifices possibles.

L'ARCHITECTURE DU TUMULUS.

1. Le mur.

La dizaine de dalles de grandes dimensions posées de chant et retrouvées au dessin de réception du monument, suggérait une technique de construction analogue à celle décrite à Umm Makharoqa.

L'expansion du tumulus 6 au-dessus du mur, au NW, permet de vérifier la supposition. Le parement externe, sur moins de 10 m, y est constitué de dalles de chant "armant" le mur. On peut donc penser restituer un double parement de dalles brutes, verticales, enserrant des blocs accumulés sans régularité en position plus ou moins

stable. Il n'y a pas de fondation : d'autres blocs en tiennent parfois lieu. Le sable envahit les interstices : aucune trace de mortier n'est relevée. On reconnaît une technique sommaire, nécessitant peu de dextérité, encore utilisée au Soudan de nos jours parce que économique, et parfois réputée caractériser l'ouest du pays. Aujourd'hui, la technique inclut les parements dans le mur, quand les blocs accumulés commencent à dépasser la hauteur des dalles de l'armature externe. L'élévation conservée au Tumulus III interdit d'affirmer que le mur antique connaissait cette caractéristique moderne. On peut le supposer.

La largeur du mur est irrégulière. Elle oscille autour de 2 m au NW ; en 1986, le sondage de vérification au SE avait abouti à une même estimation. On ne peut cependant se montrer trop affirmatif, la disparition des plus grands éléments rocheux et l'absence de fondation privant l'observateur de certitudes. On a donc préféré (voir Pl. 2) figurer la zone de densité de l'anneau de pierraille : le mur passait à l'intérieur des limites indiquées, et il est impossible de préciser. La hauteur initiale échappe aussi. Il est certain que ces pierres ne servaient pas de base, et que le mur ne s'élevait pas en briques ou au mortier de terre : des débris signifiants auraient été conservés, comme au Hosh el Kafir contemporain sur le même site. La longueur atteint un minimum de 125 m. Le plan est grossièrement elliptique : le grand axe mesure 45 m de longueur hors tout, le petit axe environ 40 m. Si une ouverture a jamais existé, elle est devenue illisible.

Les carrières n'ont pas été recherchées. La croûte de grès ferrugineux que frangent les cultures proches a suffi à l'approvisionnement en dalles, blocs et pierraille.

2. Le creusement de la tombe.

Le sol initial est creusé d'abord en forme de losange approximatif, aux angles arrondis (Pl. 3 et 5). La grande diagonale du losange mesure environ 5,3 m, la petite, environ 5 m. Les parois, en très légère oblique interne, s'enfoncent dans un terrain de sables et graviers indurés par fort encarbonatement jusqu'à une profondeur de 1,3 m environ. Cette première descente aboutit à un palier grossièrement plat et horizontal.

Ce fond est à son tour recreusé selon un rectangle de 2 m x 1 m, fortement excentré, selon une orientation SW-NE approximative (Pl. 3). Le puits s'enfonce et s'élargit par des parois en forte oblique externe jusqu'à une profondeur de 1,5 m environ (Pl. 4). Il creuse de nouveaux graviers et des passées de grès friable à forte coloration brune, rose ou violette, contraints par une matrice à la fois carbonatée et argileuse. Le fonds du puits, à peu près plat et horizontal, mesure près de 3 m sur 2,3 m.

Ce nouveau palier, à 2,8 m sous la surface initiale, sera encore légèrement recreusé, d'une quarantaine de cm, en forme approximative de demi-cercle de 3,2 m de diamètre. La roche-mère gréseuse et poreuse, qui explique argiles et carbonates, n'est cependant pas atteinte : l'induration est cependant suffisante à la stabilité de la tombe. La cavité finalement obtenue est éclairée par la large entrée rectangulaire du puits, mais reste totalement souterraine (Pl. 3 et 4).

Les creusements successifs définissent donc la tombe par trois volumes différents, qui seront désignés dans la suite de ce rapport par les appellations de descente, de puits d'accès, et enfin de cavité. Notons qu'en fait deux volumes fonctionnels seulement ont été organisés. La cavité ne se sépare du puits par aucune fermeture : nul vestige interprétable n'en a été retrouvé. Par contre, l'entrée du puits, couverte de rondins calfeutrés à l'argile, séparait le losange de l'ensemble puits et cavité : les traces ligneuses sur le périmètre de l'entrée rectangulaire sont parfaitement explicites. On rapprochera ce mode de fermeture de celui observé à Umm Makharoqa (Lenoble 1989 : 97).

Les déblais ont été rejetés à l'extérieur, non loin de la tombe, sans réelle régularité, comme il apparaît à l'analyse stratigraphique. Les constructeurs, contrairement cette fois à ceux du Tumulus VI, ne se sont pas souciés de les utiliser pour centrer leur superstructure.

3. Le tumulus.

Il consiste dans l'accumulation en une seule fois de sables et de graviers, à rares cailloux, tous matériaux récoltés en couronne autour du tertre sur l'ancienne terrasse surmontant la croûte ferrugineuse locale. On reconnaît aisément une inversion stratigraphique : les cailloux et galets ferreux noirs superficiels, raclés d'abord avec le sédiment de surface, ont servi en premier à combler le volume du losange, obturant le puits fermé de rondins. Les matériaux de la superstructure proprement dite, dépourvus de ces billons et pierrailles colorés, proviennent de la poursuite du raclage. Le faible volume du tumulus (aux alentours de 200 m^3, dix fois moindre qu'à Umm Makharoqa), n'a pas nécessité l'ouverture d'une carrière.

La séquence stratigraphique, simple, est interprétée comme suit :

1. Erection du tumulus

2. Pillage de la tombe centrale selon une tranchée N-S

3. Recreusement d'une tombe ultérieure, au centre relatif du tertre, avec couverture d'un tumulus propre, faits de blocs probablement issus du mur d'enceinte

4. Erosion de ce kom pierreux avec dispersion relative des blocs

5. Rassemblement de ces pierres en deux amas, avec extraction à la houe, lors de la construction de la mosquée d'el Hobagi.

La couche superficielle du tumulus, réameublie par ce remaniement récent, n'explique pas à elle seule une éventuelle déformation elliptique de la superstructure. Le pillage ancien lui-même, malgré l'orientation de sa tranchée, ne suffit pas à décrire le passage d'une forme circulaire à une forme ovale, toujours selon la stratigraphie. En attendant la fin de l'exploitation du tertre, et son complet déménagement, il faut supposer que le plan ovale résulte d'une volonté ou d'un désintérêt initiaux : la progression de l'accumulation sédimentaire n'a pas été organisée par un cercle régulateur de pierres disposées sur le sol, comme elle l'a été à Umm Makharoqa.

LE CONTENU DE LA TOMBE CENTRALE.

1. La descente.

Le périmètre de la descente losangique est entièrement et exclusivement garni de 26 bonbonnes céramiques (Pl. 5). Dans leur file linéaire, on eût pu au mieux caler une seule bonbonne supplémentaire. Elles sont disposées en position verticale. Nulle trace n'a été retrouvée, en négatif, de supports de bois ou de vannerie. Le calage a été réalisé au mortier argilo-calcaire directement extrait de l'excavation. Aucun couvercle, de bronze, de céramique, d'argile ou de plâtre, n'a été retrouvé. Les bonbonnes sont donc emplies du sédiment déversé. Vu l'absence totale de bouchons, jusque dans les zones non affectées par le pillage, on peut gager que tous ces récipients ont été enterrés vides, même si les matières organiques ont totalement disparu à cet étage non constamment imbibé par capillarité.

Le passage des pillards se reconnaît à la lecture des brisures et à la disparition des tessons, différenciées des simples écrasements mutilant apparemment certaines bonbonnes dont le col est trouvé enfoncé jusqu'au fond. La tranchée des visiteurs se rétrécit à cet étage selon une orientation SSW-NNE. Ils repèrent la paroi SW du losange, où ils détruisent presque complètement les bonbonnes 21, 22 et 23, et pour moitié les 12, 13, 14 et 15. Il leur devient aisé, grâce aux rondins, de dégager l'entrée du puits.

Contrairement à Umm Makharoqa, point de bouteilles tournées, ni de récipients décorés de motifs exécutés à l'impression pivotante. Toutes les bonbonnes sans exception appartiennent au type dit de "la transition céramique" depuis el Kadada (Lenoble 1990). Parois minces et régulières montées au tampon, forme sphérique, montage en deux parties, panse nattée, col engobé de rouge bruni dans un sens vertical préférentiel, etc. On remarque un "décor" pratiquement sur tous les exemplaires. Le zigzag (n° 25) et les cercles horizontaux (n° 1, 2, 7, 11, 12, 14, 16, 24, 27, 28) datent la tombe. La surprise vient de motifs peints occasionnels, jusqu'ici non remarqués parmi les milliers de fragments examinés lors de la prospection entre 6e et 5e Cataractes. Traits verticaux en n° 10, 13, 15, frise de cercles et de triangles avec alternance de plages rouges et blanches en n° 9, symboles (?) répétés en 3 (Pl. 17) et 26, etc.

2. Le puits.

L'étage du puits se trouve aussi garni d'autres bonbonnes identiques, disposées de nouveau panse à panse. Les pillards ont dégagé le puits encore creux, et se sont peu souciés du manque de place où évoluer : de là le concassage des récipients à l'aplomb de l'entrée, et un désordre dans les trouvailles que l'enregistrement dessiné a dû réparer. Des centaines de tessons brisés devront reconstituer les récipients céramiques manquants. L'inventaire énumère les fragments, mais il n'est pas encore possible, en l'état de la restauration, de compter sûrement le nombre des bonbonnes. Ce nombre dépasse 19, à en juger par le plan (Pl. 6).

Nouveauté à cet étage, 6 bonbonnes restent couvertes de petits récipients de bronze, en forme généralement de coupe. 3 autres couvercles de bronze semblables ont chu lors de l'écrasement de la bonbonne qu'elles coiffaient, à l'intérieur ou à l'extérieur. 6 autres récipients comparables sont posés sur le sol, coincés entre les immenses panses, ou plutôt utilisés à dresser les bonbonnes en position verticale et à les bloquer les unes contre les autres. On recense au total 15 récipients de bronze, 14 coupes et un seul gobelet.

Bien que la capillarité soit intense au moment de la fouille, les matières non minérales ne se sont pas conservées comme à Umm Makharoqa. L'oscillation de la nappe phréatique locale et de la zone conséquente de capillarité a entraîné à certaines époques particulièrement sèches la disparition des matériaux et substances organiques. On est seulement assuré de leur existence, grâce aux empreintes conservées par oxydation sur les bols de bronze, toujours couverts d'une enveloppe de tissu.

Les bonbonnes encore couvertes d'un bol sont emplies partiellement d'argile molle, que l'interstice entre col et bouchon a filtrée : aucun contenu réel ne peut s'identifier par empreinte sur cette argile. Les bonbonnes reposaient directement sur le sol et n'étaient pas enveloppées : on ne retrouve les empreintes de tissu sur le fond argileux que sous les coupes de calage ayant servi de support en position normale (Pl. 12).

Dernière trouvaille à mentionner, quatre appliques de bronze proviennent de l'intérieur de certains bols (Pl. 13). Travaillées par moulage et incision, ces appliques étaient soudées sur le fond interne de ces récipients de bronze, et se sont à la longue détachées.

L'objet 48a provient de la coupe 48 (Pl. 13), couvrant en position renversée la bonbonne 47. La coupe a 122 mm de diamètre et 51 mm de hauteur. L'applique, en léger relief, de 29 mm de hauteur, 24 de largeur et 9 mm d'épaisseur, représente une tête, à droite, à couronne radiée, surmontant un croissant.

L'objet 61a provient de l'intérieur de la coupe 61 trouvée de chant dans la bonbonne 45, près du col. La coupe mesure 114 mm de diamètre et 69 mm de hauteur. L'applique, une ronde-bosse pleine de 25 mm de longueur et de 23 mm de largeur, munie à la base d'un listel saillant annulaire, représente une tête de lionne, dépourvue de crinière.

Le médaillon 63a provient de la coupe 63 trouvée en position renversée à l'intérieur de la bonbonne 44. La coupe a 129 mm de diamètre et 65 mm de hauteur. L'applique en relief, de 28 mm de hauteur, 24 de largeur et 7 mm d'épaisseur, représente une tête humaine, de face, barbue, entourée d'une chevelure schématisée par des boucles grossières.

L'objet 37a provient de la coupe 37, coiffant la bonbonne 58. La coupe mesure 119 mm de diamètre et 69 mm de hauteur. L'applique soudée consiste en une rosette à 14 pétales, de 27 mm de diamètre et de 5 mm d'épaisseur.

3. La cavité.

Le dernier niveau de la tombe complexe livre un matériel beaucoup plus varié. Bien que la cavité ne rende aucun vestige de squelette (pas le moindre débri osseux !), ce lieu est évidemment celui de l'inhumation. Malgré les nombreuses perturbations apportées par le pillage, bris des grandes céramiques, éparpillement de tessons, de perles, de pointes de flèches, accumulation de fragments contre la paroi ouest, le dessin minutieux permet aisément de reconstituer les étapes et les lieux de l'équipement de la tombe. Les regroupements d'objets procurent même sans conteste les clés de l'interprétation des différents rites pratiqués (Pl. 7, 8 et 9).

3.1. L'armement de la tombe est réparti autour du cadavre.

Près de 10 lances (8 reconnues sûrement, n° 193 à 200) sont réunies en faisceau le long de la paroi rectiligne de la cavité (Pl. 9). Chaque lance consiste en une lame de fer de 50 à 70 cm de long, emmanchée d'une hampe en bois terminée dans un culot métallique. On peut juger de leur hauteur totale par la position respective des culots et des lames, les mesures prises lors de la fouille palliant la totale disparition des matières ligneuses : elle varie de 1,95 m à 2,20 m. Les fixations des lames sur les hampes sont assurées par manchons et viroles, parfois de bronze. Les lames sont rendues rigides par des nervures centrales, toutes de fer.

. Une seule "hache" (n° 213) est enfouie, contre la paroi opposée (Pl. 16). En forme de demi-lune, ou plutôt de segment ou de secteur circulaire, de 127 mm de long, cet insigne, comme à Umm Makharoqa, est attaché par un court tenon à une barre de 12 cm, qui guide en parallèle la fixation, soit sur un manche autonome de bois disparu, soit sur la hampe d'une lance. L'anneau de bronze 212 trouvé à proximité pourrait avoir servi à cette fixation, de même que deux clochettes de bronze, n° 210 (Pl. 11) et 220, à son "ornementation". Mais on ne peut garantir que ces trois derniers objets n'appartiennent pas plutôt à un des carquois voisins, puisqu'on dispose dans la littérature méroïtique d'un carquois complet à clochettes.

. 12 paquets de flèches (n° 179, 180, 201, 205, 206, 207, 208, 214, 215, 216, 217, 221) sont disposés le long de la paroi curviligne, du sud à l'ouest (Pl. 9). Elles sont toutes orientées de façon homogène à l'intérieur d'un même paquet. D'autres flèches, isolées (n° 80, 81, 143, 144, etc) ou en amas réduits (n° 73, 190), ni bien groupées ni orientées, se répandent dans la cavité, sur le sol ou non (Pl. 7). L'éparpillement est évidemment dû au pillage.

Les traces d'oxydation métallique assurent qu'il s'agissait de pointes emmanchées réunies en carquois. De ces carquois, deux seules traces colorées demeurent (en 179 et 201) et suggèrent une enveloppe de cuir. On peut compter avec exactitude 11 paquets de 25 à 30 flèches en moyenne, et un douzième qui en comprend au minimum 56, le n° 206, et grouperait deux carquois. Le n° 201 se distingue, puisqu'il réunit 30 pointes de bronze, toutes de modèle identique à barbelure basillaire renversée monolatérale ; les 7 pointes de bronze 190, de même type et de même métal, peuvent provenir de ce

carquois exceptionnel. Le nombre total de carquois est donc de 12 ou 13, groupant environ 350 à 400 flèches.

. Un paquet d'au moins 8 pointes, plus longues, en fer, se trouve placé près des lames des lances, dans le même sens. Dépourvues de barbelures, ces piques proviennent de javelots ou javelines dont les manches ont disparu. Une hampe exceptionnelle était partiellement enrobée d'un manchon (n° 189, Pl. 7), tube fait d'une feuille de fer, de 3 cm de diamètre environ et de près de 80 cm de long.

. On remarquera enfin l'absence de toute "épée" métallique, non moins que celle d'un arc, si du moins cet arc bénéficiait, comme à Umm Makharoqa, d'un virolage de fer ou de bronze. Les anneaux d'archer manquent aussi. S'ils étaient comme au Tumulus VI disposés sur le cadavre ou près de lui, leur disparition s'explique aisément.

3.2 La dépouille se place au centre de la cavité.

Rien ne reste, à quelques perles variées près, du cadavre apprêté. La disparition des matières organiques et le raclage du pillage ne laissent même pas lire les traces colorées, recherchées sans trop de succès sur le sol argileux de la cavité : ces traces existent (Pl. 9), mais demeurent difficilement interprétables.

C'est négativement, en éliminant du plan les objets reconnus comme déplacés, et en restreignant l'espace par soustraction des surfaces encombrées d'objets non bougés, qu'on peut reconstituer l'emplacement du cadavre. Un adulte peut avoir été inhumé soit en position allongée, soit a fortiori en position plus ou moins fléchie. Si couche funéraire il y eut, de la forme suggérée par l'entrée du puits, elle peut s'être insérée dans un rectangle libre de 1,8 m de long et de 0,7 m de large au plus, à orienter parallèlement aux lances. Au nord, cette couche aurait été forcément écartée à 40 ou 45 cm de la paroi rectiligne, à cause des bonbonnes empilées. De même, le matériel à libation placé au nord-ouest aurait repoussé le petit côté de cette couche contre la paroi sud-est (Pl. 8).

3.3 Les témoins des rites de l'encensement et de la libation.

Une bouteille de verre brun (n° 218) est renversée contre la paroi sud de la cavité. De 119 mm de hauteur et de 60 mm de diamètre, à embouchure étroite, l'unguentarium a été dessiné sur place, tant son matériau a été fragilisé par le long séjour en terre détrempée. Evident récipient à parfum, il atteste la due exécution du rite de "l'encensement" (Pl. 8). Un autre récipient de verre a existé : des fragments décorés non reconstituables ne laissent pas même supposer la forme disparue.

Le rite de la libation a rassemblé trois récipients différents. La bonbonne 104, de taille réduite (diamètre : 278 mm, hauteur : 340 mm), de volume 3 à 4 fois moindre que la moyenne des bonbonnes du banquet funéraire (Pl. 11), mais de pâte et de caractéristiques morphologiques identiques, tient lieu de la petite bouteille noire méroéenne, ici considérablement agrandie. Une marque continue

horizontale, notable en négatif quand manque l'encroûtement carbonaté généralisé sous la lèvre, signale un lien organique disparu, de végétal ou de cuir, servant sans doute à l'attache de l'anse du vase à libation nécessaire à la gestuelle du rite : la situle serait presque inidentifiable sans les bouteilles céramiques représentées à Méroé sur tables d'offrandes ou sur chapelles funéraires.

Le bassin, n° 112 (Pl. 12) est le deuxième récipient de la libation : de bronze, de 97 mm de hauteur et de 222 mm de diamètre, il relève de la même technologie que les coupes et gobelets obtenus par martelage et tournage. Il n'offre apparemment aucun décor : la restauration devra confirmer. Ses oxydes, de même que l'argile du fond de la cavité, laissent observer une enveloppe de tissu couvrant le vase jusqu'au bord profilé. Une coupe enfin, la 109 (Pl. 12), donne le troisième récipient de la gestuelle liturgique complète : de 133 mm de diamètre et de 68 mm de hauteur, elle conserve aussi les traces de son enveloppe de tissu. Elle est placée de chant contre la paroi, au contact de la situle à l'instar du bassin. Les trois récipients sont demeurés en position originale, protégés par l'empilement de tessons qui enfouira le matériel d'un rite heureusement isolé.

3.4. Les témoins du sacrifice animal.

. 2 couteaux de fer, les n° 203 (Pl. 15) et 204, arborent un tranchant unilatéral, opposé à un dos épais de 13 mm en l'état de l'oxydation. Longs de 26 cm, larges de 36 mm, ils sont de forme légèrement incurvée. Les manches ont disparu, mais des traces sur les lames indiquent clairement un fourreau ligneux. Le n° 204 conserve aussi la plaque de bronze signifiante d'une garde. On aura reconnu l'instrument traditionnel, profane ou religieux, de boucherie : nul doute qu'il s'agit là de l'équipement rituel du sacrifice, à valeur religieuse et à signification politique. On reliera les deux couteaux aux massacres de bovidés retrouvés en surface, ou au harnais (voir ci-dessous).

. Plus signifiant encore, un ensemble de quatre objets est disposé au-dessus des culots des lances et d'un carquois, par chance encore protégé de la dispersion à imputer au pillage. Il s'agit d'une cloche de bronze, n° 174, d'un mors, n° 175, et d'une paire de fers identiques, n° 173 a et b.

La cloche est constituée d'une paroi ellipsoïdale de bronze moulé, de 116 mm de diamètre et de 78 mm de hauteur. Un battant de fer s'accroche intérieurement : sur le dessus se soude un anneau de 32 mm de diamètre (Pl. 11). L'extérieur de la cloche est gravé de deux files d'oiseaux superposées, tous à gauche, tous semblables apparemment.

Le mors (Pl. 15) est constitué de cinq pièces de fer réunies. Trois anneaux, de 40 à 49 mm de diamètre, limitent l'ouverture de deux demi-mors articulés, de 15 à 16 cm de longueur. A un demi-mors est soudée une pièce de fer courbée, soit chaînon destiné à l'attachement de la bride porte-mors liée à la muserolle, soit ardillon destiné à comprimer quand le cavalier tire sur les rênes et que le mors fait rotation : la restauration précisera.

La paire de fers identiques pose problème. Il s'agit de barres coudées approximativement en triangles isocèles, dont la base mesure 80 mm environ et la hauteur à peu près 125 mm (Pl. 15). La section du fer corrodé semble à peu près circulaire, et mesure de 15 à 18 mm de diamètre : renseignement de peu d'utilité avant restauration, sachant l'expansion propre à l'oxydation. Sur les côtés de l'isocèle sont soudées deux barres creuses à section rectangulaire, servant évidemment, vu leurs dimensions, à la fixation de lanières de cuir ou de sparterie. Faute d'objets comparables dans les collections pyramidales du sud ou celles des grands tumulus septentrionaux, il faut proposer provisoirement pour fonction à ces instruments celle de possibles étriers, encore que les modes de suspension méritent analyse, comparaison et datation. A défaut, y voir des pièces d'attaches de harnais, dont la grossièreté étonnerait.

Ces quatre objets méticuleusement assemblés témoignent de la participation d'un équidé à la cérémonie funéraire, et de son probable sacrifice.

3. Le banquet funéraire.

Le dépôt des grands récipients du banquet funéraire commence dans la cavité avant de se poursuivre dans le puits et de s'achever dans l'étage de la descente. Les premières bonbonnes sont accumulées en appui contre la paroi verticale et rectiligne de la cavité, calées par les lances et par des coupes de bronze. Elles sont coiffées d'autres coupes, et surmontées par une deuxième rangée de bonbonnes, calées cette fois par les cols des premières. On aboutit à un total minimum de 52 grands récipients céramiques, répartis comme suit : 7 à 9 dans la cavité, 19 à 21 dans le puits ou plus encore, 26 dans la descente. Tous appartiennent au type transitionnel, sans exception. Les petits récipients sont tous de bronze, et leur total décompte 30 coupes et 2 gobelets, dont 17 proviennent de la cavité.

4. Autres trouvailles hors de la tombe centrale.

4.1 Des symboles animaux sous le tumulus.

Bien que la fouille de la superstructure ne soit pas achevée, il est utile de mentionner les premiers témoins retrouvés dans le quart SW du tumulus, enfouis sous le sédiment accumulé, posés sur le sol de construction.

Sur une aire trapézoïdale de 1,25 m x 0,8 m sont dispersés de nombreux massacres partiels de bovidés. Les cornillons s'identifient aisément, par paires homologues ou isolés, le plus souvent rattachés aux fragments crâniens porteurs. On ne peut décrire aucun bucrane vrai, tous les chanfreins osseux manquant. On reconnaît 4 paires, plus ou moins dégradées (Pl. 18) avec le fragment jointif du frontal, et 8 exemplaires simples. On constate donc que le nombre minimum d'individus est de 8 vaches ou taureaux. Bien sûr, la présence d'une telle quantité de massacres ne prouve pas par elle-même le sacrifice funéraire d'autant d'animaux.

Dans le même espace est situé un oeuf, malencontreusement exhumé à la houe sans localisation précise immédiate, sous forme d'un test de 50 mm de hauteur, de 39 mm de diamètre, et de moins d'un mm d'épaisseur. La place de cet oeuf garantit que la trouvaille n'est pas due à une nidification souterraine fortuite. La coquille, désormais privée de couleur, est percée latéralement de deux trous, distants de 4 mm, l'un de 2 x 1 mm , l'autre de 5 x 3 mm : preuve d'un évidement ancien volontaire. Il y a là description d'un rite rare, peu observé encore, de certaines inhumations de l'époque méroïtique, à fonction hautement symbolique encore.

4.2 Une masse de pierre près du mur.

Une boule de grès jaune-beige lité de mauve est trouvée à l'intérieur de l'enceinte, au nord, près du parement interne du mur. La forme est un sphéroïde un peu aplati, de 63 mm de diamètre et de 52 mm de hauteur, très régulier. Dans la hauteur et selon un axe parallèle aux surfaces naturelles de zonage, un trou circulaire est percé de part en part, de 10 mm de diamètre minimum. La perce est bi-cônique : les ouvertures sont irrégulières, avec nombre de traces négatives d'éclats qu'on ne peut attribuer qu'à un emmanchement et à l'usage anciens.

L'objet est parfaitement isolé. L'enceinte n'a rendu aucun matériel anachronique incompatible avec la date du contenu de la tombe centrale. On peut à bon droit supposer que l'artefact provient de la cavité et en a été extrait par le pillage, puis a été négligé, sans pouvoir le prouver formellement.

TOMBES ULTERIEURES

Le tumulus fut réutilisé au moins deux fois. La poursuite de la fouille dira s'il l'a été davantage encore.

1. HBG III/2

Une large fosse, dont les limites superficielles n'ont pas été retrouvées dans la stratigraphie, s'enfonce à un mètre environ dans le trou de pillage. Un squelette est trouvé, contraint en profondeur, en position dorsale allongée. Le bras droit est placé le long du corps (Pl. 18), le bras gauche repose au-dessus du bassin. L'orientation est approximativement W-E, tête à l'est. Les ossements sont pauvrement conservés ; un trou a détruit pieds, chevilles et jambes distales. Tout juste peut-on affirmer qu'il s'agit d'un adulte, selon la taille, le décompte des dents et les sutures épiphysaires.

La tombe a été recouverte d'un tumulus de pierres. Elle est dépourvue de tout matériel.

2. HBG III/3

Les sédiments au nord du tumulus recouvrent un second squelette. La fosse n'a été reconnue ni dans sa stratigraphie ni dans ses limites. Le corps repose à 5 ou 10 cm au-dessus du sol de construction du tumulus, environ à 90 cm sous la surface. Il est en position dorsale

allongée. Le bras droit est déplié le long du corps, le bras gauche le traverse au-dessus du ventre. Les ossements sont mal conservés. Il semble s'agir d'un jeune adulte. Rien ne subsiste d'une éventuelle superstructure. La tombe est dépourvue de tout matériel (Pl. 18).

3. HBG 6.

Construit au NW de l'enceinte de HBG III et à son extérieur, le tumulus 6, apparemment large de 12 m, et de 50 à 60 cm de hauteur conservée, déborde sur la base du mur : il est postérieur au Tumulus III, à qui il a emprunté les matériaux de son anneau et de sa sépulture. La couronne basse, protégeant la base de la superstructure, dissimulée sous l'expansion sédimentaire, réduit les dimensions initiales du tertre à 10 m hors tout.

La tombe a été creusée d'abord selon une descente grossièrement rectangulaire (Pl. 19) de 2 m x 1,2 m, puis surcreusée au nord en une gouttière selon une fosse de 1,8 m de long, 25 à 30 cm de large et 30 cm de profondeur. Les déblais, très reconnaissables à leurs grès tendres diversement colorés en rose et violet, ont été disposés selon une couronne de 6 m de diamètre externe, courant autour de la tombe, et délimitant une aire de circumambulation. C'est dans cette aire, à l'est et au sud-est de la tombe, que sont trouvées les traces de rubéfaction de l'argile de surface, caractéristiques de foyers.

La gouttière a été couverte d'une douzaine de dalles qui font toit au-dessus d'un squelette gisant en position allongée ventrale. La position des pieds, des membres et du crâne, assure qu'il ne s'agit pas d'un retournement fortuit après inhumation à partir d'une position latérale initiale. L'orientation est grossièrement E-W, tête à l'ouest. Les ossements laissent identifier un jeune, subadulte, aux sutures épiphysaires inachevées, et néanmoins pourvu de ses 32 dents, celles de sagesse étant proches de l'émergence.

CONCLUSIONS.

Ici s'arrête la prise documentaire réalisée en 1990. On complètera ces données descriptives à peine élaborées en constatant l'ordre d'enfouissement dans le tumulus principal. D'abord a été descendu le cadavre apprêté, dont on ne sait s'il gisait sur une couche funéraire. Les armes, lances, carquois de flèches, javelots, ont été disposées autour de lui, puis quelques derniers insignes, "masse" (?), "hache", et enfin les témoins des différents rites religieux accomplis, libation, encensement, sacrifices. L'espace encore libre a été complètement utilisé pour accumuler des bonbonnes du banquet funéraire, calées par les bols de bronze d'abord dans la cavité puis dans le puits.

L'on ne sait finalement si le puits a été refermé et calfeutré bien avant la disposition des bonbonnes vides autour des parois de la descente. Y a-t-il ou non deux étapes distinctes dans l'enfouissement du banquet funéraire ? Probablement non, puisque les dernières bonbonnes sont démunies des coupes servant à l'exécution des rites de la consécration. Rien ne peut être assuré. On peut imaginer cependant, sans surinterpréter, qu'ont été différenciés les récipients

encore pleins, consacrés par libation et encensement, et ceux qui ont été vidés pendant la cérémonie funéraire.

La publication finale enrichira ces données brutes de la prise documentaire sur le terrain. L'analyse des bronzes dira par exemple leurs fonctions présumées différentes, en raison soit de leurs enveloppes, soit de leur position à reconstituer malgré la curosité des pillards, soit des symboles qui leur ont été adaptés. Il faudra pour ce faire une restauration complète, ne serait-ce que pour observer les gravures devinées sous les parties oxydées : signes ankh en coupe 56, boutons et fleurs de lotus en 99, frises d'uraei en 148 et 150, rosettes, signes ankh et inscription de hiéroglyphes méroïtiques en coupe 135.

L'essentiel de la documentation peut cependant être considéré comme acquis. Manquent au plus, à l'évidence, quelques rites illustrés par les tumulus nubiens, et particulièrement ceux de la série royale et princière de Qustul et Ballana. Point de chiens ni d'humains, pas de squelettes de chevaux et de dromadaires, ni de bovidé complet, ni d'ovicapridé, ni de gazelle, etc. L'information assurée importe, à partir de laquelle une documentation close permet de raisonner : positive, elle confirmerait le rang de l'inhumé, négative, elle conduirait à rechercher hors tumulus les puits de la boucherie sacrificielle. C'est pourquoi il importera, dans un futur qu'on espère proche, et malgré le coût financier somme toute réduit, d'achever le total déblaiement de la superstructure tumulaire et le nettoyage de l'aire emmurée comme celui de ses abords immédiats. H.N. Chittick ne signalait-il pas, il y a longtemps déjà, des particularités remarquables, telles les structures bâties entre les Tumulus IV et V à ed Deim (Chittick 1957), apparemment absentes du Tumulus III ?

Note :

Dans ce travail, Abd el Rahman Ali Mohamed et Brigitte Ronce se sont chargés de la fouille et de la reconstitution des premières céramiques, René-Pierre Disseaux a réalisé les relevés de fouille, et Jean Bialais a dessiné les objets. Les objets du Tumulus VI ont été dessinés par Gilles Leroy (Pl. 14). Les photos de la tombe W415 à Méroé (Pl. 20) sont dues à l'équipe du Museum of Fine Arts, Boston.

FIGURES

Pl. 1 Réception des deux tertres III et 6 à el Hobagi.

Pl. 2 Tumulus III et 6 : fouilles et travaux menés en 1990.

Pl. 3 Limites des 3 étages de la tombe centrale, en Tumulus III.

Pl. 4 Tumulus III, tombe centrale : coupe isométrique.

Pl. 5 Tumulus III : la descente en losange et ses 26 bonbonnes.

Pl. 6 Tumulus III : le puits, et des récipients du banquet funéraire.

Pl. 7 Tumulus III, cavité : localisation et dénombrement des artefacts.

Pl. 8 Tumulus III, matériel rituel : libation, encensement, sacrifice, banquet funéraire.

Pl. 9 Tumulus III, armement de la tombe : lances, javelines, hache et carquois.

Pl. 10 Tumulus VI : armement et matériel rituel.

Pl. 11 Tumulus III : situle, cloche, pointes de flèches.

Pl. 12 Tumulus III : bassin et 5 petits conteneurs du banquet funéraire.

Pl. 13 Tumulus III : appliques de 4 petits conteneurs en bronze.

Pl. 14 Tumulus VI : 2 bassins gravés, et 2 petits conteneurs en bronze.

Pl. 15 Tumulus III, objets de fer : lame de couteau sacrificiel, mors et (?) étriers.

Pl. 16 Tumulus III, insignes militaires triomphaux : lance, "hache", "masse".

Pl. 17 Tumulus III : grande bonbonne décorée, balsamaire de verre.

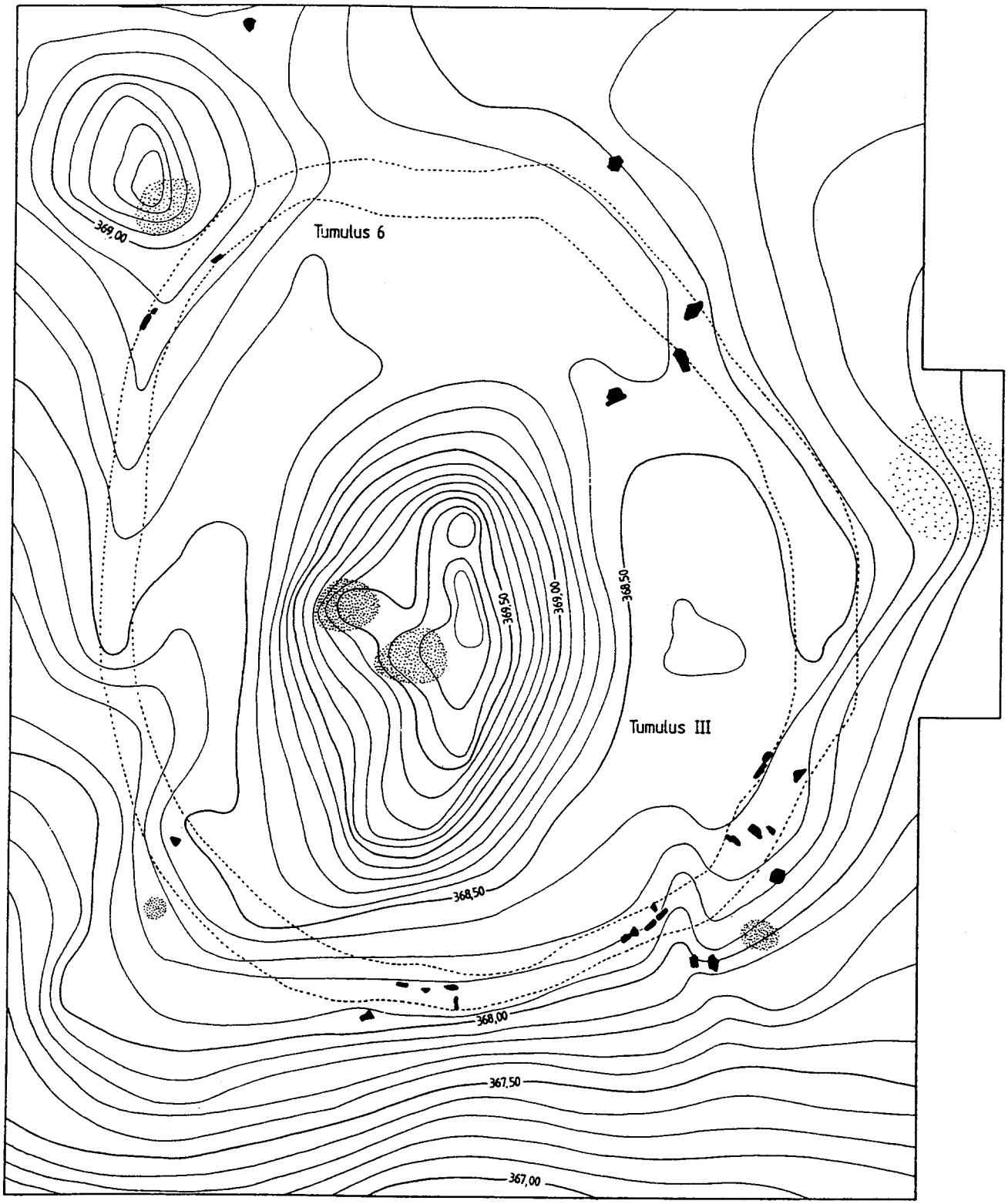
Pl. 18 Tumulus III : massacres de bovidés, tombes chrétiennes.

Pl. 19 Tumulus 6 : superstructure et tombe centrale.

Pl. 20 W 415 à Méroé : "haches" et lances.

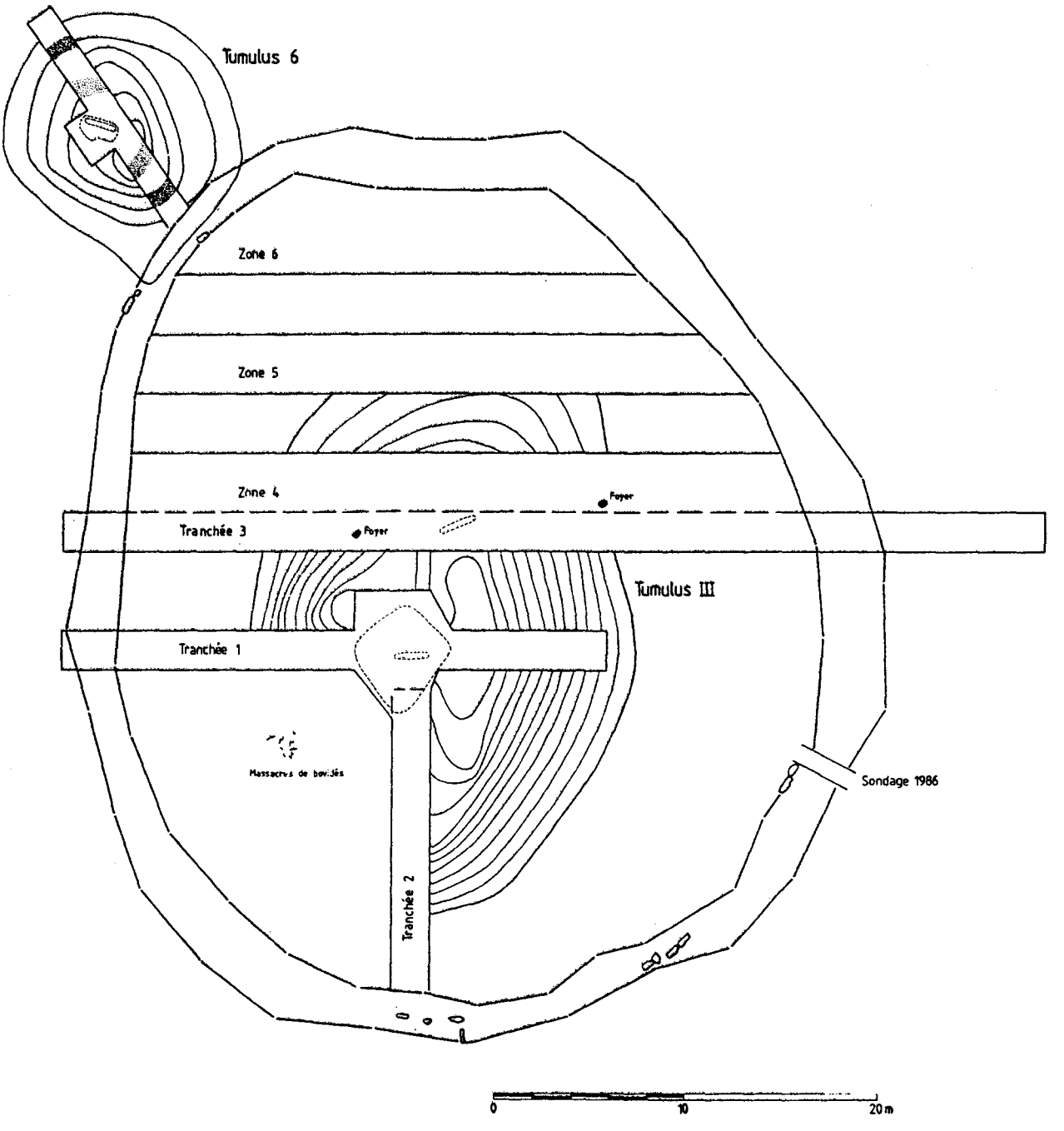
Selon l'usage, les plans sont orientés vers le nord magnétique ; les cartouches donnent l'orientation ouest-est.

Pl. 1



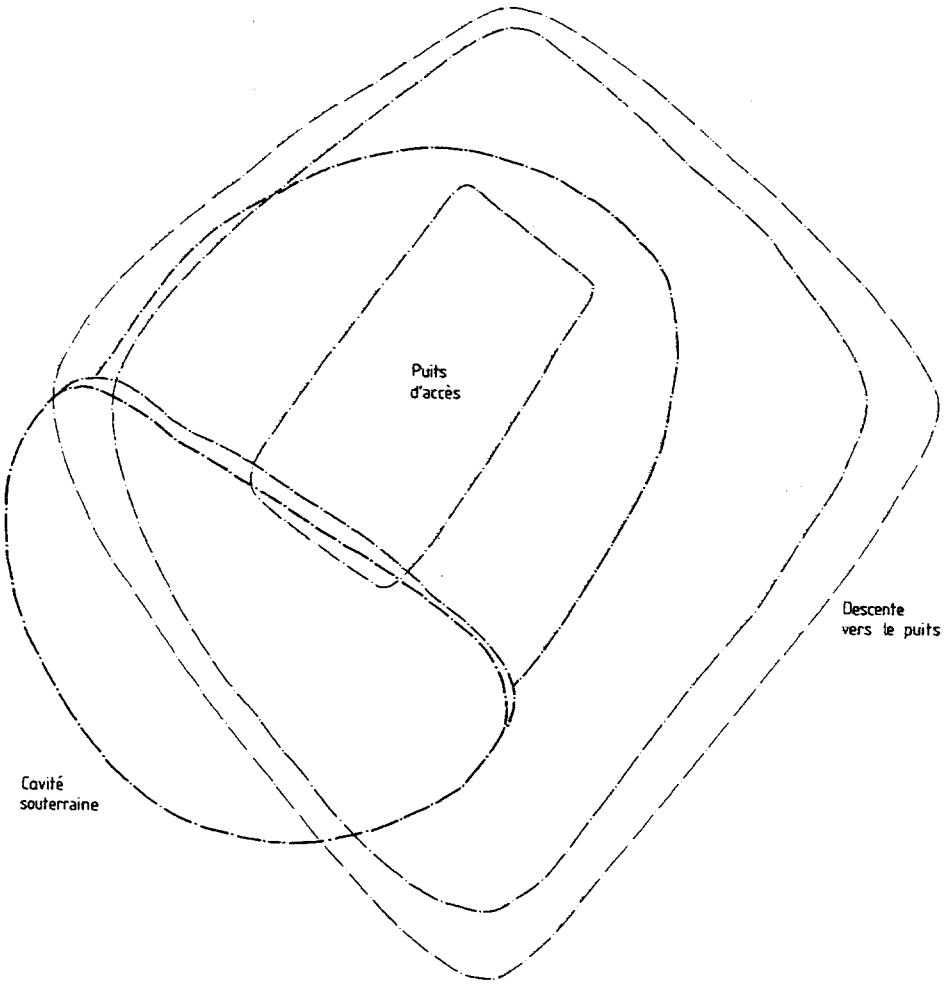
EL HOBAGI Tumulus III et 6
Réception des deux tertres

Pl. 2



EL HOBAGI Tumulus III et 6
Fouilles et travaux menés en 1990

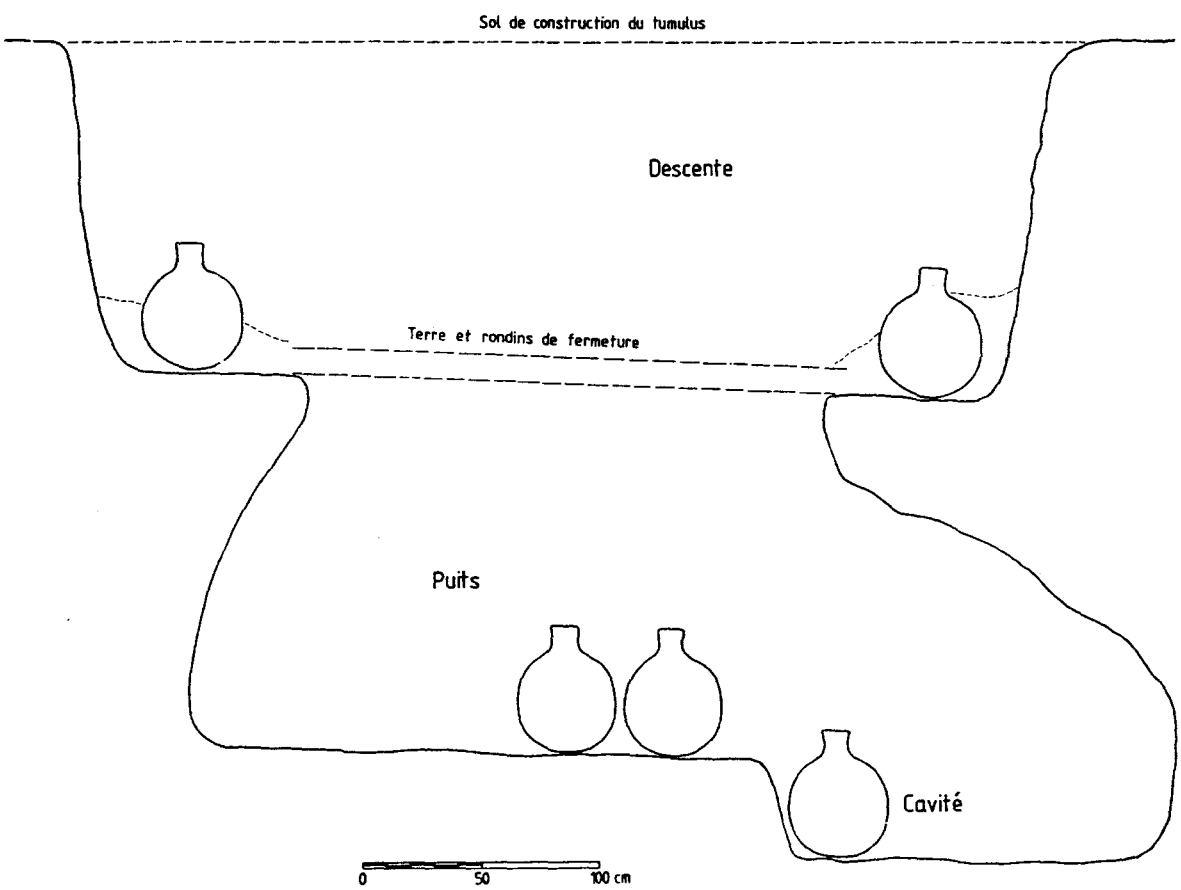
Pl. 3



0 1 2m

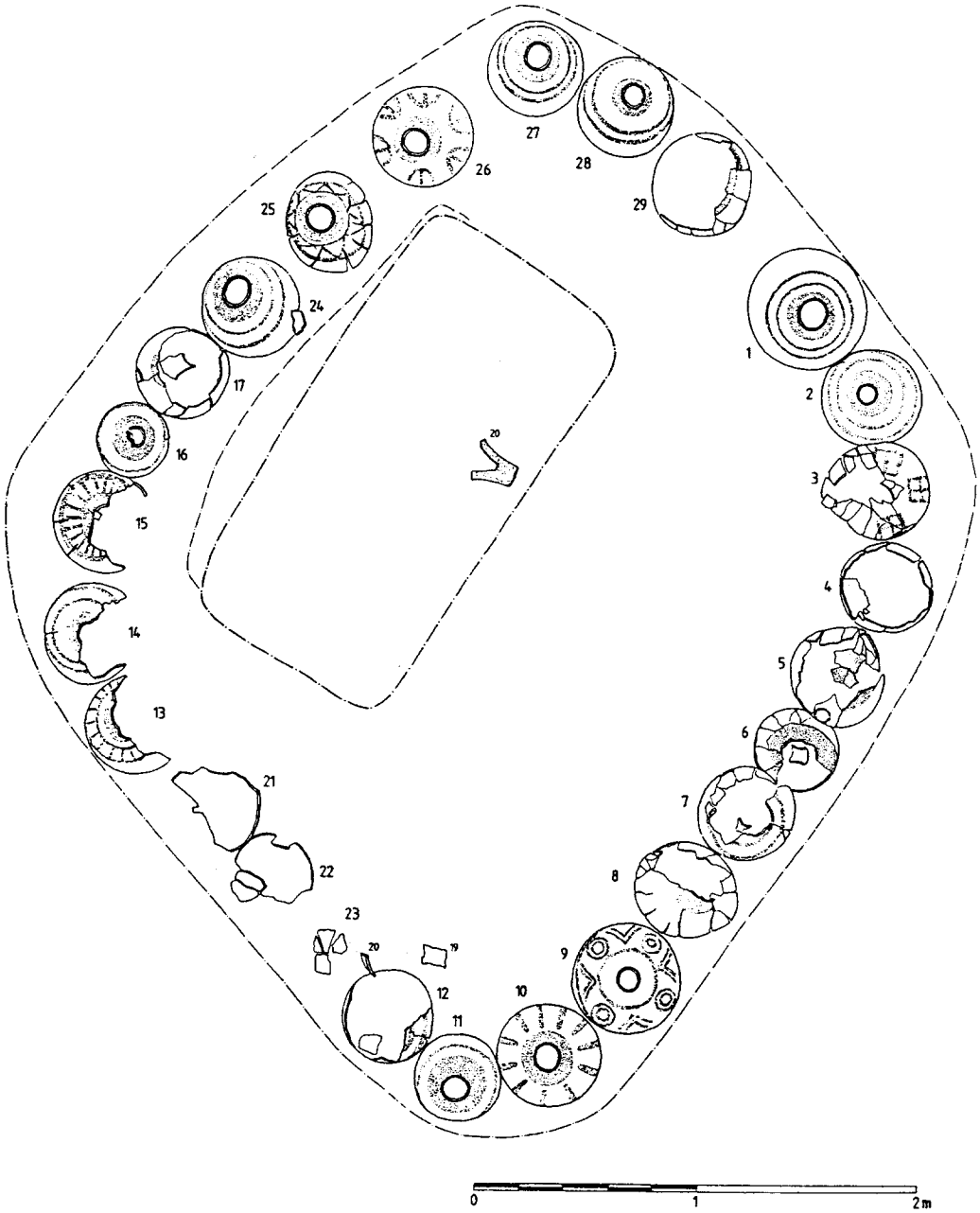
EL HOBAGI Tumulus III
Extension de la tombe centrale

Pl. 4



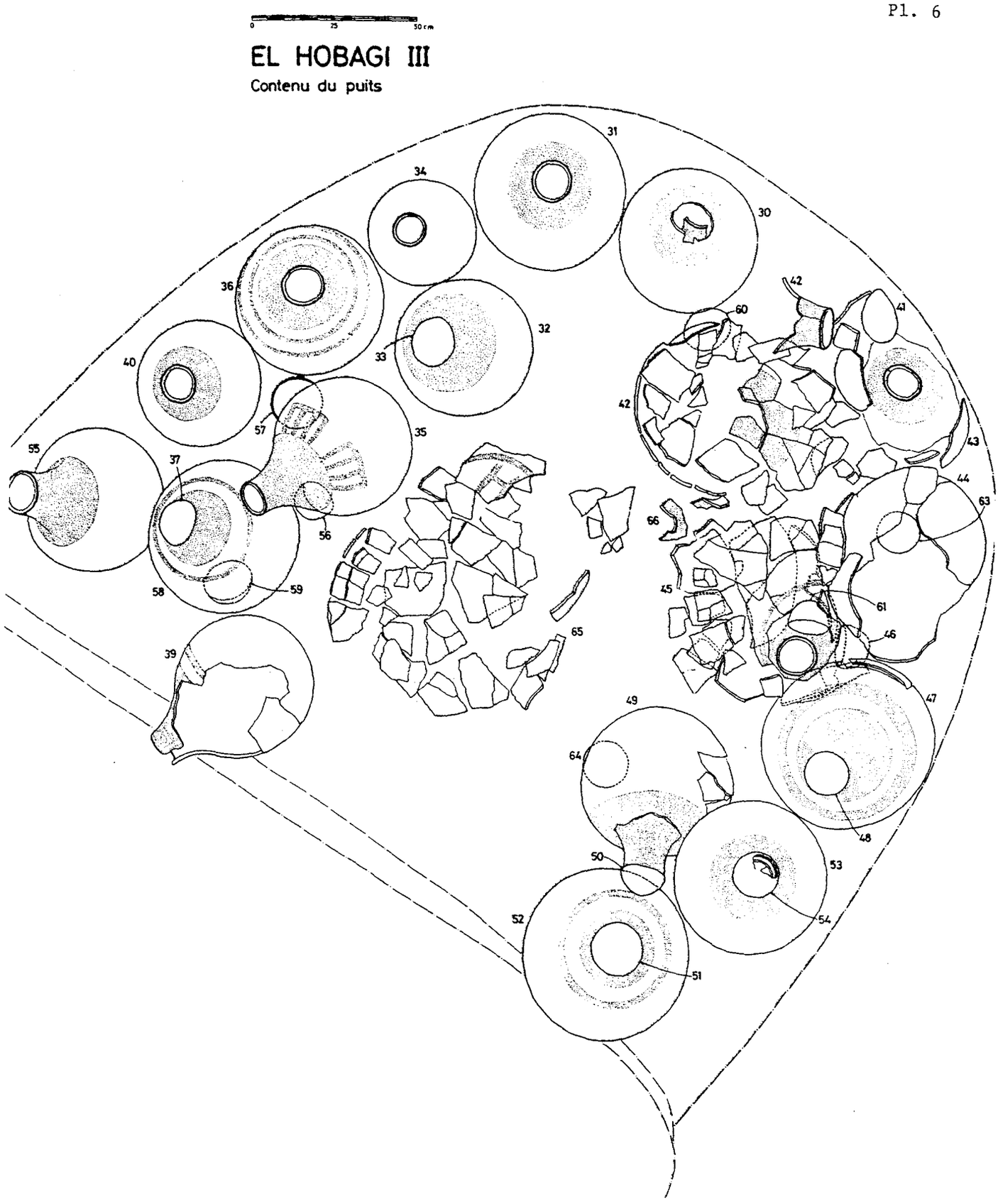
HBG III
Coupe longitudinale

Pl. 5



EL HOBAGI Tumulus III
Descente vers le puits et son contenu

Pl. 6


0
25
50 cm
EL HOBAGI III
Contenu du puits
31
34
30
36
42
60
41
32
33
40
42
57
35
43
55
37
44
63
66
56
58
59
45
61
65
46
39
49
47
64
48
50
53
52
54
51

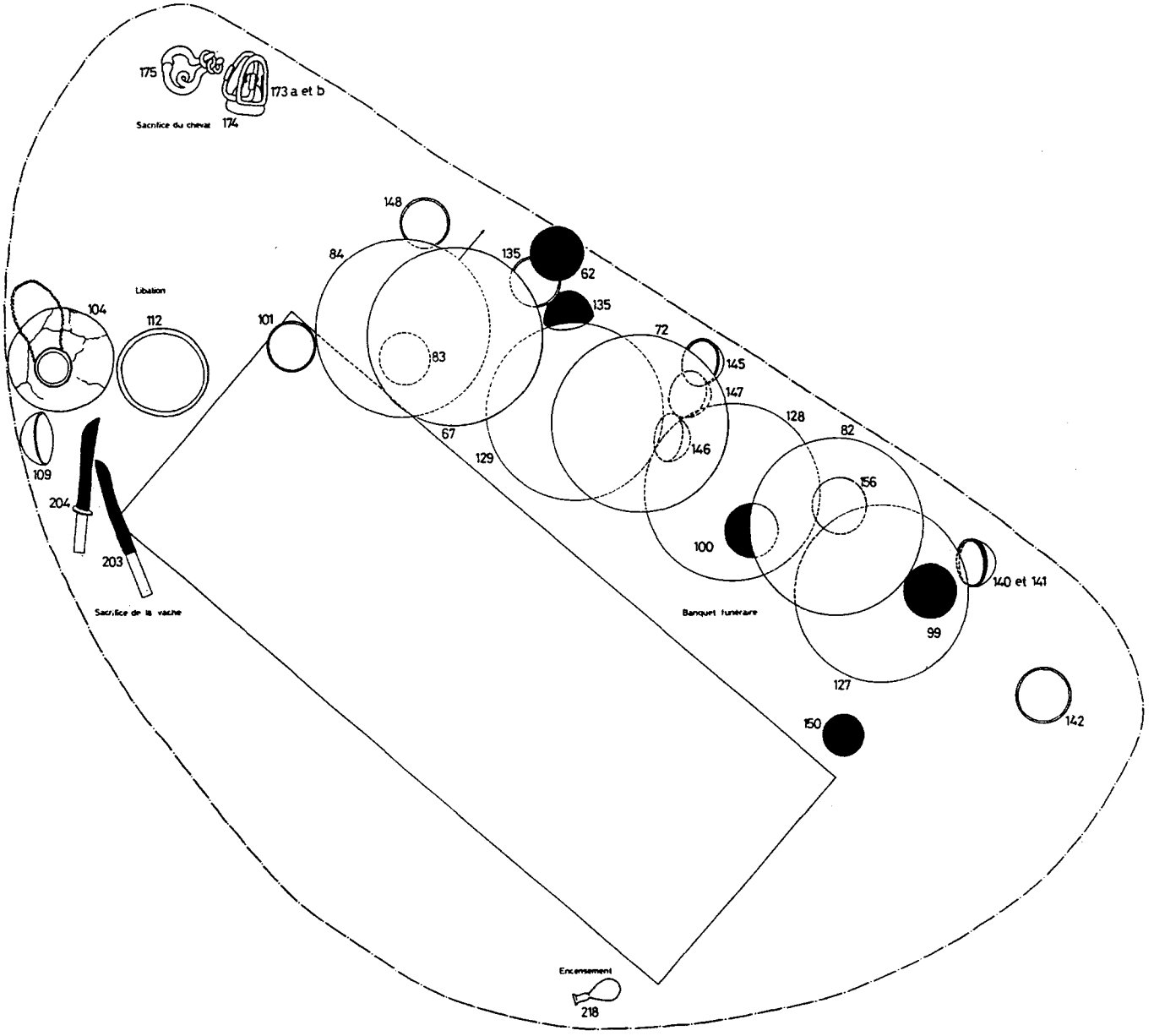
Pl. 7

0 25 50 cm

EL HOBAGI III

Contenu de la cavité

Pl. 8



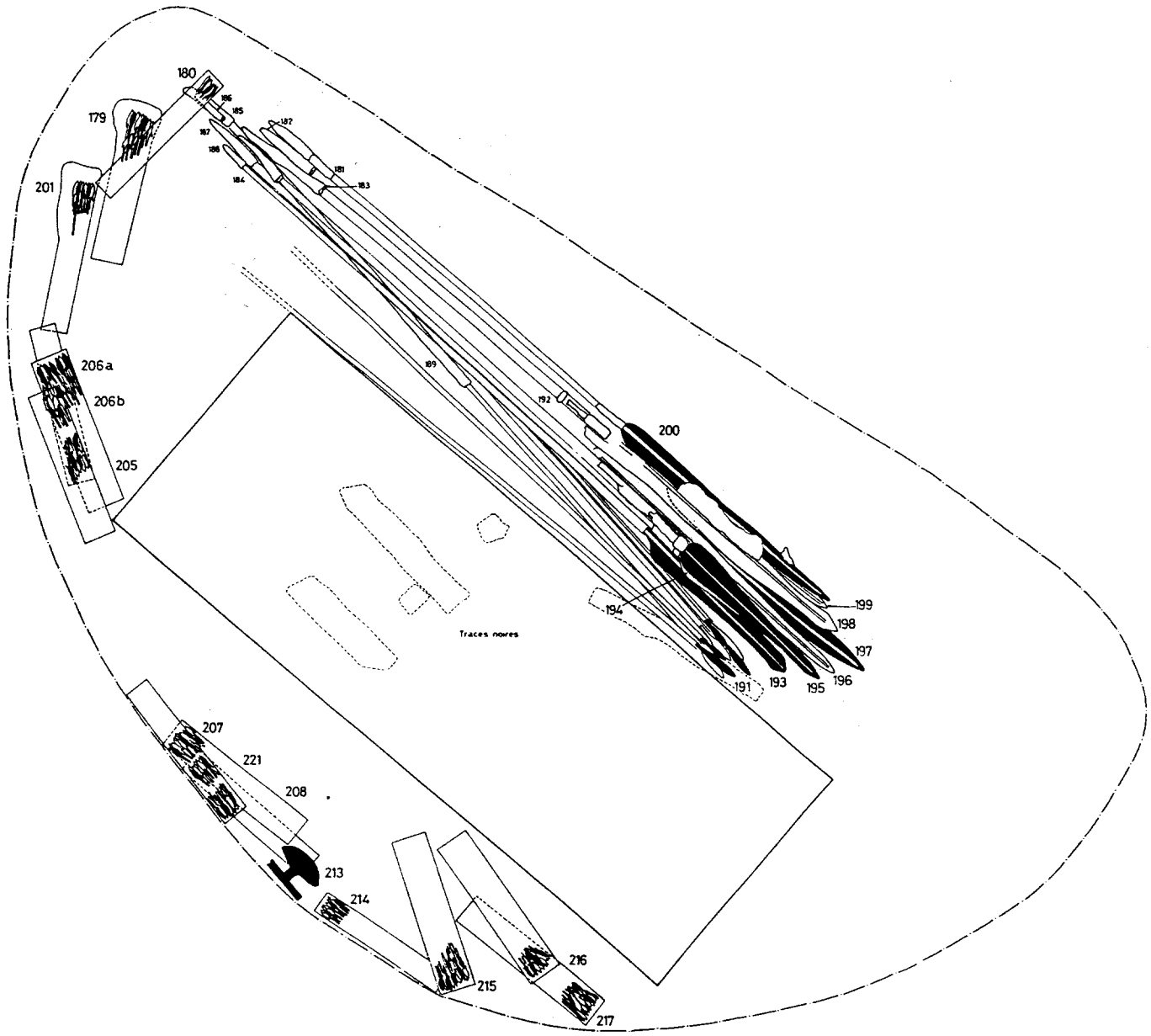
0 25 50 cm

EL HOBAGI III

Matériel rituel enfoui

dans la cavité après la cérémonie

Pl. 9



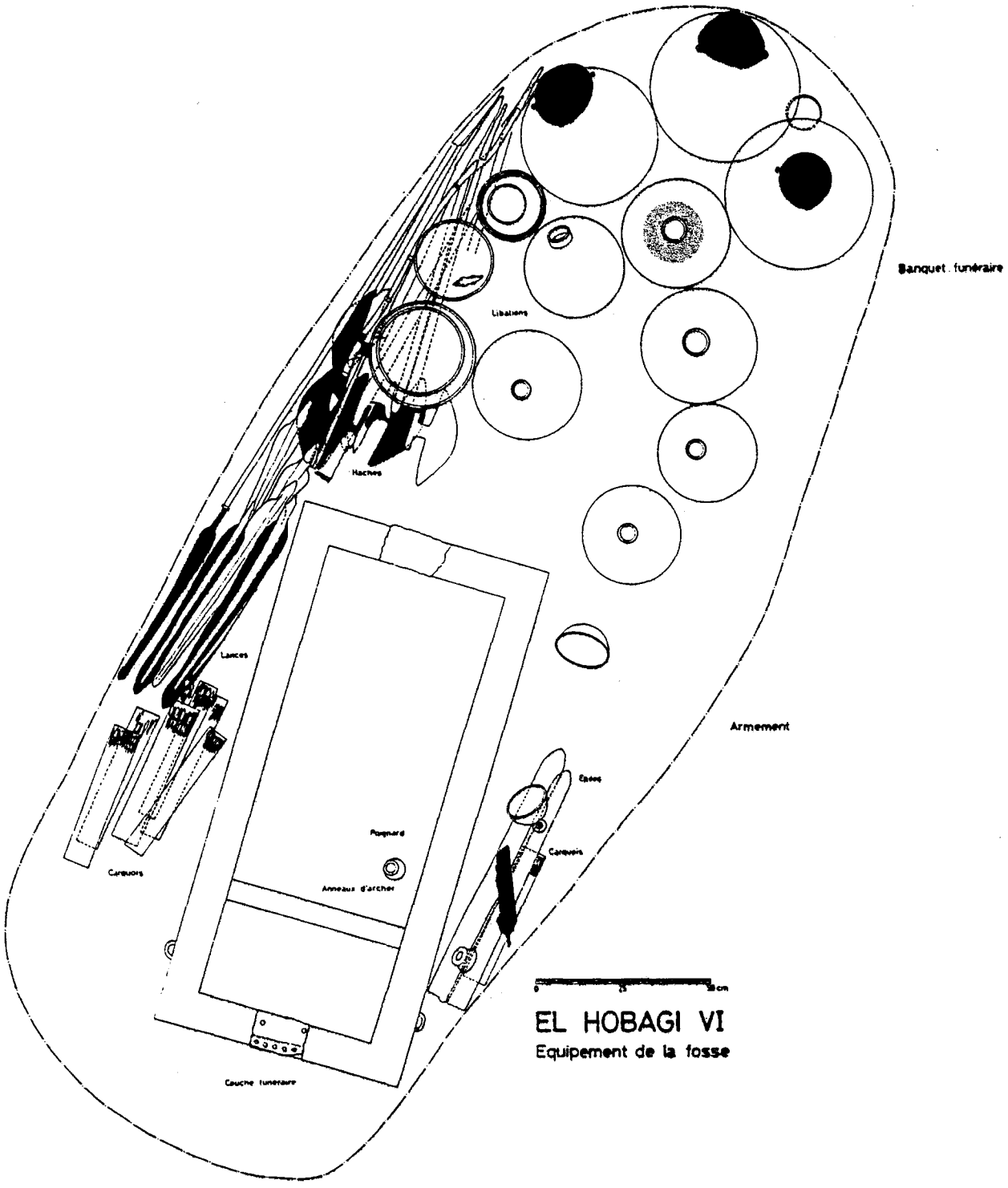
0 25 50 cm

EL HOBAGI III

Armement de la tombe

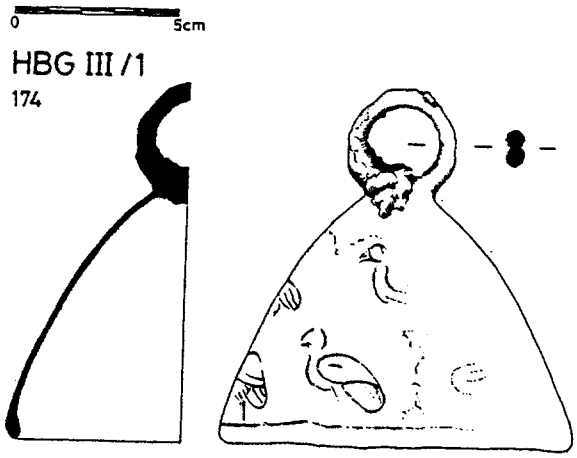
autour d'une couche funéraire supposée

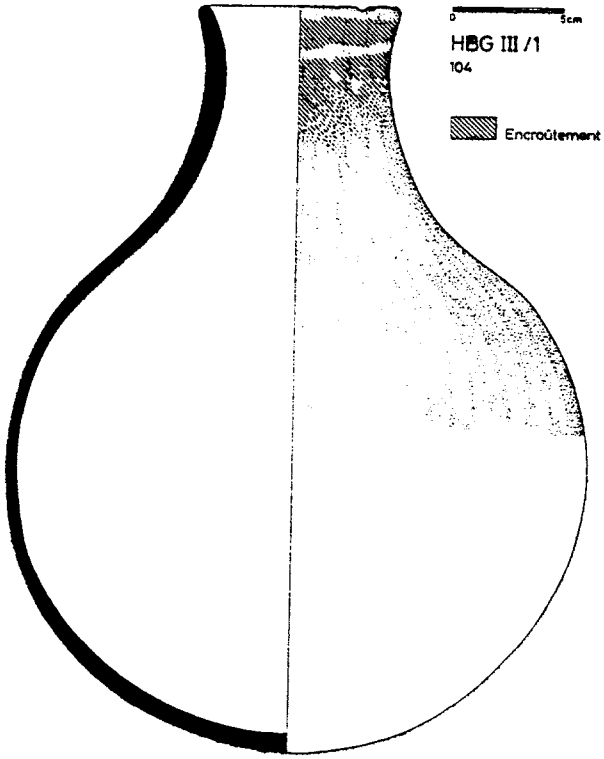
Pl. 10

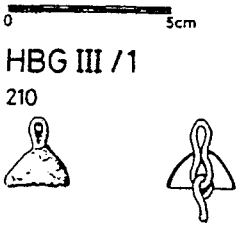


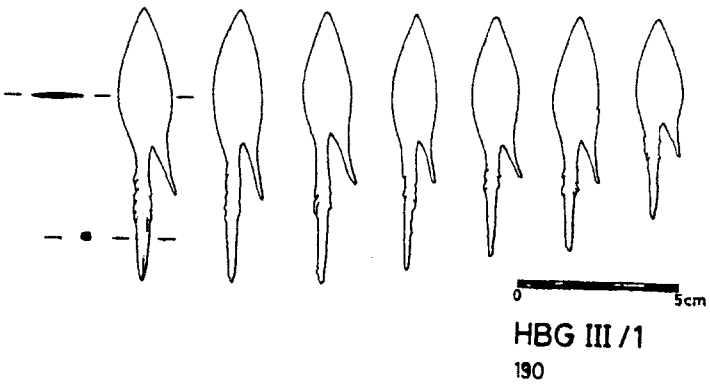
EL HOBAGI VI
Equipement de la fosse

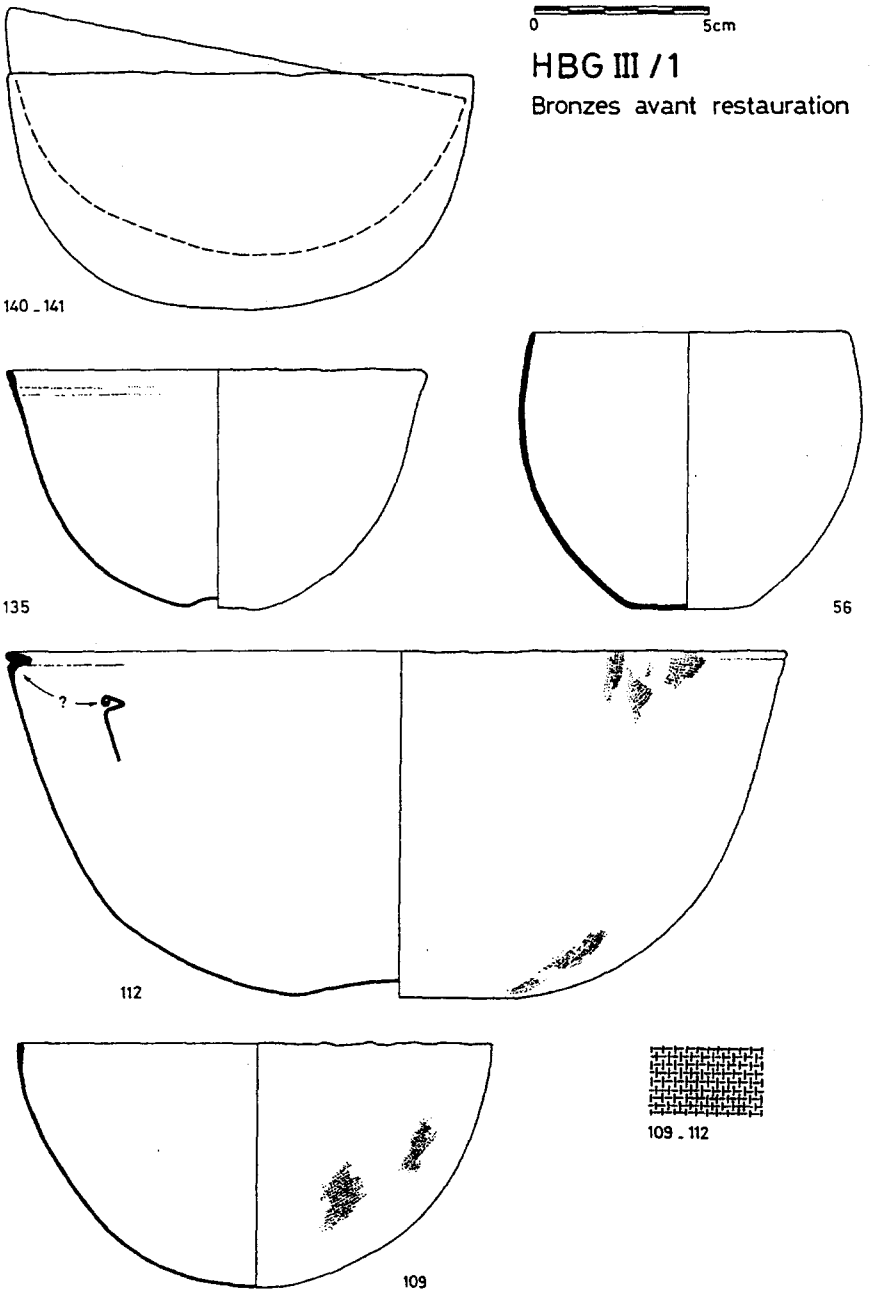
Pl. 11


0
5cm
HBG III /1
174

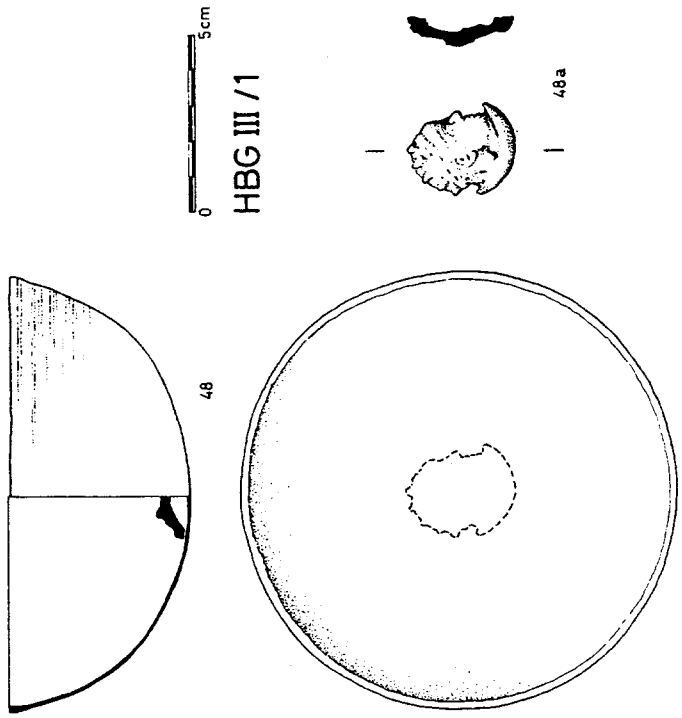

0
5cm
HBG III /1
104
Encroûtement

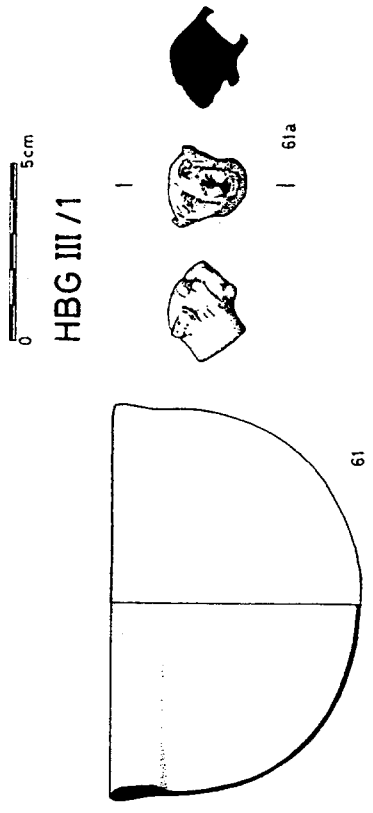

0
5cm
HBG III /1
210

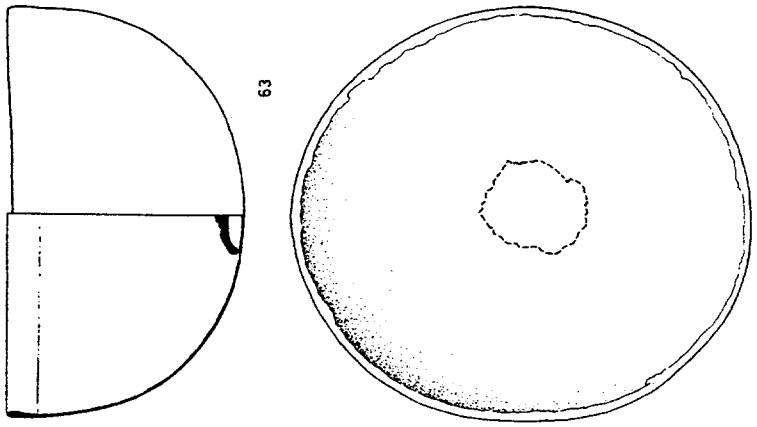

0
5cm
HBG III /1
190

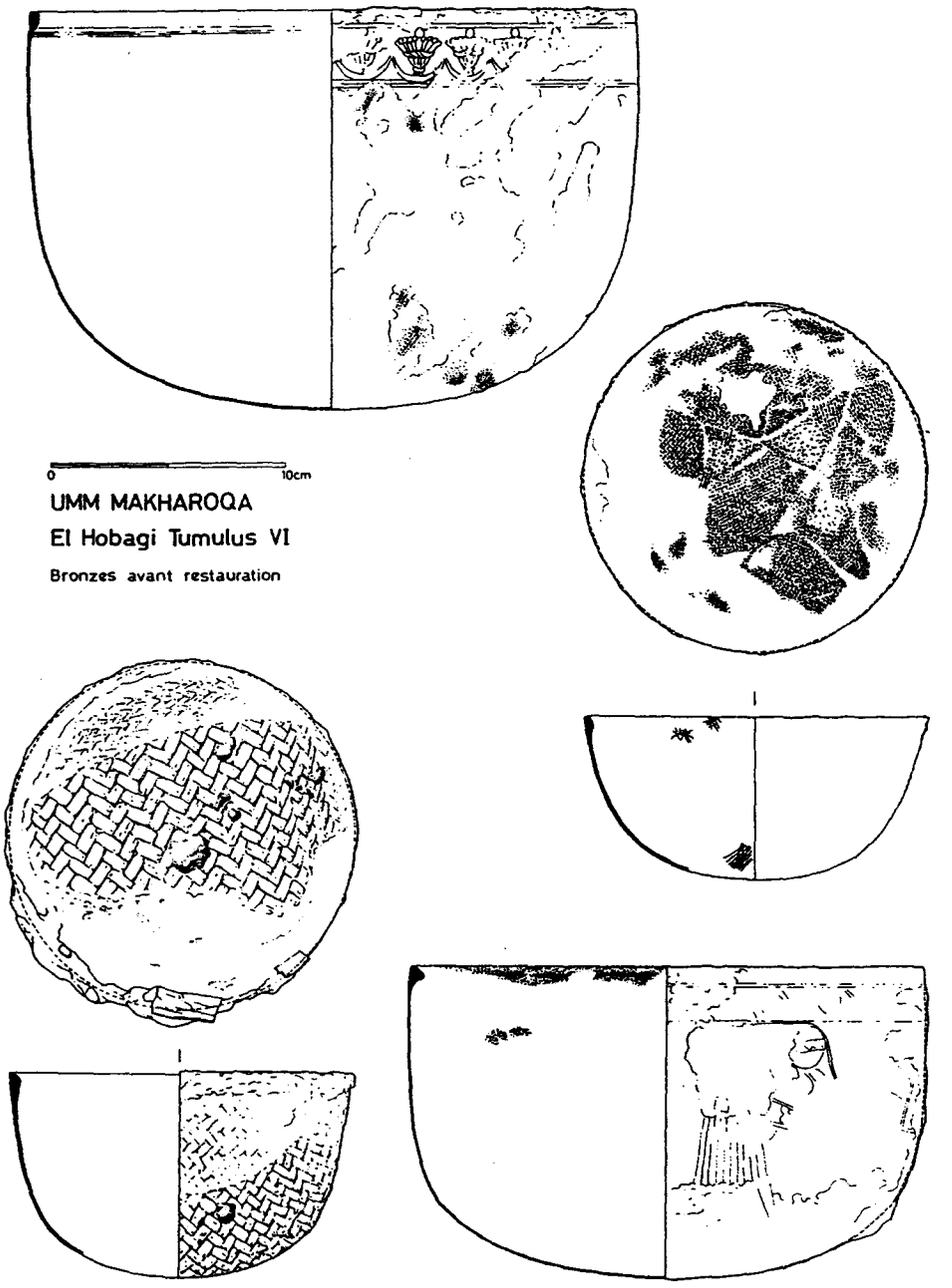

0
5cm
HBG III /1
Bronzes avant restauration
140 _ 141
135
56
?
112
109 _ 112
109

Pl. 13

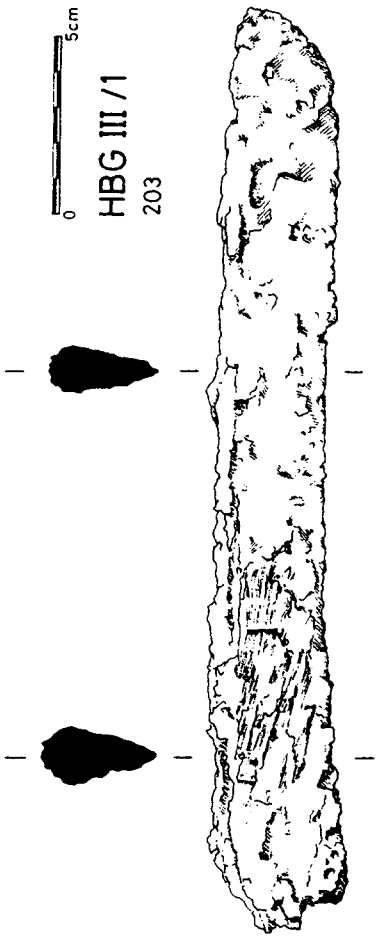


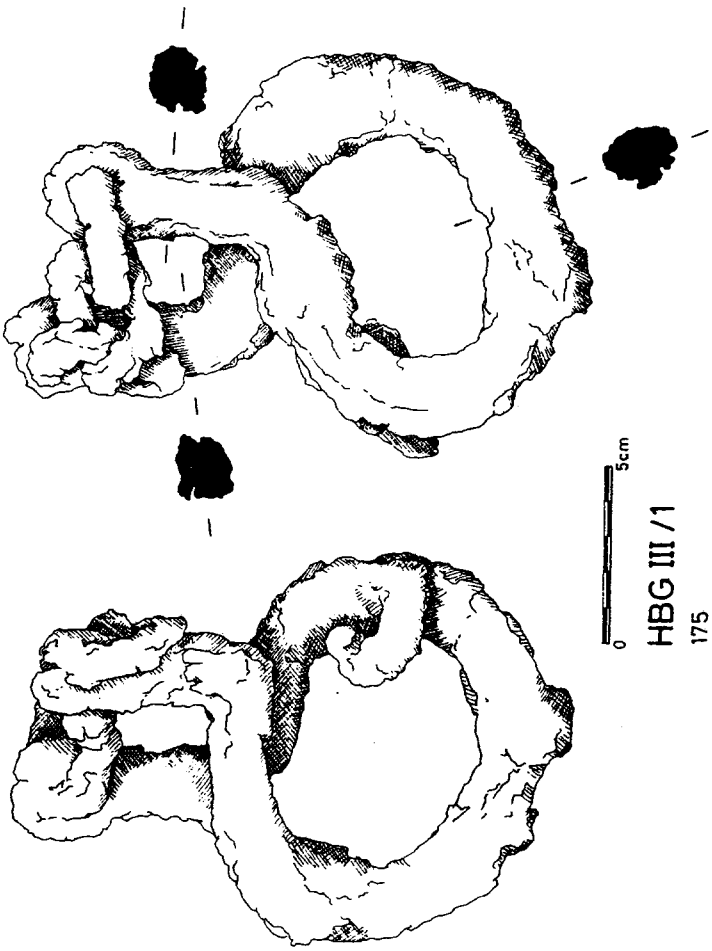


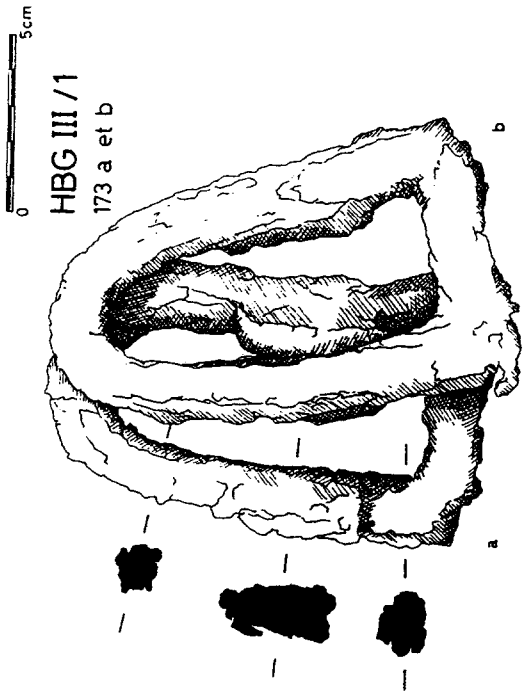



0
10cm
UMM MAKHAROQA
El Hobagi Tumulus VI
Bronzes avant restauration

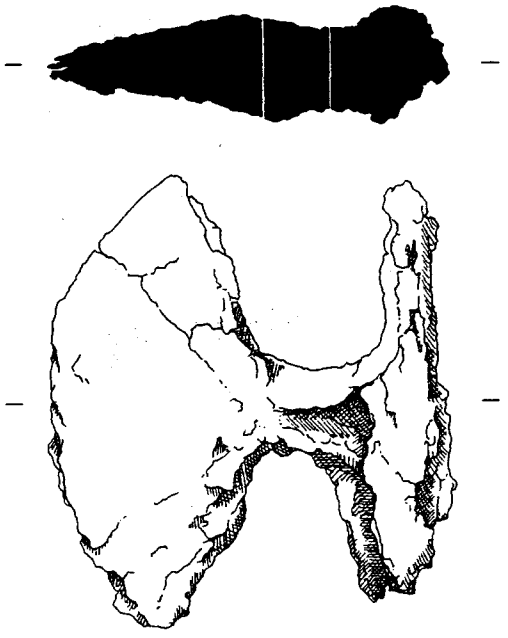
Pl. 15





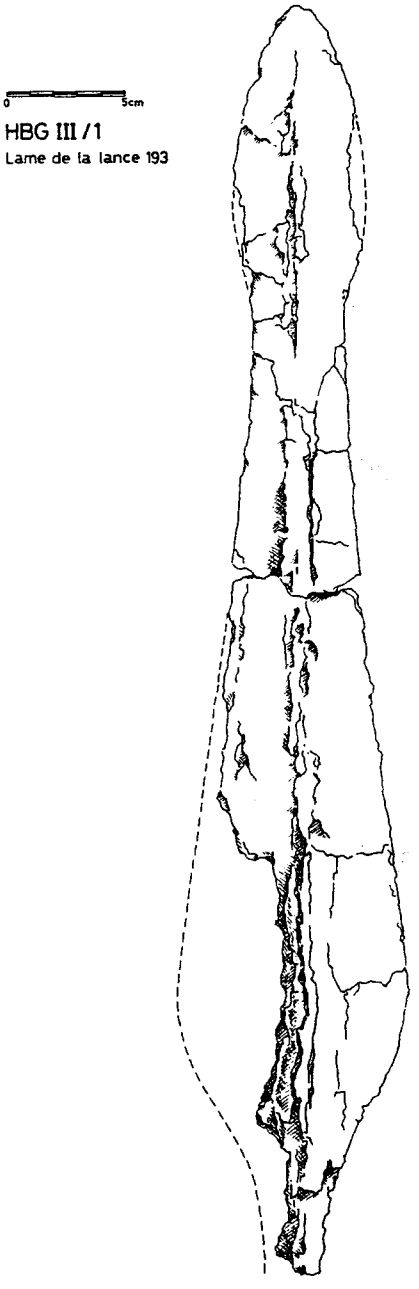


Pl. 16



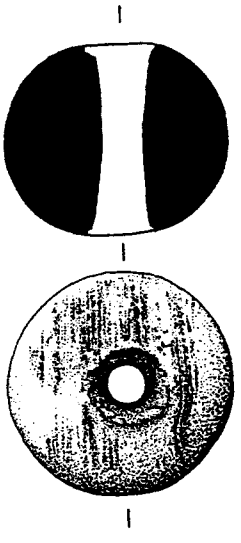
0 5cm

HBG III /1
"Hache" 213



0 5cm

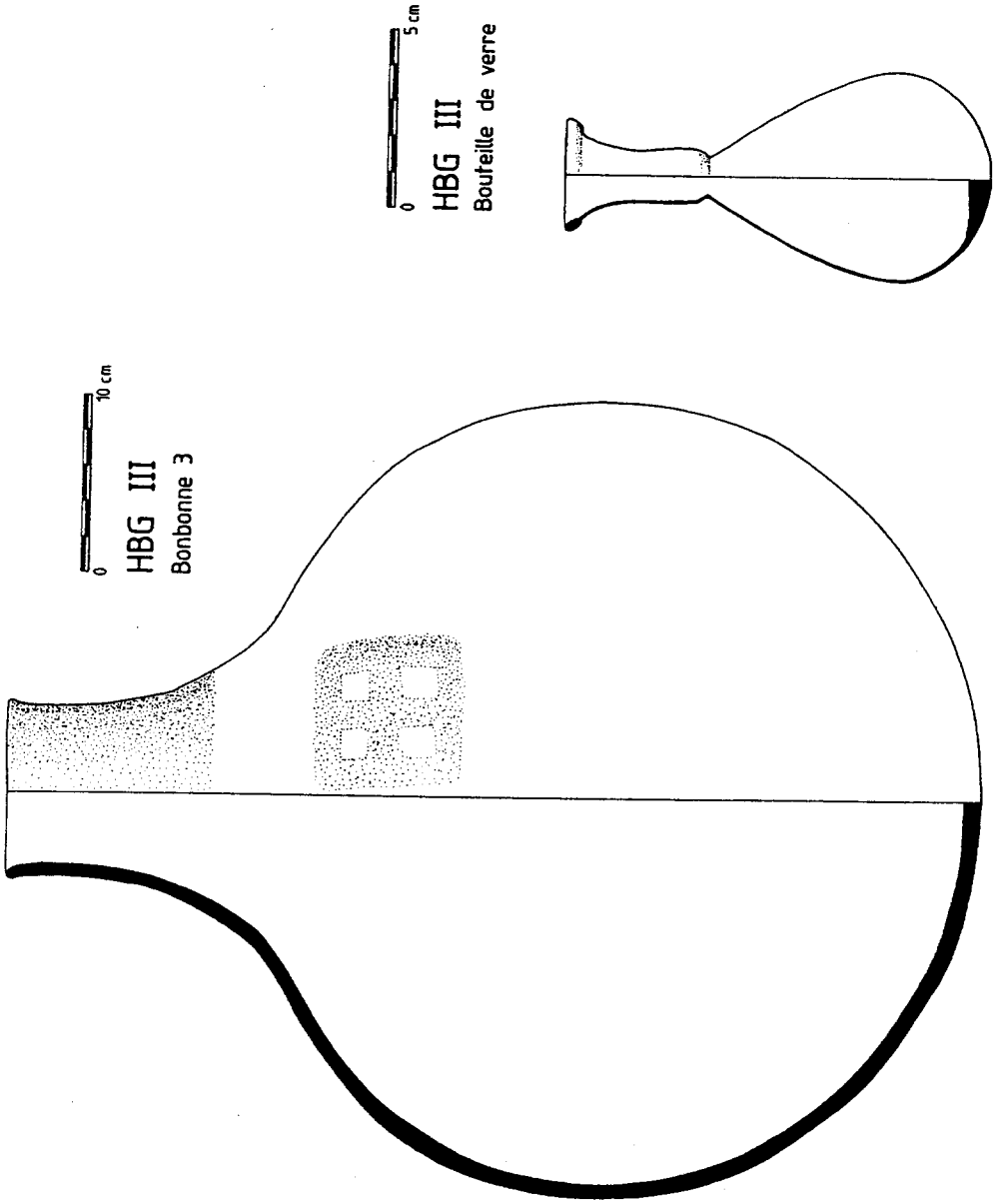
HBG III /1
Lame de la lance 193



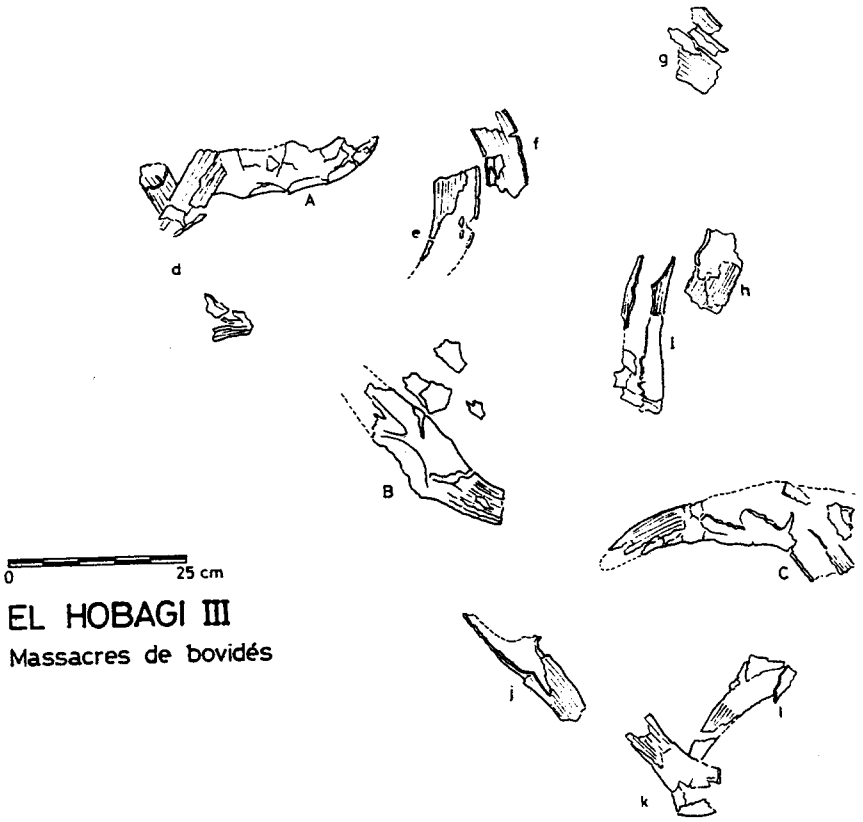
0 5cm

HBG III
"Masse"

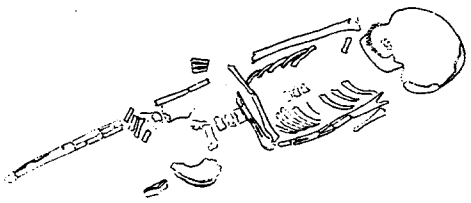
Pl. 17



Pl. 18

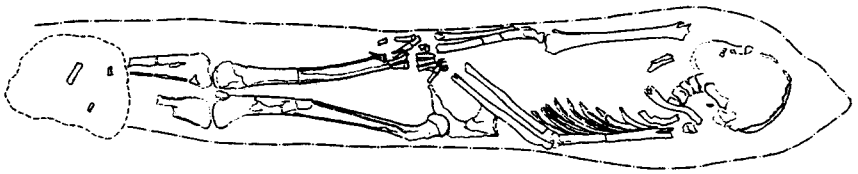


EL HOBAGI III
Massacres de bovidés



0 25 cm

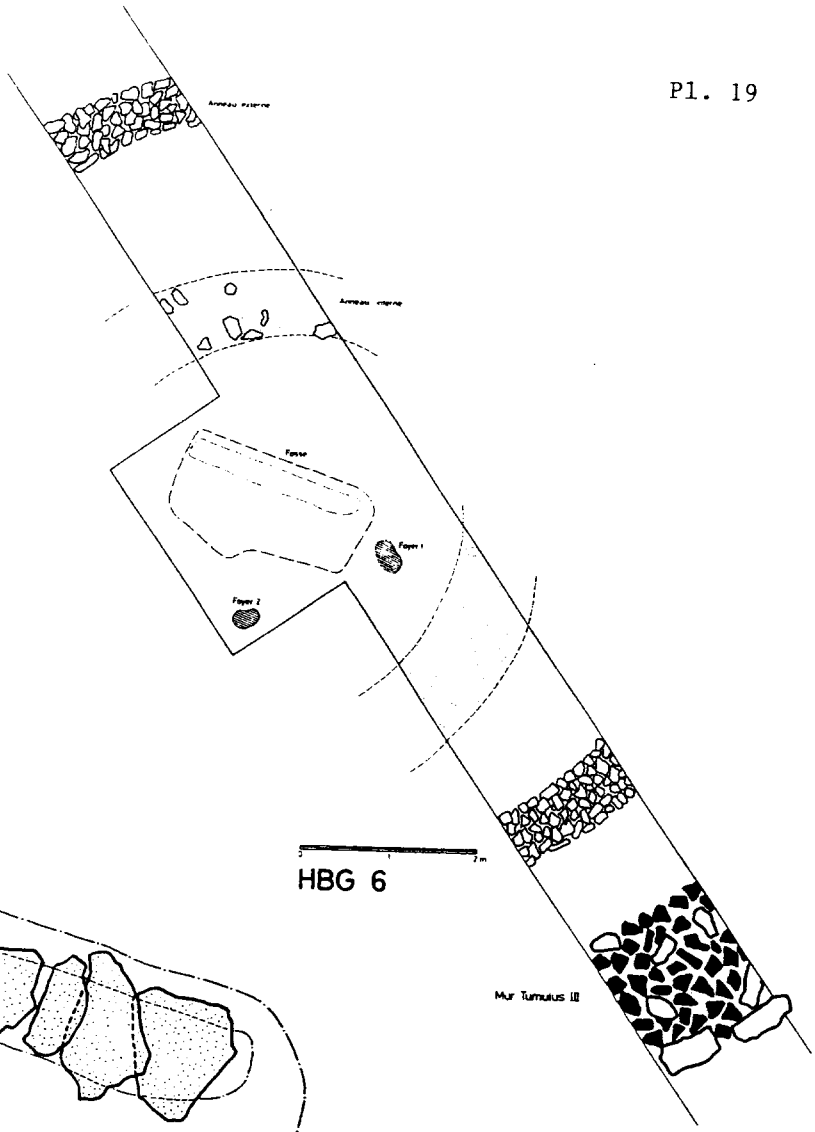
HBG III/3
Sépulture chrétienne



0 25cm

HBG III/2
Sépulture chrétienne

Pl. 19

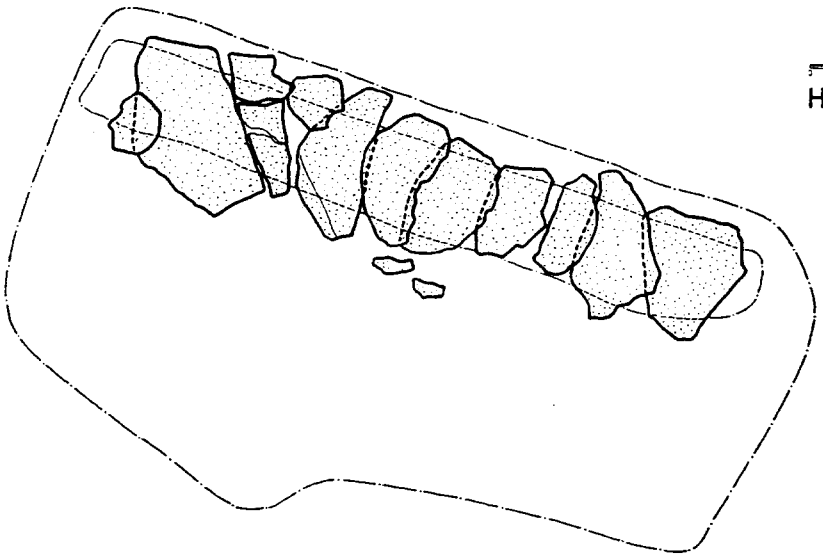


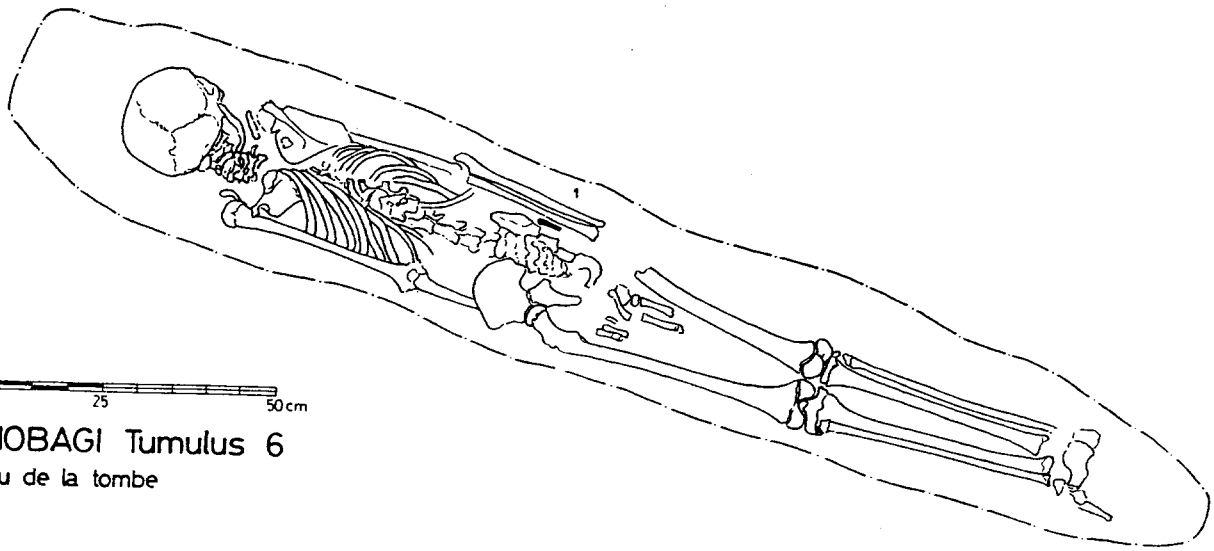
0 50 100 cm

HBG 6

Ouverture de la tombe

HBG 6





0 25 50 cm

EL HOBAGI Tumulus 6

Contenu de la tombe

MEROE W 415 Museum of Fine Arts, Boston

Le rang des inhumés sous tertre à enceinte à El Hobagi

P. LENOBLE

A quelques différences mineures près, la fouille du Tumulus III répète celle du Tumulus VI d'Umm Makharoqa (Lenoble 1989). Le matériel funéraire récolté en 1990 n'ajoute pas sensiblement à l'information obtenue en 1987. Le second tombeau révèle lui aussi un inhumé de haut rang probable, appartenant lui aussi à la "Culture Nubo-Méroïtique" depuis longtemps caractérisée par L. Kirwan et récemment redéfinie par L. Török (Török 1988 : V.1.2.). Sans attendre la fouille des autres structures Hobagiennes comparables, fouille qui se fera peut-être espérer, il est temps de préciser les "quelques premières conclusions" rédigées dès 1987 (Lenoble 1989 : 101-106), pour tenter de déterminer le rang des inhumés sous tertre à enceinte à el Hobagi et, par voie de conséquence, de commencer à réévaluer la "Fin de Méroé" dans la région de la capitale.

Les découvertes de l'Agence Soudanaise des Antiquités à el Hobagi et dans ses alentours, aussi bien que celles de l'Université de Khartoum dans sa concession de Sorurab-Bauda (Ahmed 1979), contribuent enfin à documenter la "Chute de Méroé" dans le centre et le sud méroïtiques. Elle le font, enfin, par la recherche et l'exploitation de tombeaux comparables à ceux de Nubie, sans plus se contenter des inscriptions ou de l'archéographie des fouilles de la capitale, toujours lues à la lueur d'événements connus surtout pour le nord. Pour préparer les publications définitives, il devient nécessaire de mesurer déjà l'impact de ces découvertes sur la révision de la théorie traditionnelle, qui veut que la civilisation méroïtique ait sombré au 4e siècle de notre ère.

I. METHODE

La documentation neuve consiste en tombes. Tout de suite se pose la question d'une méthode d'interprétation, s'agissant d'archéologie funéraire. Depuis la fouille des premiers tumulus Nubiens et l'invention malencontreuse du Groupe X (Adams 1977 : 5, Kirwan 1982 : 191, Török 1988 : 209-219), la théorie fleuve charrie une telle alluvion de présuppositions, postulats et concepts induits de l'archéologie méditerranéenne, que le "postméroïticien" d'aujourd'hui s'enlise. Ce n'est pas refaire surface ni reprendre souffle que de tenter de réfuter l'induction de propositions romanesques si ce n'est romantiques dans l'argumentaire traditionnel, bâti il y a plus de cinquante ans à partir d'une vision globalisante mais peu analytique des tombes royales ou princières d'un Groupe X gênant bientôt rebaptisé "Ballanéen" puis "Postméroïtique" (Lenoble, dans Bonnet et alii 1989). Que répondre en effet à la prétendue barbarie de rois et princes éthiopiens empoisonnant leurs serviteurs, sacrifiant la reine, qui s'enterreraient entourés de leur cheptel, étendu du chien au dromadaire, et au milieu de leurs possessions matérielles, détaillées de la couronne à l'équipement de cuisine (Emery-Kirwan 1938 : 25-26) ? La prétérition n'est pas totalement de mise, et la réfutation analytique reste possible (voir par exemple Lenoble n.d. 1 et 5). Plus assurée et plus efficace serait la définition préalable d'une grille d'analyse et de comparaison entre tombes, de régions différentes et d'époques successives, permettant

l'utilisation d'une documentation disparate, faite surtout d'objets matériels et de scènes figurées. Cette grille servirait à une lecture commune de tous les témoignages funéraires, quelles que soient l'époque et la région concernées, quels que soient aussi le mode d'enregistrement de l'archéologue et le bouleversement dû au pillage. Elle fournirait une base documentaire indiscutable, appropriée à une discussion objective, en éliminant les inductions caractérisant l'idiosyncrasie de chaque commentateur.

S'agissant d'archéologie funéraire, la grille à proposer d'emblée concerne la reconstitution des rites funéraires, terme à préférer à celui de coutumes pour d'évidentes raisons. La tombe renseigne d'abord et surtout la cérémonie d'inhumation. Le fait archéographique, objet enfoui dans une tombe ou sa représentation dans une scène figurée, est certes en soi un élément d'information digne d'étude. Mais le fait archéologique réel est la raison pour laquelle il a été enfoui ou représenté, seul ou en association, dans une tombe. Cette raison caractérise l'acte collectif qu'est l'inhumation, sources d'interprétations sociologiques, religieuses, politiques, etc, quant aux conditions ayant déterminé son usage lors d'une cérémonie funéraire. L'acte funéraire, d'essence éminemment culturelle, aide à définir une civilisation et à caractériser son évolution idéologique. Le rite funéraire est donc l'objet de l'archéologie des tombes, plutôt que le fait archéographique brut, non élaboré.

On donnera en exergue l'illustration d'un rite rare et peu renseigné, cependant exemplaire de la validité de la méthode proposée. Entre deux briques placées à l'entrée du Tumulus Q3 à Qustul, un récipient d'argent, n° 99, imitant une outre de peau (Emery-Kirwan 1938 : 41, 272 et Pl. 64C), répond à deux aiguières de bronze et d'argent, n° 51 et 52 (Ibid. : 39, 272, 318, Pl. 65E et 77A). On peut certes juger de la richesse de personnages enterrant des objets de ce luxe : l'interprétation est un peu courte. On peut commenter leur histoire (Török 1988 : 101-102) pour contribuer à la datation de la tombe par les importations, ou reconnaître certaines filiations méroïtiques, l'outre d'argent répétant une forme céramique ancienne (Vercoutter 1962 : 292, Fig. 27), qui suppose des récipients de cuir non parvenus jusqu'à nous (Gamer-Wallert 1983 : 73 et 146-147, Bl. 10a et Pl. 53a). On doit d'abord saisir la fonction de ces objets, qui peuvent servir à une libation (Török 1988 : 108, pour deux aiguières d'argent comparables, n° Q2-212). La reconnaissance immédiate du rite impliqué par la trouvaille de conteneurs d'eau devant une porte, ouvre une riche direction de recherche. Cette évidente ablutio ou lustratio, nécessitant un conteneur collectif aussi bien que des récipients de déversement, attire l'attention sur le caractère religieux du geste accompli et donc de la cérémonie funéraire dans son ensemble. Elle appelle aussi à une étude de liturgie comparée entre la cérémonie nilotique et ses homologues romains contemporains. Elle suggère enfin un nécessaire développement quant à la fonction religieuse du matériel comparable trouvé dans un palais ou dans un temple. Que de promesses dans la voie de la reconstitution de la liturgie, funéraire ou non, dès que l'on ouvre la porte à l'interprétation rituelle en pénétrant la tombe soudanaise !

Une fois accepté le principe de la méthode proposée, le lecteur ne sera plus surpris du groupement d'objets par rites dans la description "objective" (: factuelle) des résultats de la fouille du Tumulus III, telle que donnée dans l'article précédent. Ce classement préliminaire procède de deux études

achevées, non encore publiées (Lenoble n.d. 3 et 4). Sans développer, pour ne pas inutilement suppléer des textes à paraître, on détaillera ici, selon un ordre adopté déjà il y a quatre ans (Lenoble 1987 : 94-99), les rites essentiels inscrits dans ce tumulus, qui permettent de cerner l'environnement culturel de la découverte, puis d'argumenter quant à sa place dans l'évolution entre le Méroïtique Récent et le Postpyramidal.

II. LE RITUEL DE LA CEREMONIE FUNERAIRE A EL HOBAGI

1. La libation.

Abdelgadir 1982 met l'accent sur le rôle de la libation dans la cérémonie funéraire méroïtique et souligne l'évolution, sinon du geste rituel, du moins de sa signification accompagnant la "réhabilitation" d'Anubis : à partir du 2e siècle de notre ère, le rite devient en soi une manifestation primordiale de l'acte funéraire, conjointement à l'encensement. Dans Yellin 1978, l'étude du rôle de l'Anubis méroïtique conduit à décrire, à l'époque indiquée, une gamme d'objets servant à la libation (: Table VI), et même à prévoir, d'après les représentations, l'apparence morphologique de "situles" caractéristiques du Méroïtique Récent méridional (Yellin 1982). Les "petites bouteilles noires" Kadadiennes (Lenoble 1987 : 96) permettent in fine de reconnaître les situles tardives des tombes du Méroïtique Récent à Méroé (Lenoble n.d. 3 et 4), identifiées dans le type céramique Dunham 1963 : Pl. I, 1 à 9, et 12. Précédemment, Leclant 1985 avait isolé une autre situle céramique, en Moyenne Nubie cette fois. L'instrument de la libation varie donc considérablement, chronologiquement et de région à région. Le même travail d'identification est à poursuivre en Nubie, pour les époques méroïtique et postméroïtique : les objets de quelques libations Ballanéennes sont indiqués pour certains tumulus du nord (Lenoble n.d. 2).

La libation, de lait, d'eau du Nil, de vin, etc (Abdelgadir 1982, Yellin 1978) est un acte répétitif, justifiant parfois l'insertion de plusieurs situles ou vases apparentés dans une même tombe (par exemple Dunham 1963, avec 23-1-83 et 84 en W 260, avec 23-1-341 et 384b en W 317). De là aussi, la multiplication éventuelle des bassins. De là encore celle des coupes et gobelets, le geste rituel impliquant parfois un déversement dans de petits conteneurs réunis en plateaux (Lenoble n.d. 2). La libation a valeur sacramentelle et symbolique par elle-même, mais est aussi le truchement d'une consécration. Elle consacre des nourritures, disposées ou non sur une table d'offrandes, distribuées ou non dans de petits récipients. Elle consacre des produits accumulés dans les grands vaisseaux du banquet funéraire (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 5, pour N7, mur sud). Elle consacre même les acteurs de la cérémonie funéraire, tels ces prisonniers subissant le versement d'un liquide non identifié (Ibid. : Pl. 7A pour N11). On trouvera, servant à des fonctions identiques, le matériel de libations consécratoires ou purement sacramentelles dans les tumulus du nord : voir par exemple l'équipement isolé dans une salle ad hoc en chambre 3 de Q31 (Emery-Kirwan : Fig. 26) avec amphore 33 et plateau des 7 coupes 34 à 40.

A el Hobagi, le Tumulus III fournit un équipement répondant au service canonique dans la lignée des situles céramiques tardives de Méroé, avec attache organique en forme d'anse, un bassin de répartition, et une coupe de versement ou de distribution. Que cette situle soit une "beer-jar", chanceusement isolée

des grandes bonbonnes du banquet funéraire par la typologie, incite à juger d'une continuité avec les bouteilles céramiques faites sans le tour à Méroé, à expliquer une augmentation du volume des récipients notable dès la fin du Méroïtique Récent pour répondre à une gestuelle accrue, et enfin à rechercher dans "l'Alwa ware" d'autres formes propres aux versements nécessaires à la libation (voir par exemple la "cruche" à zigzag de Crowfoot 1927 : Pl. XXXII, 1, présente elle aussi à Méroé comme à el Kadada). La libation se reconnaît encore dans les 32 coupes et gobelets du banquet du Tumulus III, continuant et multipliant comme à Ballana les plateaux du Méroïtique Récent, qui ont évidemment servi à la consécration des plus grands récipients.

Le Tumulus VI fournit un équipement tout aussi explicite, bien que différent. Les 3 bassins et les 3 coupes trouvées dans un ensemble clos (Lenoble 1989 : 101) répondent au versement et à la répartition des liquides variés des différentes libations, liquides apportés par 5 bouteilles tournées et une bonbonne de petit gabarit comme en Tumulus III (cf Pl. 10). Nul doute que l'interprétation des scènes gravées sur les bronzes (cf Pl. 14 et les dessins dissimulés sous les oxydes et les tissus) détaillera la gestuelle et le sens de la liturgie, comme les révèlent les rares scènes méroïtiques comparables, de Gammai et de Karanog (Kendall 1982 : 50-51 et 58-59). On peut idéalement classer le Tumulus VI dans la continuité religieuse du Méroïtique Récent : le prouvent déjà les motifs, symboliques plutôt que décoratifs, qui accompagnent les scènes liturgiques (voir les bouquets sur croissants, sur cette même Pl. 14).

Une fois établies ces évidences, l'enquête se dirigera logiquement vers la dissection du geste liturgique et l'analyse de ses "décors", pour reconstituer la symbolique de la liturgie pratiquée, et suggérer une interprétation théologique. Les Tumulus III et VI contribuent à cette tentative par un témoignage d'une qualité exceptionnelle.

La plupart de leurs bronzes sont enveloppés de tissus (cf Pl. 12 et Lenoble 1989 : Pl. X). Cet enveloppement, à maints exemples méroïtiques, implique évidemment un concept de pureté-impureté dans le contact de l'humain et du divin, sans le moindre doute hérité de la liturgie égyptienne, origine commune de pratiques identiques conservées par des religions ultérieures. Plus encore, l'enveloppement de 6 bassins et coupes en Tumulus VI, isolés sur une peau de chèvre et voilés sous un même tissu, suggère même un autre canon des religions à "mystères" : le crocodile dissimulé dans le bassin d'eau à Umm Makharoqa (Lenoble 1989 : Pl. IX et XII) a bien des répondants dans les religions contemporaines de l'Isisme en Méditerranée. Ces symboles, à retrancher là de la vue des non-initiés, seront dénoncés d'abondance par la polémique chrétienne (par exemple, cf Theodoret de Cyr, Thérap., I, 109-114). Le crocodile, à symbolique méroïtique claire, représenté sur les récipients liturgiques "décorés" (Török 1987a : 97-98, Lenoble n.d. 3) aussi bien que sur des tables d'offrandes (Gebel Adda R.O.M. 62:2:60 et 62:2:61, cf Abdelgadir 1982 : 86 note 175), identifie évidemment l'Isisme comme la religion ayant présidé aux libations funéraires du Tumulus VI. Il est hors de doute, par comparaison avec le matériel liturgique des grands tumulus Nubiens, que les "postméroïtiques" du nord pratiquaient de même l'Isisme funéraire (Lenoble n.d. 3 et 4).

Le Tumulus HBG III apporte d'autres éclaircissements relatifs à la pratique liturgique et donc à la symbolique théologique, héritée des méroïtiques. Le crocodile de 1987 était soudé à son bassin gravé. Deux autres "décors" soudés à la même place relative sont repérés en 1990 par les objets 48a et 63a (Pl.

13) ; deux autres comparables, 61a et 37a (Pl. 13), ont pu être fixés dans des coupes de la même façon.

La place de ces appliques soudées rappelle celle de symboles sculptés ou gravés dans les coupes et bassins, de métal ou de pierre, méroïtiques ou postméroïtiques, ou celle des symboles peints dans les coupes céramiques méroïtiques imitant le bronze (Adams 1986 : Fig. 137). Sans développer ici, il faut conclure que le geste de déversement de la libation révèle le symbole jusque là dissimulé par le liquide. Le vidage de la coupe ou du bassin à libation provoque l'apparition du symbole divin, dans une gestuelle destinée à créer ce qu'il faut bien nommer une épiphanie.

Si l'épiphanie divine est parfois identifiable sûrement sur certaines coupes méroïtiques (voir le motif isiaque Tomandl 1987 sur fond de coupe en HDN 70/10-11/19, cf Lenoble n.d. 2, comme à Méroé, cf Garstang 1911, Pl. XLII, 1 et XLVII), reste souvent à dénommer la divinité invoquée sur la plupart des récipients connus. Les visages de "satyres" (Adams 1986 : Fig. 137), médaillons de coupes méroïtiques, suggèrent l'association de symboles dionysiaques aux isiaques, caractérisant l'Egypte ptolémaïque et romaine impériale (Hani 1976 : 166-181), et reconnaissable parfois sur le Haut-Nil (cf Karanog 8216, Woolley-Randall-MacIver 1910 : 262 et Pl. 45). Peut-être l'objet 63a appartient-il à cette imagerie, avec ce masque barbu de face déjà connu à l'époque méroïtique jusque dans la sculpture architecturale (Gamer-Wallert 1983 : Pl. 56b). La désignation de l'entité divine ne sera pas entreprise ici, pour éviter la longue discussion iconographique nécessaire.

De même se contentera-t-on provisoirement d'un commentaire général à propos de la tête couronnée surmontant un croissant en 48a. L'applique peut être copiée de modèles monétaires romains, bien que la facture de l'objet, à la cire perdue, soit locale. Les antécédents méroïtiques incitent à la prudence, abondants pour le croissant (voir une tête humaine sur croissant à Gammai 184/R1, Bates-Dunham 1927 : Pl. XLIV Fig. 27), plus rares pour la couronne radiée (Hintze 1959b : Fig. 2, Gamer-Wallert 1983 : 90, 190, 213, Bl. 11a, Pl. 73a). Le privilège monétaire impérial et son iconographie propre ne sont pas directement applicables au monde méroïtique. Mais il n'est évidemment pas fortuit que quelques objets comparables, importés du monde romain pour servir à la même liturgie, figurent l'empereur méditerranéen. Voir par exemple le vase en albâtre à double portrait impérial E3/R71, Bates-Dunham 1927 : Pl. LXXI Fig. 61 et XXXVI, 1, daté par Deichmann 1966, et commenté par Török 1988 : 52 et 186. Voir encore une coupe de bronze d'Arminna (Junker 1925 : 118-119 et Pl. XII, 143).

Il devient clair que l'entité en épiphanie est de nature politico-religieuse. Elle illustre un discours idéologique propre à l'Etat que documente el Hobagi, Etat maintenu dans la tradition méroïtique jusque dans les thèmes de sa propagande iconographique. Elle pourrait aussi bien représenter des rapports politiques entre Rome et Byzance d'une part, et les capitales du Méroïtique Final ou Postpyramidal d'autre part. Elle expliquerait une "importation" par les besoins d'une propagande élaborée au plus haut niveau social. Largitio directe au nord, copie d'objet au sud, l'importation répond à un impératif religieux local. Au moins peut-on affirmer avec certitude que l'iconographie est correctement interprétée dans le sud, puisque reproduite impeccablement : le symbolisme syncrétique du soleil et de la lune, associés près de Méroé dans une interpretatio synchrone d'une idéologie du 4e siècle en Méditerranée (cf

par exemple Macrobe, Saturnales, I), est sûrement compris par la prêtrise officiant à el Hobagi. Si le modèle de cette interpretatio méridionale est monétaire, ce qu'il convient de vérifier, on obtiendra un terminus post quem pour dater le Tumulus III. Mais on voit surtout que l'icône ou plutôt l'eidôlon intéresse d'abord l'histoire idéologique du sud méroïtique, au siècle de la disparition supposée de Méroé.

Un autre symbole doit parler, lui aussi attaché à la tradition méroïtique. La tête de lionne en ronde-bosse 61a provient d'un objet démonté pour l'occasion : le listel prouve un emmanchement sur tige de diamètre réduit. Un tel objet ne se trouve pas dans les sceptres et autres insignes simples (cf Gamer-Wallert 1983 : 262-267 par exemple), ni dans les embouts de l'instrument d'encensement (Chapman-Dunham 1952), mais dans l'assemblage de chaises reproduisant la sella curulis méditerranéenne (cf Q2-108, Emery-Kirwan 1938 : 32, 381 et Pl. 107I, interprété par Török 1988 : 155, cf B95-23, Emery-Kirwan 1938 : 138, 360 et Pl. 95A), elle-même dans la lignée de certains sièges léoniformes méroïtiques (Chapman-Dunham 1952 pour le siège du prince en N11 mur nord : Pl. 7A). L'indication d'el Hobagi est trop ténue et trop isolée pour qu'on s'aventure à comparer l'insigne romain (siège impérial au sénat, cf Alföldi 1977) à l'insigne méroïtique. L'utilisation d'un symbole léonin dans la gestuelle de la libation n'offre pourtant aucune surprise.

La rosette 37a surprend davantage, contentant les tenants de l'interprétation décorative des objets méroïtiques (cf Adams 1986 : 36 et 213). L'insertion parmi les objets précédemments décrits donne un argument supplémentaire aux interprètes de tous ces symboles abstraits auxquels les méroïtiques se sont complu. Il convient de les documenter avec système, pour saisir le caractère liturgique de tous les bronzes et terres cuites fines des tombes méroïtiques.

En conclusion, on s'aperçoit qu'une étude détaillée et complète de la libation telle que déchiffrée dans les Tumulus III et VI se passe de tables d'offrandes : scènes et symboles explicites ou incription en hiéroglyphes méroïtiques ne sont pas les seuls documents conduisant à insérer des tumulus dans une continuité méroïtique indubitable et quasi exclusive. On ne peut réserver que la part d'une possible influence romaine, lointaine, rare, et encore bien vague. La religion funéraire que ces tombes renseignent est l'Isisme, comme l'était celle de la dernière centaine de tombes royales et princières à Méroé ; sa lecture ne se fait que par le matériel enfoui. Elle est tout aussi certaine, tant les règles de l'enfouissement sont canoniques. Il faut écarter le postulat injustifié de barbares postméroïtiques enterrés sans prêtrise et presque sans religion (Adams 1977 : 413-424).

2. L'encensement.

La bouteille de verre 218 dans la cavité du Tumulus III (Pl. 8 et 17), et son homologue trouvée par morceaux en tamisant les sédiments du pillage dans le Tumulus VI (Lenoble 1989 : 100), apprennent que le rite essentiel de l'encensement, toujours signalé par des bouteilles de verre dans la dernière centaine de tombes royales et princières à Méroé Nord et Ouest (Lenoble n.d. 3 et 4), n'a pas manqué aux inhumations d'el Hobagi.

Quel que soit le truchement utilisé, huiles parfumées répandues ou bois odorants brûlés, l'encensement ou la fumigation devient un rite aussi indispensable que la libation, magnifié au même titre dans les chapelles funérai-

res finales où les deux scènes jouent un rôle quasi exclusif. Les deux rites ont valeur sacramentelle : participant de la liturgie rendue aux dieux, ils sont le signe d'une sacralisation, d'une métamorphose de la dépouille humaine et mortelle en une ou la divinité, d'une apothéose dans le cas de rois.

La gestuelle liturgique impliquant des parfums est connue par quelques tables d'offrandes, comme par l'analyse des objets, de verre, de bronze ou de céramique, trouvés au Méroïtique Récent (Lenoble n.d. 3 et 4). De là les alabastres, aryballes, ou bouteilles au col effilé qu'on déverse, soit pour consacrer d'autres objets et offrandes, soit dans un sacrement propre. L'objet utilisé pour la cérémonie royale, en bois, a laissé fort peu de traces autres qu'iconographiques : il contribue à prouver que les "brûleurs d'encens" ont été progressivement substitués à l'époque postpyramidale en raison d'une importation défaillante de parfums, d'abord dans le sud, puis dans le nord (Ibid.).

L'isolement des témoins en Tumulus III et VI ne permet guère d'élaborer davantage ici, surtout que le bois a disparu. Au moins autorisent-ils un argument de datation. Le balsamaire de verre prédate la substitution des brûleurs : à ce titre, il classerait les tombes d'el Hobagi dans le Méroïtique Récent méridional, n'était le célèbre exemple d'un unguentarium similaire trouvé à Méroé dans le cimetière tumulaire (Garstang 1911 : Pl. XXXVII,3). Le témoignage rejoint celui de la bouteille à libation munie d'une anse organique : une datation haute dans le postpyramidal s'impose au moins, mais diffère de celle de l'adoption du tumulus.

La disparition des parfums n'est pas totale, puisqu'on rencontre leurs récipients de temps à autre dans les tombes Ballanéennes. Voir en B3 la bouteille de verre 14, placée dans la même salle 3 que le plateau de la libation aux gobelets de bronze 15 à 18 (4 dans la liste, 7 sur le dessin, Emery-Kirwan 1938 : 79-80 et Fig. 36). L'encensement et la libation ont servi là encore à consacrer le banquet funéraire. Noter que l'onction double la fumigation par l'encensoir n° 8. La dominance des "brûleurs" à Ballana laisse supposer que l'usage de l'encens ou de bois odorants est devenu canonique.

3. Le banquet funéraire.

En sus des petits conteneurs de bronze déjà décrits pour leur rôle dans la libation, les Tumulus III et VI fournissent une série importante de grands conteneurs céramiques : bonbonnes exclusivement pour le premier, bonbonnes et grandes bouteilles tournées pour le second. Les quantités respectives apparentent ces récipients aux bouteilles et jarres tournées de la dernière centaine de tombes à Méroé Nord et Ouest (Lenoble n.d. 3 et 4). On trouvera par exemple dans Hofmann 1988 : 121-125 la recension complète des jarres, pour les types Dunham 1963 : K5 et L8. L'on vérifiera par là l'espèce de record qu'établissent pour le sud, en nombre comme en volume, les quelque 52 et 71 grands récipients des deux tumulus Hobagiens.

Les chapelles funéraires relatent une fois de plus la liturgie de l'enfouissement de ces conteneurs, grands ou petits. Voir par exemple le mur sud de N7 (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 5), où un prêtre consacre, à la fois par la libation et l'encensement, la totalité de "nourritures" complaisamment

détaillées sur plusieurs registres. Les grands récipients disparaissent des murs des chapelles quand l'iconographie se simplifie et que le sens du rite évolue ; ils ne disparaissent cependant pas des tombes. Seuls les petits vases, coupes et gobelets, sont à l'occasion montrés, comme sur le mur ouest de N17 (Ibid. : Pl. 21C).

Le sens du rite évolue profondément du Méroïtique Ancien au Récent. Privilège inhérent au statut royal, le "banquet funéraire", à la liturgie très complexe, vise à multiplier "par milliers" les nourritures "dont vit le dieu, que le Ciel procure, que la Terre crée et que le Nil apporte" (Abdelgadir 1982 : 67), à l'intention des vivants. Un changement essentiel et progressif se dessine au Méroïtique Classique, signalé par la diffusion du rite et l'emprunt par un nombre de tombes grandissant de sa fonction divinisante initiale. Au Méroïtique Récent, s'achève l'évolution de la transformation idéologique : l'Isisme théocratique de la tombe royale est devenue la religion sotériologique largement propagée au-delà de la Cour et de l'élite sociale. On peut décrire une religion de salut jusque dans les tombes les plus modestes (Lenoble n.d. 3 et 4).

La production des grands conteneurs funéraires connaît des bouleversements à au moins deux reprises. L'apparition de la jarre en N18 (Hofmann 1988 : 122), coïncidant avec l'apparition du dernier type de tombe royale et princière à Méroé (voir la "marque" 21-3-362a dans Dunham 1957), souligne la réorganisation des ateliers méroéens, qui adaptent la production à la nouvelle liturgie et l'industrialisent. Cette production durera jusqu'au 4e siècle, mais depuis la fin du 3e siècle déjà, des ateliers nouveaux compléteront la production insuffisante de la capitale : ils substitueront progressivement la grande bouteille tournée à la petite, la bonbonne à la jarre (Lenoble 1990 : 4-10). Les Tumulus III et VI documentent la fin de cette transition céramique, purement technique et technologique. Le rite ne disparaît pas, et le sens du banquet funéraire demeure.

On retrouvera le banquet funéraire, avec toutes les caractéristiques du Méroïtique Récent (conteneurs à solides et liquides, collectifs et individuels, matériel à libation et encensement, cuillers, etc) jusque dans les grands tumulus Ballanéens. Aux formes près, tant l'industrie céramique varie selon les régions ! L'accumulation de nourritures consacrées, oblations au mort signalées par des marques et consommations de la cérémonie funéraire tout à la fois, expliquant les bonbonnes vides et pleines des tumulus Hobagiens, atteindra en Nubie une sorte d'emphase jamais dépassée dans le sud. Une salle entière de la tombe lui est réservée (B3, B6, B9, etc). Il déborde sur deux salles parfois (B114, B118...). Il culmine en B3 et B95, avec plus de 200 récipients redondants. On saisit la révolution entraînée par la christianisation, qui devra débarrasser la tombe nilotique de tout cet équipement réputé utilitaire et de fait parfaitement symbolique d'une théologie très élaborée, difficile à reconstituer. Ballana n'a pas plus que Méroé enterré de richesses matérielles, mais des sacrificielles, sous formes d'oblations et de communions.

4. L'armement de la tombe.

Les Tumulus III et VI semblent se distinguer des dernières pyramides de Méroé par un armement sophistiqué : le Méroïtique Récent armait déjà ses tombes depuis longtemps, mais plus discrètement (Lenoble 1987 : 98). Les tertres Hobagiens semblent donc devoir se comparer plutôt aux tumulus homologues Nubiens.

La recension des objets fait apparaître des différences mineures entre les deux tombes : plus de lances en VI, plus de carquois en III ; absence d'épées en III, absence de javelines en VI ; doutes quant au rôle du poignard en VI, doutes quant à la présence d'anneaux d'archer en III, etc. L'imposant armement commun aux deux tombeaux, disposé avant tout autre matériel de part et d'autre de la dépouille (Pl. 9 et 10), tient à l'évidence une place de choix dans la cérémonie d'inhumation, et donne une indication primordiale pour la détermination du rang des inhumés.

Remarquer une fois encore que cet équipement décrit l'évolution de l'armement barbare autour de l'est méditerranéen à partir du 3e siècle de notre ère au moins, illustrant le rapport des auteurs romains ? Relation détaillée chez Hérodien, tant on trouve de Parthici et de Persici dans la titulature impériale méditerranéenne (Histoire, IV, 15, 2-3 ; VI, 5, 3-4). Relation intemporelle chez Héliodore, point trop mal informée mais par trop fabulée (Ethiop. IX, 18, 6 ; IX, 19, 3-4), en l'absence d'Aethiopicus dans la série des empereurs peu intéressés par le Haut-Nil depuis Néron (Desanges 1978 : Ch. III). Ces généralités ont quelque valeur, puisqu'elles expliquent, sans pouvoir réellement détailler à propos des Méroïtiques, le rôle des armes de jet (flèches et javelots) dans le combat que mènent les barbares, aussi bien que la tactique d'archers et lanciers montés sur chevaux, ou encore l'agrandissement du théâtre de la guerre par la propagation de l'usage du dromadaire, indubitablement répandu à Méroé à cette époque (N15, N17, cf Hofmann-Tomandl 1987 : 149-150). L'armement barbare offrira à l'armée romaine une telle gamme de tactiques nouvelles que le recrutement de mercenaires auxiliaires s'amplifie dès le 3e siècle. L'armement romain subit des changements radicaux au 4e siècle. Depuis les exploits publics de Commode aux armes barbares que sont l'arc et le javelot, exploits exhibés au cirque tant les idéologies orientales se répandent (Herodien, Histoire, I, 15), des insignes barbares finiront par s'imposer jusque dans l'iconographie impériale romaine au 4e siècle.

Le Haut-Nil sans conteste participe à cette évolution. Mais ces généralités, qui reconstituent l'histoire de la Méditerranée, servent très peu à décrire l'évolution à Méroé. En particulier, elles n'expliquent en rien la raison de l'inscription de tout ce fourniment dans la tombe, ou plutôt dans certaines tombes "éthiopiennes". Elles aboutissent surtout à conforter, sans démonstration réelle, le postulat d'une présence barbare nouvelle, détruisant Méroé au sud et pillant l'Egypte au nord.

Aussi faut-il se tenir strictement à la méthode initialement définie de l'étude des rites funéraires et de leur évolution, sans se laisser divertir par des remarques synthétiques qui induisent des conclusions générales sans les prouver. La magnification de l'armement funéraire au 4e siècle appelle à une analyse un peu détaillée de l'évolution de ce rite.

4.1. Les lances.

Les lances méroïtiques ont été décrites principalement et en général par Hofmann 1967 (: 403) et Hofmann 1975 (: 526). Elles n'apparaissent que rarement en tant qu'objets funéraires. Le témoignage méroéen concerne surtout les tombes tardives de la capitale (W415, W341, W453, W135, W106, W326). Il recense surtout des javelots, à fers de petite taille (vers 80-90 mm), pas toujours nettement différenciés des pointes de flèches (cf W326, 23-1-401, avec et sans barbelures). Plusieurs objets sont même assimilés à des lances grâce à des hampes de bois trouvées dans les descenderies (W308, 23-1-395 à 397) et n'of-

frent aucune certitude quant à l'identification. Si l'on cerne ce témoignage avec une rigueur extrême, ne reste que la paire 22-2-115 de W415 (Dunham 1963 : 114 et 117) pour figurer la lance vraie du Méroïtique Classique ou Récent. Ces deux lames semblent dépourvues de nervures, peut-être perdues à la fouille (Pl. 20). On note à proximité immédiate dans la même tombe deux "haches", 22-2-109 et 110. Les deux objets complets de W415, groupant probablement lames et haches sur un même emmanchement, désignent l'origine méroïtique des 10 ou 11 objets homologues du Tumulus VI (Lenoble 1989 : 100), ou du III.

Deux uniques comparaisons possibles à Méroé ? Faut-il incriminer la pédagogie du pillage par Ferlini, qui aurait privé les dernières tombes royales de ces objets dans la capitale ? Ou plutôt penser déclasser W415, malgré les autres indications de la sépulture et en particulier la céramique ?

Le dilemme ne peut être résolu qu'en illustrant les objets funéraires par la représentation de leur fonction (Hofmann 1975). N6 fournit deux figurations célèbres sur son pylône (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 17) : accompagnant arc et flèches, la lance à nervure est brandie par la reine Amanishakhete massacrant un groupe d'ennemis. N19 produit au même endroit deux représentations identiques (Ibid.:Pl. 22) : le roi Tarekenidal massacre cette fois ses ennemis à la "hache", mais tient de la même main lance à nervure, arc et flèche ; en scène sud, la hampe de la lance passe devant le groupe de prisonniers, en scène nord, derrière, explicitant le schéma iconographique. A l'intérieur de cette même chapelle, la lance est exhibée, en mur sud (Ibid. Pl. 22C), pour ce qu'elle vaut : un insigne de nature "militaire", accompagnant une fois encore arc et flèches, de sens triomphal donc, caractérisant un pouvoir de la royauté.

Avec système, on peut trouver cette lance distinctive dans toutes les scènes triomphales connues. Au Djebel Qeili (Hintze 1959a : Fig. 2), où le roi Sherkarer exhibe épée au fourreau, lance, arc et flèches. A Naqa (Gamer-Wallert 1983 : Pl. 2), où la reine Amanitere massacre d'une épée sortie de son fourreau vide, et enserre les cheveux des prisonniers contre une lance dont la hampe est presque totalement dissimulée. Sur le relief d'Arikankharer (Wenig 1978 : I, 15 et II, 203), où le prince massacre de la hache, maintient son épée au fourreau, et enserre les chevelures des prisonniers contre une lance à hampe totalement dissimulée (contra, pour une épée, Hofmann 1975 : 523 et 524). Toutes ces lances apparaissent avec des fers de grande taille maintenus par des nervures centrales, alors que les épées montrées en manquent. Citer enfin le massacre à la lance, répété pas moins de 9 fois, dans la frise du Temple 250 à Méroé (Hofmann 1975 : Fig. 1, a à d, Garstang 1911 : Pl. XXXII,2), "scènes de combat" d'un temple triomphal s'il en est.

La stèle de victoire d'Arikankharer démontre que l'insigne n'est pas seulement de rang royal, mais se délègue à des princes victorieux ou supposés tels. Cette délégation de la capacité triomphale royale, de son <u>imperium</u> pour utiliser l'appellation romaine du concept dans l'ignorance où nous sommes de son nom méroïtique, justifie la trouvaille du Cimetière Ouest en W415, et inclut l'armement de cette tombe dans l'évolution méroïtique. On ignorera pourquoi N6 et N19 n'ont pas rendu de lance, alors que leur pylône annonçait ce programme funéraire triomphal : le pillage n'est pas la seule raison à évoquer. Mais on aura expliqué le rôle, le sens et les origines, exclusivement méroïtiques, des lances des Tumulus III et VI à el Hobagi. Surtout, on aura situé à l'époque méroïtique, et même au Méroïtique Classique, le transfert de l'iconographie des lances depuis les temples jusqu'à des tombes, cernant ainsi avec

précision l'innovation d'un rite conférant un sens triomphal aux funérailles royales et princières. La suggestion est très forte d'attribuer aux inhumés d'el Hobagi un rang royal ou princier, ou plutôt impérial au sens latin : les défunts sont évidemment titulaires sinon de victoires, du moins de la Victoria ou de la Virtus qui permet de l'obtenir, si l'on admet encore des appellations romaines pour désigner des concepts sans doute différents à Méroé, mais sûrement parallèles.

On ne s'étonnera donc pas que la seule représentation triomphale connue de l'époque dite postméroïtique, celle de Silko à Kalabsha (Kirwan 1937 : 85, Török 1988 : 59-60 et Pl. I), figure le massacre de l'ennemi à la lance : l'iconographie a fortement évolué depuis ses origines méroïtiques et porte la marque d'une romanisation certaine, mais le sens méroïtique originel demeure, applicable à la tombe royale ou princière Ballanéenne. Török 1988 aboutit à la même conclusion en faisant contribuer plusieurs types de lances à l'identification de princes et de rois à Qustul et Ballana (: 180), sans trop l'expliquer. Ses remarques archéographiques sont de grand intérêt. Elles concernent l'origine méroïtique de certaines lances (: 95), la place et le rôle diversifié des insignes lors des funérailles (: 96 et 99), l'arrangement de lances par paires (: 104), etc. Que les lances utilisées lors du funus imperatorium soulignent l'aspect triomphal de la cérémonie ne laisse aucun doute. Restera seulement à saisir le sens de la multiplication des insignes : paire en W415, 5 (?) paires dans chaque tumulus Hobagien déjà, jusqu'à 29 objets en B80 à Ballana. Cette multiplication caractérise d'autres emblèmes, et sera discutée ci-dessous (cf 4.5.).

4.2. Les haches.

Le Tumulus III rend une seule "hache". L'objet (Pl. 16) et son tenon sont d'une épaisseur suffisante à un emploi en hache vraie, bien que l'aiguisage du tranchant soit perdu et ne permette pas de vérifier. L'emmanchement précédemment décrit est compatible avec l'usage supposé. Le Tumulus VI rend 10 ou 11 objets, tous fixés selon le même procédé aux hampes des lances, à l'exception d'un exemplaire pouvant avoir bénéficié d'un manche autonome (Pl. 10). Cette fois, l'épaisseur des objets, parfois réduite à quelques millimètres, et leur taille, dépassant parfois 30 cm, s'opposent à la reconnaissance de haches vraies, même si le mode de fixation sur les hampes est identique à celui de HBG III-213, et laisse supposer la possibilité d'un démontage (Lenoble 1989 : Pl. VIII,2).

Les haches méroïtiques ont été décrites par Hofmann 1967 : 403-404, puis Hofmann 1975 : 521-522, que l'on peut compléter et corriger par la discussion Gamer-Wallert 1983 : 132-133. Le prototype connu de l'objet du Tumulus III est évidemment à situer dans les objets 23-1-109 et 110 de W415 (Pl. 20), comparables dans leur forme (Dunham 1963 : 117f) comme dans leur possible fixation à des lances. La plus proche représentation de l'objet en action est évidemment celle figurant sur la frise du Temple 250 à Méroé (Garstang 1911 : Pl. XXXII,2), dans une scène de massacre plutôt que de "combat", où l'on abat l'ennemi avec cette arme.

La documentation manquant quelque peu à Méroé, contrairement à celle des lances, il faut élargir la recension à tout le monde méroïtique. On trouve une "houe" à Abu Geili dans la tombe 400/100 (Crawford-Addison 1951 : 38, 86-87, Pl. XXIII), dont le matériel provient partiellement de Méroé : cet ob-

jet "ne peut être emmanché comme une houe (Ibid. 86), et a une valeur magique ou purement cérémonielle, pour n'avoir pas été destiné à un usage pratique réel" (Ibid. : 87). D'autres exemplaires comparables se trouvent à Faras, dans des tombes importantes. La sépulture 1037 fournit "un découpeur de cuir, une hache ou une hallebarde" de 12 sur 20 cm (Griffith 1925 : 84, 122, Pl. XXVII, 9). Un mastaba, le 1035A, rend un autre exemple, identifié comme hache ou hallebarde (Ibid. : 77, 122). Il est possible que la dénomination de Griffith se retrouve dans l'objet simplement mentionné par Millet 1963 : 153.

Un deuxième type de hache est celui que nous procure la tombe G187 de Maloton à Karanog. L'objet, n° 7299 (Woolley-Randall-MacIver 1910 : 243, Pl. 35) accompagne des arcs et des flèches (Ibid. 38). Un autre objet de forme identique figure dans la tombe 2733 de Faras (Griffith 1924 : 179, Pl. LXXI, 9 et 1925 : 160). Un dernier exemple provient de la tombe J 17 de Gammai (Bates-Dunham 1927 : Pl. LXVII, Fig. 30). Tous ces objets datent du Méroïtique Classique ou Récent, et trouvent un prototype plus ancien dans l'objet 23-3-443a de W619 (Dunham 1963 : 298, Fig. 178,4).

Une dernière forme de hache ne fournit aucun exemple funéraire réel et doit être considéré jusqu'ici comme un modèle iconographique, hérité de l'Egypte au même titre que les deux prototypes de haches vraies. Cette dernière forme groupe les imageries triomphales suivantes : Roi Natakamani au Temple d'Apademak à Naqa (Gamer-Wallert 1983 : 132-133, Pl. 1), Prince Arikankharer de la plaque de Worcester (Wenig 1979 : I, 15 et II, 203), Roi Tarekanidal (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 22C). La transmission du modèle iconographique d'Egypte est soulignée au Temple 700 du Djebel Barkal (Budge 1907, I, 141).

Les haches des représentations se rapportent toutes à la gestuelle triomphale. Il faut donc interpréter en ce sens, celui d'un massacre rituel, la seule figuration connue de la hache à tenon et en croissant. On évitera ici la longue discussion nécessaire à la reconnaissance, dans l'imagerie de la frise du Temple 250, d'une succession de scènes décrivant la cérémonie même d'un triomphe. Qu'il suffise de constater qu'y sont employées au massacre de l'ennemi toutes les armes recensées comme insignes triomphaux arborés par le titulaire de l'<u>imperium</u> méroïtique, lances, hache, épée, raison même de leur figuration conjointe.

Le sens de l'enfouissement, dans une tombe, de haches quels que soient leurs types, devient évident, et s'apparente totalement à celui des lances. Ce que l'on enterre, ce sont les insignes du pouvoir que confère l'<u>imperium</u>, pouvoir qui assure la victoire sur l'ennemi. Il n'est pas étonnant que beaucoup des haches retrouvées soient rendues par des tombes de haut rang, que ce soit à Méroé, Faras, Karanog, etc. L'exemplaire démonté à Abu Geili, parmi un matériel méroéen (petite bouteille noire, coupe, gobelet, Crawford-Addison 1951 : Pl. XXII) inusuel sur ce site, peut s'interpréter sans difficulté dans le même sens. L'enfant de 400/100 n'a certes triomphé de rien, mais en avait la capacité. L'outil désignerait la reconnaissance ou la distinction d'un <u>porphyrogénète</u> pour utiliser une fois encore un terme méditerranéen faute de mieux.

La conclusion concernant le rang des inhumés sous tertre à el Hobagi devient claire : ces morts prétendent au moins à l'<u>impérium</u>, et à ce titre, sont des princes ou des rois, le plus probablement.

Le devenir de l'insigne, dans sa forme méroïtique assurée par des objets tangibles, est beaucoup plus obscur : les haches abondent relativement à Qus-

tul et Ballana (Emery-Kirwan 1938 : 330-331) où elles ont pu servir à la boucherie sacrificielle, mais jamais sous ces formes cérémonielles, peu propres à un usage pratique. On ne la retrouve que sur un graffito sur amphore (Ibid. : 94, Pl. 115,5) rappelant un exemple méroïtique similaire (KDD 22/112/23, Lenoble n.d. 4). L'insigne a-t-il été répudié par les princes et souverains Ballanéens en voie de romanisation ? La qualification culturelle des Tumulus III et VI se renforce : ces tombeaux dépendent plus étroitement de l'idéologie funéraire méroïtique que les Ballanéens, et la "hache" suggère une datation haute dans le "Postméroïtique Ancien".

4.3. La masse de pierre.

De la boule de pierre précédemment décrite (Pl. 16) sera peu tiré argument, faute d'une localisation suffisante : elle provient probablement de la cavité mais ce placement funéraire n'est pas démontré. L'information qu'elle procure peut cependant renforcer l'argumentation, sans l'appuyer formellement.

L'appellation de "masse" a été souvent appliquée par la littérature des fouilles méroïtiques anciennes à des anneaux de pierre (par exemple, Bates-Dunham 1927) ultérieurement prouvés comme anneaux d'archers. La forme répond ici à une iconographie une fois encore originaire d'Egypte. L'instrument méroïtique est exhibé au moins dans la scène triomphale de Natakamani, au Temple d'Apadémak à Naqa (Gamer-Wallert 1983 : 132, Pl. 1). La boule de pierre du Tumulus III répond totalement à une semblable image par ses dimensions, son emmanchement. Son unicité confirme le sens à prêter à la hache, à laquelle elle a peut-être été attachée. On peut disposer là d'un objet funéraire très rare, dont le sens triomphal réitèrerait les indications déjà fournies par les haches et les lances. Indication désormais presque superfétatoire ! La suite des fouilles à el Hobagi permettra peut-être de vérifier l'argument dans d'autres tombes de haut rang.

4.4. Arcs et flèches.

La difficulté d'identifier des arcs dans les tombes du sud est grande, faute d'une conservation suffisante du bois. L'arc du Tumulus VI n'est encore rien moins que sûr. Aucune trace ne permet de l'identifier en Tumulus III, ce qui ne démontre pas qu'il n'y a pas existé. On rapprochera cependant l'indication des viroles de bronze (Lenoble 1989 : 100) des trouvailles de Méroé en W106 (23-1-623, Dunham 1963 : 194, Pl. 142a) et en N17 (Dunham 1957 : 143, Pl. pour 21-3-628). Il faut une humidité persistante pour identifier des arcs dans la tombe méridionale : le témoignage de Ferlini à Wad ben Naqa, décrivant lance, épée, arc et quelques flèches dans un tumulus important, se prouve de lui-même par l'association enregistrée (in Budge 1907, I: 286, cf aussi Boldrini 1981).

La recension de l'arc méroïtique (Hofmann 1967 : 400-402, Hofmann 1975 : 528-533) indique des tombes de haut rang, telle G187 à Karanog (Woolley-Randall-MacIver 1910 : 38). La recension du carquois donne par contre des centaines de tombes, relativement réparties dans nombre de cimetières du Méroïtique Récent. Le maintien de ce rite de l'enfouissement d'un carquois jusqu'à l'époque postméroïtique a été maintes fois souligné. Contrairement à celui des lances ou des haches, il signale la diffusion d'un insigne royal ou princier bien au-delà de la Cour, et justifie l'hypothèse qu'il désigne un rang, ou une fonction, ou une récompense, impliquant une autorité liée au domaine militaire.

Il n'en reste pas moins que les Tumulus III et VI inscrivent un record absolu dans le nombre des carquois et des flèches enterrés : 13 carquois et 350 à 400 flèches en III, 7 carquois au moins et environ 300 flèches en VI. Ces nombres dépassent les 4 carquois enfouis en W122 et leurs quelque 200 flèches (Dunham 1963 : 203 à 206, Kendall 1982 : 50 à 52). On remarque une sorte d'emphase culminante dans l'exécution du rite, qui laissera place, à Qustul et Ballana, à bien peu de vestiges, malgré les brassards et les anneaux d'archer. L'on y retrouvera la flèche prophylactique (Lenoble n.d. 3 et 4) avec Q14-81, Emery-Kirwan 1938 : 48), aussi bien que les carquois isolés, au nombre de 2 seulement, avec Q3-108 (Ibid. : 42) et un autre objet non répertorié en B80, que l'on peut dire de 35 flèches si l'on réunit les deux paquets retrouvés, non publiés. Nul doute que l'insigne du carquois, après sa relative diffusion, conserve d'abord son éclat par multiplication, puis abandonne sa signification triomphale distinctive, presque négligée dans les tombes royales et princières du nord "postméroïtique".

On notera simplement qu'une valeur propre s'attache aux flèches de bronze. Les dernières pyramides royales de Méroé livrent quelques pointes de ce métal, isolées. W122 en procure 48, dont on ne sait comment elles se répartissent dans les carquois. Les tombes de Nubie en livrent, de type souvent inusuel (par exemple n° 7272 en G254, Woolley-Randall-MacIver 1910 : 243, Pl. 34). El Kadada en donnait une, exceptionnelle aussi, dans un carquois ordinaire (Geus-Lenoble 1984 : 434). Avec les deux carquois spécifiques du Tumulus VI, de 33 et 34 flèches respectivement, et celui du Tumulus III, qui en rend 37, il convient de questionner l'usage du bronze dans cet armement, qui semble magnifier des carquois préférentiels, en leur conférant un sens religieux particulier. On ne développera pas davantage ici.

4.5. La multiplication des insignes militaires.

A une ou des dates encore à préciser, la multiplication affecte diverses catégories d'insignes. La remarque a été faite depuis longtemps pour les anneaux d'archer et les lances à Qustul et Ballana. Elle s'applique aussi au rite du carquois, du sud (W122 déjà mentionnée, mais aussi KDD 01/23, Lenoble n.d. 4) au nord (par exemple, Millet 1963 : 159). Sans prétendre encore apporter une résolution à la question, qui exige l'analyse critique de centaines de tombes connues, il faut s'interroger sur le sens d'une telle multiplication.

L'hypothèse la plus plausible est que l'on assiste à un glissement progressif du sens prêté aux insignes, restés spécifiques de l'imperium comme les lances et les haches, ou diffusés comme les anneaux et les carquois d'archer. Les emblèmes désigneraient d'abord des fonctions impériales. Certains, se propageant, commenceraient à désigner des fonctions différenciées, désormais déléguées partiellement ou totalement à des "princes", puis plus largement diffusées encore. Ils symboliseraient non seulement le pouvoir conféré, de quelque nature qu'il soit, mais aussi la reconfirmation temporelle de ce pouvoir. In fine la multiplication des insignes, en renseignant le nombre des nominations à la charge qu'ils désignent, décrirait indirectement le cursus honorum des inhumés. On assisterait à une sorte de romanisation relative de la tombe méroïtique puis postméroïtique, sans jamais abandonner l'essence militaire originelle du rite funéraire, qui fait participer l'élite à la victoire de Méroé, en adaptant au rang de chacun la virtus et la victoria du souverain. Direction de recherche prodigieuse, si elle s'avère, puisqu'elle fournirait le moyen de reconstituer, même sans inscriptions, le contrôle politique de l'empire, comme les "carrières" dans les provinces !

Une hypothèse alternative est encore à suggérer, à partir de l'influence romaine, reconnaissable à tant de matériels de la tombe méroïtique (Lenoble 1987 : 97), depuis les chariots de N6 (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 16B et 21-12-5a (Dunham 1957 : Fig. 74) et ses auloi (Ibid. : 109, pour 21-3-350 et 702). Cette influence commence au Méroïtique Classique. L'on sait le grandiose programme triomphal du testament et des funérailles d'Auguste (Nicolet 1988), réinventeur du tumulus imperial méditerranéen, et du triomphe funéraire appliqué sans vergogne à l'échelle du monde malgré les défaites. Sous forme d'allégories, tous les peuples conquis figurent en pompe triomphale au funus imperatorium spécialement reconçu (Dion Cassius, LVI). Tous les soldats assistent en armes à la procession, parmi tous les citoyens (Tacite, Ann. I,8). Les dignitaires ayant reçu des insignes triomphaux les jettent dans le bûcher funéraire (Dion, LVI). Le sens de cette consecratio est clair : elle rassemble toutes les obédiences, politiques et militaires, dans l'accomplissement de la victoire impériale aux funérailles, ... et dans la désignation du successeur ayant titres comparables à l'electio et acclamatio. N'aurions-nous pas, tardivement, à Ballana, une évolution semblable, consacrant les insignes -- délégués par le titulaire suprême de l'imperium -- dans sa tombe ?

Les deux hypothèses ne sont pas exclusives. La difficulté tient dans la méthode d'une démonstration, en l'absence de tout texte. Au moins tiennent-elles le plus grand compte du caractère éminemment triomphal du funus imperatorium méroïtique, sans conteste en voie de romanisation jusqu'aux gravures et à l'inscription de Silko à Kalabsha.

5. Les sacrifices.

Si le Tumulus VI n'a encore documenté que faiblement le sacrifice animal, avec quelques ossements répandus sur le sol du tumulus en dehors de la tombe, le Tumulus III en exhibe des signes clairs, qu'il convient de commenter pour reconstituer l'évolution méroïtique tout autant que pour en comprendre le sens. Les sacrifices animaux funéraires ont surtout servi jusqu'ici à argumenter la question de l'opposition éventuelle entre tombes méroïtiques et postméroïtiques (cf bibliographie dans Lenoble n.d. 1). HBG III semblant précisément renseigner la transition entre ces deux périodes, il faut ici, sans trop développer des sujets d'études systématiques ultérieures (Lenoble n.d. 1 et 5), démontrer en quoi les animaux sacrifiés contribuent à désigner le rang des inhumés Hobagiens.

5.1. Le sacrifice du cheval.

Avec la cloche 174, le mors 175 et la paire 173 a et b, possibles étriers ou tout autres fers, le Tumulus III poursuit l'inscription, dans la tombe de haut rang méroïtique, du harnachement d'un équidé, sans en révéler encore le moindre squelette.

5.1.1. Harnais.

Kendall 1982 : 48-49 reconstitue deux harnais, trouvés respectivement en N16 et N 18, en association avec des débris de fer oxydé, un probable mors, et des cloches. Etendant ses comparaisons avec des objets de N19 et N30, il conclut

que des harnais semblables "doivent avoir été enfouis communément tout au long de la période méroïtique dans la tombe des souverains régnants".

La documentation chevaline peut être largement étendue. Aux squelettes animaux d'abord, tel cet équidé de N2 (21-2-555, 562, 704, ossements de cheval et ! 72 dents, Dunham 1957 : 105) et de N5 (Ibid. : 125, 21-12-17), avec harnachement, sans oublier les indications de Budge (1907, I: 344) pour N24, ni celles de Ferlini (in Ibid. : 315), avec un nouveau harnais. Surtout, aux chapelles funéraires : non pour répertorier les chevaux de la cavalcade (Lenoble n.d. 1), non harnachés mais légèrement caparaçonnés (N22, Chapman-Dunham 1952 : Pl. 18B ; N5, Ibid. : Pl. 19C ; N17, Lenoble n.d. 1), mais plutôt les isolés (N12, Ibid. : Pl. 10B ; N32, Ibid. : Pl. 23A), répondant à l'unicité du harnais enfoui dans les tombes. Ce dernier exemple, qui dessine la têtière surmontée d'un insigne complexe, fait référence au cheval des theriotrophia d'el Musawwarat (Hintze 1979 : 140), qui y figure pour jouer son rôle lors des chasses et des scènes guerrières du renouvellement de l'imperium. Comment ne pas identifier le cheval "royal", le lieu de trouvaille des harnais, des squelettes, et des figurations sur chapelles, suggérant l'exclusivité du rang à l'époque méroïtique ?

Le Tumulus III ne fournit pas de décor au harnais, chanceusement supposé grâce à 4 objets et identifié surtout par le mors. Beaucoup de harnais ont sans doute disparu des pyramides pour la même raison (Kendall 1982 : 48), à en juger par la destruction du cuir remarquée par Reisner et Dunham, notable elle aussi à el Hobagi. Mais les décors moins altérables reconstitués et restaurés à Boston suffisent à décrire le sens du sacrifice du cheval royal, réalisé plutôt à l'extérieur de la tombe jusqu'à Qustul et Ballana, et attesté pourtant dans la sépulture par des témoins signifiants. Divinités couronnées surtout munies des insignes de l'archerie triomphale, lions triomphaux attaquants, têtes de lions en relief, tous ces sujets font référence explicite à la signification triomphale donnée à la cérémonie funéraire méroïtique (Kendall 1982 : 49). On ne s'étonnera pas que ce sens se perpétue, inchangé sous des décors évolutifs mais surtout léonins, dans l'abattage du cheval de guerre royal à Qustul et Ballana.

D'autres chevaux et même des "ânes" seront encore accumulés dans les tombes princières et royales du nord. Ils peuvent transcrire une évolution de la signification attachée à leur sacrifice. Reconnaissons au moins des venationes, comme en Q3, dont le sens se rattache aussi à la guerre, comme l'expriment les cérémonies de chasses royales (Lenoble n.d. 1). Notons simplement que les animaux des cavalcades, jadis figurés sur des temples triomphaux (Temple 500 du Djebel Barkal, Temple 250 à Méroé) contribuent eux aussi à un transfert de sens triomphal sur la cérémonie funéraire enterrant des rois ou des princes à imperium. Des pyramides N5, N22 et N17 aux grands tumulus septentrionaux, ces chevaux décrivent une decursio circa rogum d'origine indubitablement méroïtique, peut-être adaptée aux funérailles royales à l'époque du Méroïtique Classique. Ce rituel cavalier, absolument parallèle à celui que nous décrit le funus imperatorium romain (Dion Cassius LVI, Herodien IV,2) conduit tout naturellement à la romanisation complète de la dernière scène triomphale pré-chrétienne connue. Silko, en cotte de maille, sous paludamentum, couronné par Nikè comme l'était déjà Arikankharer (Kirwan 1937 : 85), triomphe sur un cheval orné de (?) cloches ou plutôt de phalères (Török 1988 : Pl. I), à l'image des empereurs méditerranéens érigeant leur statue équestre ou répandant l'iconographie monétaire de l'empereur cavalier et lancier, avec massacre de l'ennemi souvent représenté sur le bouclier impérial. Seules la couronne, et éventuellement les cloches et la lance, différencient l'imperator du Haut-Nil.

On notera enfin que les tumulus du nord détachent des harnais et des mors pour les placer loin des chevaux (Q2-104, Q3-56, Q31-48, Emery-Kirwan 1938), répétant la pratique rituelle lue dans les pyramides de Méroé. Que le cheval ait pu être sacrifié loin de la tombe expliquerait la pratique des puits de Qustul (Williams 1989) et de Gammai (Bates-Dunham 1927 : 84, "un cheval entre deux puits" et Pl. XLIV,3). Il est donc nécessaire de rechercher ces éventuels puits à el Hobagi, comme à Méroé.

5.1.2. Cloches.

On eût pu aboutir à un résultat similaire en argumentant à propos des seules cloches. Ces objets ont peut-être quelque valeur magique, apotropaïque ou prophylactique (Hermann 1966), difficile à démontrer. Ils sont sûrement un insigne, puisque la recension des objets méroïtiques connus montrent qu'ils proviennent de tombes royales et princières. Les 61 objets originaires de 21 tombes à Méroé (Kendall 1982 : 155) sont surtout des attributs de chevaux (exemples, N16 et 18, Ibid. : 55), de bovidés (exemple, N15), de dromadaires (petite pyramide Ferlini, Catalogue 113, Boldrini 1981 : 226). Les chapelles ajoutent les chiens à cette liste (N12, Chapman-Dunham 1952 : Pl. 10, A et B).

8 de ces cloches arborent des motifs de massacres collectifs ou de prisonniers isolés (Kendall 1982 : 53-55, Török 1989 : 105-116). Elles soulignent combien le sacrifice animal s'insère aussi dans une idéologie funéraire devenue triomphale. Les clochettes, signifiant divinité ou royauté, "décorent" plusieurs types d'objets, mais surtout des armes, en W122 (carquois 22-2-142) comme en Tumulus III (objets 210 et 220, voisinant avec la hache 213 et les carquois 207 et 208). Ce sens triomphal du sacrifice, hérité de l'Egypte, s'applique aussi bien aux bovidés (Leclant 1956, MacAdam 1955 : Pl. I pour le Temple A de Kawa), qu'au chien (Lenoble n.d. 1), ou au cheval et au dromadaire (comparer les dieux massacrant les prisonniers sur la cloche Berlin 4382 à ceux des plaques de harnais de N16 et N18).

On doit cependant noter une variation possible du sens à prêter à ce sacrifice, puisque les cloches ne sont pas toutes porteuses de thèmes triomphaux quand elles sont "décorées". Les oiseaux de HBG III-174 sont à comparer à ceux de 22-2-350 en W 152 (Dunham 1963 : 234, Fig. 161, 10), ou à la clochette de Ferlini, avec "oiseaux et divinités" (in Budge 1907, I : 315) plus tardive. Le sens nouveau reste à expliquer, par l'interprétation future des oiseaux méroïtiques "décorant" nombre d'objets rituels, ou en raison des quelques traces de sacrifices ornithologiques recensés. Nul doute que l'oeuf funéraire découvert sous le Tumulus III comme en quelques tombes méroïtiques, contribuera à cette explication.

C'est évidemment sans surprise que l'on retrouve la cloche des sacrifices funéraires dans de grands tumulus du nord (Kendall 1982 : 49), attachée principalement à la même fonction que dans le sud méroïtique. Les quelque 134 cloches recensées (Emery-Kirwan 1938) proviennent toutes de Qustul. Elles sont portées presque exclusivement par des équidés (110 cas) et des dromadaires (22 cas au moins). Q17-71, les deux seules exceptions, proviennent d'une chambre abritant le massacre des prisonniers, avec deux chiens triomphaux et sept squelettes humains (Lenoble n.d. 1), tout matériel consacré par la libation du contenu de deux amphores. Vraie traduction en objets funéraires de la scène figu-

rée en N11 (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 7A), qui aide à rapporter aux deux chiens les deux cloches Q17-71 ! On remarque donc que dans l'évolution continue, ce sont les vaches qui d'abord perdent leurs cloches, puis les chiens. L'indication est confirmée à Gammai, et à Firka, où les seuls animaux à les arborer sont le cheval et le dromadaire, encore qu'on puisse noter un transfert de clochettes du chien à l'un des prisonniers abattus (A11-50, Kirwan 1939 : 6). Puis la cloche disparaît totalement à Ballana. On peut penser incriminer la difficulté de fouiller les descenderies sur ce site. Mais tous les animaux qui y sont décrits, et particulièrement ceux inhumés à l'intérieur des tombes, sont démunis de cloches ou clochettes. On distingue là la cessation d'une très longue pratique, dont le sens tombe par obsolescence bien que le caractère triomphal des funera de Ballana soit de plus en plus affirmé. Un des signes multiples de la romanisation progressive, privant de cloches (?) le cheval de Silko à Kalabsha ? On conclura surtout ici à l'impérieuse nécessité de décrire minutieusement l'évolution des rites et de leurs instruments pour aboutir enfin à une appréhension historique de l'idéologie funéraire pratiquée, débarrassée de tout a priori inductif.

5.1.3. Mors.

D'abord inventé à Gammai (Bates-Dunham 1927 : 89, Pl. LXVII), où il fut trouvé sur un cheval, le type du mors 175 de Tumulus III est redécrit à Qustul (Emery-Kirwan 1938 : 254) puis à Firka (Kirwan 1939 : 32). Des 14 exemplaires recensés, l'objet Hobagien pourrait bien s'avérer le prototype connu, si l'on suit la chronologie Török 1988 et si l'on utilise la datation céramique Kadadienne, rendant problématique la présomption d'une origine moyen-orientale (Kirwan 1982 : 200, note 480 dans Török 1988). Le type, dit du "mors cruel" (Bates-Dunham 1927 : 89),ne voit pas ici confirmée techniquement la rigueur de l'instrument : l'anneau soudé au demi-mors peut aussi bien avoir servi de mode de suspension à la têtière qu'à la compression de la mandibule du cheval. Son usage sur des ânes (Q24-45, Q25-1, A14-4) rend un peu difficile qu'on interprète le mors comme adapté à une pratique équestre spécialisée (Török 1988 : 100) : encore faudrait-il être sûr que les ânes en question ne soient pas de petits chevaux nilotiques (Kirwan 1939 : 32). Ce qui importe ici est le "décor", non du mors Hobagien forgé dans le fer, mais d'autres exemplaires connus. Les "lions couchants" décrits sur les mors de Q3 et de Q31 sont aussi explicites que ceux des harnais. Le dieu Bès, figuré sur le mors d'un âne, unique exception, mérite une explication isolée (Q25-1, Emery-Kirwan 1938 : 256).

5.2. Le sacrifice du bovidé.

Avec ses vestiges de massacres de bovidés, répandus sur le sol du tumulus et ensevelis sous la superstructure, le Tumulus III d'el Hobagi témoigne de la participation à la cérémonie funéraire soit de vaches, de boeufs ou de taureaux, soit d'emblèmes à leur encornement. On hésite à choisir entre les deux voies d'interprétation. Les massacres vrais sont au nombre de 4, et au moins 4 autres ont été divisés. Comme souvent dans les tombes d'un certain rang, les instruments utilisés pour l'abattage sont inhumés, qui témoignent d'un probable sacrifice de bovidé, de même que l'enfouissement du harnais témoigne de celui de l'équidé. Il faut suivre les deux voies interprétatives pour reconstituer le sens à prêter à la boucherie sacrificielle du taureau, du boeuf et de la vache.

5.2.1. Les couteaux de boucherie.

Les couteaux 203 et 204 de HBG III décrivent l'instrument de la boucherie égyptienne, par leur taille, leur forme légèrement incurvée et leur tranchant unilatéral. Le poignard de HBG VI (Lenoble 1989 : Pl. VIIIc), beaucoup moins bien conservé, et à tranchant bilatéral semble-t-il, est plus problématique et doit plutôt se ranger dans le rite de l'armement.

Des couteaux comparables sont à recenser dans les tombes de Méroé, qu'elles soient royales (21-3-684 en N 18, Dunham 1957 : 152) ou princières (23-1-22b en W193, 23-2-41 en W288, 23-2-292 en W 453, Dunham 1963). L'enfouissement se poursuit dans les tumulus, qu'ils soient méroéens (Tombe 304, Garstang 1911 : 34 et Pl. LIV,20) ou non (KDD 119/4/29 et 64, Lenoble 1987 : 116).

La même pratique rituelle se trouve abondamment renseignée en Nubie. A Firka avec A11/36 (Kirwan 1939 : Pl. XV) et A14/20 et 29 (Ibid. : 11, Pl. X3 et XV). A Gammai avec E3/R91 et 93 (Bates-Dunham 1927 : 81, Pl. XXXIV, 5), avec Z/R21 à 27 (Ibid. : 93, Pl. XXXV et LXVII). A Missiminia (Vila 1984 : 174), à Qasr Ibrim (Mills 1982 : 192.2.25, 192A.7.6), à Abka (Säve-Söderbergh 1981 : Pl. 89,1), etc.

Les tumulus royaux et princiers de Ballana documentent une fois encore l'objet avec le plus de "richesse". 5 couteaux simples (Emery-Kirwan 1938 : 327 et Pl. 84), auxquels sont parfois joints des aiguisoirs (cf B9/8 et 9, Ibid. : Fig. 42). Surtout, 15 "épées" (Ibid. : 219-221 et Pl. 49) sont retrouvées dans leurs fourreaux. Emery réutilise le mot d'épée proposé par Garstang 1911 : 34 puis par Bates-Dunham 1927 pour ces derniers objets, mais doute lui-même d'une utilisation en épée puisque le tranchant est unilatéral et que l'objet ne peut s'utiliser en arme d'estoc (Emery-Kirwan 1938 : 219). La rectification proposée dans Vila 1984 : 174 s'impose définitivement, à l'examen des objets du Tumulus III, eux aussi placés dans leur fourreau. L'association de l'une de ces pseudo-épées avec une pierre à aiguiser (B80/35 et 36) souligne leur fonction réelle.

5.2.2. Les massacres de boeufs ou le sacrifice triomphal.

Török 1988 : 104 propose une interprétation du symbole complexe représenté sur le coffret Q17-61 : sur trois plaques d'argent, le même motif se répète, d'un faisceau de tiges assemblées en mât, porteur d'un massacre, et placé entre deux lances dressées. "Il semble que la représentation peut être associée à l'iconographie royale postméroïtique (...) Nous avons à faire avec une représentation symbolique à relier aux bovidés trouvés dans les chambres funéraires royales". La proposition, une "hypothèse", utilise une remarque antérieure de Trigger 1969a : 122, qui rappelait après Emery-Kirwan 1938 : 25 l'entrée du bovidé dans la tombe, après qu'il a surtout été abattu dans la descenderie.

Le massacre de bovidé est-il l'emblème de la divinité tutélaire du triomphe symbolisé par les lances, que l'on arborerait, à la romaine, au-dessus de fasces ? Comment faire correspondre les 4 massacres complets de HBG III, les 4 massacres divisés, et la dizaine de lances ? Y a-t-il répétition du schéma iconographique, les lances étant utilisées par paires (Török 1988 : 104) ?

Examiner la tombe Q17 elle-même pour en trouver l'éventuel exemple. On y repère, réitéré, un sacrifice triomphal typique (Lenoble n.d. 1) : 7 prisonniers abattus sont allongés dans la chambre 1 spécialement aménagée pour abriter ce rite, "gardés" par les deux chiens royaux dont on a détaché les cloches, et consacrés par la libation de deux amphores ; 7 autres prisonniers sont placés en salle 3, ont reçu la libation de l'amphore 19, et y sont "gardés" cette fois par un "crâne de bovidé" DD (Emery-Kirwan 1938 : Fig. 19). Comment ne pas relier ces scènes, jouées par acteurs réels lors de funérailles triomphales, à la scène figurée de N11 en mur nord (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 7A), jouée par acteurs virtuels, où Isis consacre par une libation les 9 prisonniers agenouillés, encordés, tenus en laisse par la souveraine défunte, et gardés par son chien ? Le pylône de cette même pyramide (Ibid. : Pl. 9) exhibe un Horus ou le Néo-Horus versant cette libation triomphale près du chien royal, et ce même personnage réapparaît dans la même fonction conduisant le cortège des 9 boeufs et taureaux du sacrifice (Ibid. : Pl. 8D). Kendall 1989 : 685-686 suggère d'interpréter cette dernière imagerie comme le triomphe de la reine Shanakdakhete sur ses ennemis du sud. L'on pressent la corrélation héritée de l'Egypte (Leclant 1956) et continuée à Méroé puis à Qustul, entre le sacrifice de bovidés, le triomphe du souverain, et, ici, la tutelle divine y présidant. Isis n'apparaît-elle pas en charge de ce triomphe, d'abord en N11, puis au Temple d'Apademak à Naqa (Gamer-Wallert 1983 : Pl. 6a), chaque fois munie de sa situle pour consacrer les prisonniers sacrifiés ?

Mais on n'aboutit pas à une preuve définitive, même en comparant l'iconographie triomphale en 5 tableaux insistants de N11, et les vestiges répétés de scènes réelles à Qustul.

La salle 3 de Q17 est en effet la seule à associer le symbole du sacrifice emblème de la divinité et le massacre de prisonniers ; la singularité de l'insigne pourrait bien ne qualifier que ce seul tumulus. Le sacrifice de prisonniers, avec libation, se reconnaît au moins en nombre d'autres tombes. Par exemple, en Q31, il se trouve en salle 2 (Emery-Kirwan 1938 : Fig. 26) avec les 4 sacrifiés P à S, consacrés par une libation utilisant les deux amphores 22 et 23, une petite bouteille 24, et un plateau de 8 coupes 25 à 32 ; le plateau et la "bouteille faite sans le tour à décor de zigzag" rappelle précisément la liturgie méroéenne (Lenoble n.d. 2), répétée d'ailleurs en salle 3, comme précisé plus haut (cf II.1.). Autres exemples en Q2 : un premier massacre humain se trouve en bas de la descenderie, avec les 8 prisonniers M à T, consacrés par une libation versée par le vase 55 non répertorié (Emery-Kirwan 1938 : Fig. 6), voisinant avec deux chiens G et H, dans une niche où sont déposés le harnais 103 et le mors 104 du cheval royal ; un autre massacre, de 7 prisonniers AA à GG, consacré par la libation de l'amphore 25, a été entassé dans le couloir reliant les salles 1 et 2. Exemples encore en Q 36, B80, etc.

La même lecture pourrait se faire à Méroé. En W109, par exemple, les prisonniers B à F sont-ils consacrés par la libation signalée avec le plateau des 7 gobelets 17 à 23 ? En W122, les prisonniers A à H sont-ils consacrés par l'amphore 33-2-141A ? Depuis Méroé Ouest, le sacrifice humain triomphal a pénétré dans la tombe royale, mais le bovidé faisant tardivement même mouvement ne lui est qu'une seule fois associé directement, en Q17. Ce qui ne revient à nier que son abattage ne soit pas aussi perçu comme triomphal en soi par la prêtrise qui officie, même si l'animal est éloigné des humains lors de l'enfouissement.

Plutôt qu'à la tuerie de prisonniers, faut-il associer le bovidé sacrifié à d'autres insignes triomphaux, et particulièrement aux lances, comme l'enseigne l'iconographie de Q17-61 ? L'analyse, complexe parce que faisant intervenir

nombre de paramètres, n'aboutit pas à des résultats probants (Lenoble n.d. 5) malgré la concordance apparente signalée dans le tableau Török 1988 : 155-157. Il en résulte que des bovidés figurent dans la tombe royale et princière, qui ne s'associent pas explicitement aux signes triomphaux reconnus, ou même ne s'associent à aucun. Il faut donc chercher au sacrifice de bovidé une explication complémentaire : les animaux retrouvés, réduits à leurs squelettes asexués, peuvent nous avoir dissimulé un autre sens du sacrifice, faute d'une reconnaissance sûre entre les taureaux, les boeufs et les vaches mentionnés par Emery-Kirwan 1938 et Dunham 1957 et 1963.

5.2.3. Les massacres de vaches ou l'allaitement divin.

Le minimum de 8 massacres reconstitué sous le Tumulus III fait reconnaître, en scène réelle, les théories de bovidés du sacrifice méroïtique, triomphal ou non.

D'autres scènes de bovidés que les triomphales, toujours à théories, attirent l'attention sur l'acte religieux de l'allaitement, dont on sait l'importance dans l'idéologie impériale héritée de l'Egypte : la filiation divine du souverain, ou à tout le moins son allaitement divin, a laissé nombre d'objets rituels dans les tombes (Kendall 1982 : 26-27 et 41). Trois scènes figurées méroïtiques, dont deux funéraires, vont permettre le déchiffrement des scènes décrites par objets réels à Qustul et Ballana, et éclairer la trouvaille d'el Hobagi.

L'allaitement est une liturgie religieuse générale, et pas seulement funéraire. Hofmann-Tomandl 1987 : 135-137 interprète en ce sens l'iconographie des troupeaux dans le Temple d'Apademak à el Musawwarat. Deux scènes de traites sont décrites dans le défilé des animaux voués au roi et à la divinité, porteurs des cloches signifiantes : la première, apparente, se destine à la famille royale, la seconde, dissimulée, à la divinité (: 135).

En N17 (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 21A, avec complément dans Hofmann-Tomandl 1987 : Fig. 18), la deuxième scène n'offre pas une image aussi directe. Mais les mamelles soigneusement distinguées dans le troupeau, et surtout les récipients tenus par les bergers, situle et vase à lait cônique (Hofmann-Tomandl-Zach 1984 : 87) ne laissent aucun doute. Les bergers sont porteurs de palmes, l'allaitement est funéraire, et le lait est destiné évidemment à la libation sur le plateau des 7 gobelets disposés sur la table d'offrandes (Lenoble n.d. 2). Faut-il reconnaître, dans le lot des cornes volontairement déformées (Kendall 1989 : 680-688), la vache porteuse de l'emblème isiaque, dans une scène de funérailles que la déesse préside, comme le rappelle l'autre insigne qu'est la situle ?

La troisième iconographie est la plus claire, telle que gravée sur les deux bassins à libation enfouis dans la tombe G187 à Karanog (Woolley-Randall-MacIver : Pl. 27 et 28). Sur les deux récipients, le troupeau complet groupe vaches, taureaux et veaux, porteurs des cloches distinctives de leur statut : les boeufs, utilisés au triomphe, se signalent par leur absence. Sur l'objet 7155, on retrouve le berger, portant à la fois la palme funéraire, la situle et le vase cônique à libation caractérisés en N17. L'objet JE 41017 arbore la scène de traite, symboliquement développée par le veau tétant (voir le texte inscrit sur le vase Boston 24901, Kendall 1982 : 41). Cette traite prépare la suite nécessaire, la libation du lait (Yellin 1982) versée dans les 5 bols disposés devant le couple divinisé, en posture comparable à celle des souverains dans les chapelles funéraires. Devant son temple-toukoul (Kendall 1989 : 652-653), Isis, figurée nue dans cette scène "à la romaine" (Török 1987a : 87), mais aux seins saillants comme dans les chapelles, rappelle quelle divinité veille aux libations funérai-

res. Retrouver encore une fois son emblème dans les cornes déformées du troupeau royal, emblème arboré par une vache couronnée de N12 mur ouest (Chapman-Dunham 1952 : Pl. 10C) ? Qu'en tout cas l'interprétation religieuse et funéraire prime l'interprétation agricole (Wenig 1978 : 260) ou pastorale (Kendall 1989 : 652) !

Faute d'iconographie postpyramidale, peut-on transcrire l'imagerie du Méroïtique dans les scènes à objets des tumulus du nord ?

On identifie aisément quelques représentations comparables, à repérer dans la structure funéraire où apparaît le bovidé que l'on peut traduire comme une vache. Vache E et veau symbolique F en Q2 (Emery-Kirwan 1938 : Fig. 22), où l'on a l'embarras de choisir les vases de la libation dans une tombe que le massacre de prisonniers ne vient pas perturber. Vache D en Q25 (Ibid. : Fig. 24), avec libation de la jarre 6 et du plateau des 7 coupes 7 à 13. Vache K dans le puits funéraire de Q31 (Ibid. : Fig. 26) près duquel s'enterre la libation des 6 coupes 14 à 19. Vache L en Q36 où la libation se réduirait aux deux coupes 8 et 9. Dans les humains sacrifiés de ces chambres mortuaires, à différencier aisément des prisonniers massacrés, faut-il reconnaître au moins les bergers toujours figurés près du troupeau royal, comme on reconnaît le lad de la cavalcade ou le piqueur de la chasse en Q3 ? La vache semble parfois disparaître des chambres funéraires quand la libation à coupes caractéristiques se maintient devant le mort : voir B2, B6, B9, B37, B121. La vache revient quand la libation disparaît à son tour, et s'attache toujours au défunt : voir B95, B114, ? B118 (F est une vache dans la liste et un cheval en Pl. 30b). Hérité du Méroïtique Récent, le rite symbolique de l'allaitement funéraire traverse toute l'époque postpyramidale.

Entre le sacrifice triomphal et celui de l'allaitement divin, les 8 bovidés décomptés dans le Tumulus III répondent par leur nombre et leurs vestiges au premier (Lenoble n.d. 5). Sauf à découvrir, en fin de fouille, une fosse sacrificielle contenant un boviné entier et un éventuel veau, trouvaille rendue improbable depuis la reprise des fouilles à Qustul (Seele 1974). Importe-t-il ici ? L'analyse a montré, une dernière fois, combien la liturgie tumulaire s'inscrivait, directement et exclusivement, dans la continuité de la pyramidale.

III. CONCLUSIONS.

On constate, en fin d'examen des Tumulus III et VI d'el Hobagi, combien la méthode proposée au début de ce long rapport est fertile, combien la grille d'analyse des tombes méroïtiques et postméroïtiques est opératoire, et comment elle conduit à quelques résultats surprenants. Sans théoriser sur la méthode, se contenter ici de l'empirisme utilisé : l'application systématique aux tumulus Nubiens de haut rang reconstituera l'évolution liturgique postpyramidale, ajoutant un peu à la classification Török 1988 tout en confortant sa chronologie (Lenoble, en préparation, premiers essais en Lenoble n.d. 1 et 5).

L'étude détaillée des rites funéraires inscrits dans les deux tumulus Hobagiens, plutôt que celle de leurs seuls objets funéraires pas toujours explicites par eux-mêmes, conduit à proposer quelques conclusions désormais évidentes. On s'attardera sur le rang des inhumés, vrai but de ce travail. On achèvera par quelques principes méthodologiques relatifs à l'utilisation de tombes exceptionnelles pour décrire la fin de Méroé.

1. La culture des inhumés HBG III/1 et HBG VI/1.

A relire point par point la brève synthèse Emery-Kirwan 1938 : 25-26 concernant les "coutumes funéraires" de Qustul et Ballana, on peut juger que chaque mot est encore justifié par l'enregistrement archéographique. Les tumulus de Qustul et Ballana abritent effectivement des membres de la famille royale et divers dignitaires de la Cour, tous barbaroï au sens méditerranéen. Ils s'enterrent au milieu d'objets matériels, détaillés de l'équipement ayant réellement servi à une cuisine et une boucherie jusqu'aux bijoux et à la couronne, après avoir véritablement sacrifié de leur cheptel et de leur domestique. Pourtant, à redonner chair à tous ces squelettes et enveloppe à tous ces objets, on constate combien l'interprétation archéologique est altérée, fausse en fin de compte, biaisée qu'elle a été par des postulats de "préhistoire ethnique" (Török 1988 : 209-219) induits globalement dans la synthèse, et jamais vérifiés dans une analyse des trouvailles autre que chronologique, faute à l'époque d'une publication suffisante des tombes royales de Méroé. La moindre des surprises n'est pas de devoir conclure que toute la liturgie, tous les rites inscrits dans les tombes royales du nord, procèdent de rites et de liturgie immédiatement antérieurs, à la seule exception d'une très modeste influence romaine.

Si la tombe postpyramidale caractérise une culture, c'est la Méroïtique, et nulle autre, et particulièrement aucune culture originaire d'un ouest ou d'un sud mythiques. La religion funéraire postpyramidale est l'Isisme funéraire, et nulle autre. Une marque du rang est la traduction de la cérémonie du triomphe méroïtique dans le funus imperatorium. Les rites, libations, encensement, banquet, armement de la tombe, sacrifices d'humains et d'animaux, sont tous d'origine méroïtique, sans exception. Dans leur généralité, les objets sont méroïtiques, ou d'origine méroïtique : seuls quelques objets romains sont remarquables, procurés de l'Egypte par largitio, acquisition, reproduction ou pillage, mais utilisés dans la tombe selon une liturgie méroïtique. Trigger 1969a avait raison d'explorer les antécédents méroïtiques des tombes du nord, et pouvait se contenter de l'exemple méroïtique du "massacre de prisonniers" triomphal pour détruire le mythe du "sacrifice humain", non analysé et attribué à des barbares (Trigger 1969b : 256-257). Convaincu des origines méroïtiques, Lord Kirwan a préféré raffiner la théorie d'une Culture "Nubo-Méroïtique" : rien d'original, aucun objet, aucun rite, aucune liturgie, ne permet de détecter une influence autre que méditerranéenne sur un substrat culturel méroïtique évolutif.

La rigueur dans l'interprétation des grands tombeaux septentrionaux conduit donc à les ranger dans la culture méroïtique, exclusivement, et à proposer in fine l'appellation de Méroïtique Postpyramidal pour la période concernée. Appellation factuelle s'il en est, et non induite !

Rien non plus ne permet de décrire, dans le matériel d'el Hobagi, une contribution culturelle autre que celle de la civilisation méroïtique. La seule exception possible concerne le motif iconographique de l'applique 48a dans la coupe 48, qui pourrait croiser une lointaine influence romaine, encore à démontrer. Tout l'argumentaire rituel et liturgique concernant le matériel à libation, à encensement, celui du banquet, les armes, le harnais du cheval, les cornes de bovidés, etc, tout conforte l'idée d'une emprise culturelle exclusive, la méroïtique.

Seule peut être opposée à cette conclusion l'absence de certaines normes funéraires jugées caractéristiques, telles la pyramide, la chapelle, la table d'offrandes, etc. L'inscription, transférée de la table d'offrandes à un autre objet de la libation, incite à juger prudemment de semblables changements, progressifs et non simultanés, incessants sur plus d'un millénaire d'évolution, tels la forme de la superstructure, celle de la substructure, les matériaux, etc. Toutes ces "normes" renouvelées laissent impeccablement supposer que la tombe méroïtique a évolué au 4e siècle en réadoptant le tumulus des origines (Lenoble 1987b) et en perfectionnant sa céramique (Lenoble 1990). Les chapelles et les tables d'offrande de Qustul ont été détectées après 50 ans seulement (Seele 1974, Williams 1989) : viendra le temps du repérage des autres structures funéraires du culte des souverains à Méroé, comme les puits d'ossements humains et animaux, imparfaitement décrits par Budge (1907,I : 346-347) et non recherchés par Reisner, ou comme les vestiges architecturaux complétant les pyramides (Hinkel 1984).

Les Tumulus III et VI d'el Hobagi appartiennent-ils à l'époque postpyramidale ? Se datent-ils avant ou après la décennie 360-370 (Török 1988 : 37) ? C'est une autre question, qui ne se résoudra que par un programme propre, quand des fouilles de cimetières seront enfin entreprises dans un sud négligé : l'obtention d'une quantité statistique suffisante de céramique de transition dans la région de Méroé, ou la datation chanceuse de rares objets "romanisants" y pourvoiront. Peu importe ici : ce sont des tumulus méroïtiques, aussi bien que certains des grands tertres explorés à Sorurab-Bauda (Ahmed 1979).

2. Le rang des inhumés Hobagiens sous tertre à enceinte.

Le pillage a le plus souvent privé les tombes les plus importantes des insignes corporels attachés à la reconnaissance du rang de l'élite méroïtique (Török 1987c et 1989b). Seuls Ballana, et partiellement Gammai, ont bien échappé à cette élimination quasi générale. HBG III et VI, pillés pour ces objets précisément, ne peuvent révéler le rang de leurs inhumés par ces *insignia*.

L'on est contraint d'utiliser des critères moins formels, mais cependant déterminants. La tombe "royale" méroïtique évolue vers l'exaltation funéraire du charisme victorieux. L'*imperium* s'inscrit dans la tombe de rois, de reines, de dignitaires soit princiers soit élevés au rang de la famille royale, d'enfants qu'on peut qualifier de porphyrogénètes. L'armement des tumulus Hobagiens, qui décrit un triomphe méroïtique par son matériel aussi sûrement que les stèles, les temples et certaines pyramides le représentent iconographiquement, suffit à élever les défunts à la dignité royale ou princière. Le détail de l'équipement de la partie triomphale de la cérémonie funéraire ne laisse aucun doute : "haches", "masse", "lances", "lances-haches", harnais du cheval royal, massacres de bovidés royaux, tout concourt à cette qualification triomphale exceptionnelle, qui prouve une délocalisation de l'*impérium* au-delà de Méroé, dans le sud comme dans le nord. Cette délocalisation ne surprendra pas les méroïticiens : la présence de tombes "royales" ailleurs que dans la capitale impériale, à Sedeinga pour les périodes anciennes, au Djebel Barkal (Hintze 1959a, Wenig 1973), sur maints sites Nubiens au Méroïtique Récent (Karanog, Faras, Djebel Adda, etc), montre depuis longtemps que l'*imperium* est adapté à la complexité de la gestion politique, militaire et administrative d'un empire méroïtique étendu et en accroissement démographique.

Des indications plus ténues, l'épiphanie de l'entité divine (?) tutélaire de la relation privilégiée avec Rome, ou un transfert des ateliers de bronziers de Méroé à el Hobagi, etc, peuvent servir d'arguments adjuvants. Les titres formels des défunts restent inconnus : ces morts se classent dans la plus haute strate de la société méroïtique méridionale du 4e siècle de notre ère.

Manque encore à el Hobagi une caractéristique facultative trouvée à Méroé, Qustul, Ballana, Gammai et Firka, l'attestation liturgique suprême, celle de la tuerie de 4 à 9 humains, éventuellement répétée. Ce "sacrifice humain", mieux décrit par l'expression de "massacre des prisonniers", sera recherché prochainement, et trouvé s'il a été enterré sous le tumulus ou à proximité immédiate ; comme il l'est le plus souvent encore à Méroé, il restera hypothétique s'il a été exécuté dans un autre lieu funéraire, les dépouilles humaines pouvant avoir été enterrées ailleurs que dans la tombe, comme celles des animaux ayant aussi participé aux scènes théâtrales de la cérémonie funéraire. Une indication positive en fin de fouille élèverait définitivement le rang des inhumés, mais ne ne le relèverait plus en donnant à distinguer entre rois ou princes, ou reines et princesses : la capacité triomphale est distribuée, l'imperium souvent délégué, et la "royauté" au moins funéraire multipliée.

3. L'ethnie des inhumés d'el Hobagi.

Que les Nilotiques soient des barbaroï au sens méditerranéen ne laisse aucun doute, même si l'on note dès Méroé Ouest et dans les tumulus Garstang une initiation progressive au grec, à interpréter en fonction des besoins diplomatiques de la Cour. Qu'ils le soient selon une acception moderne est totalement à rejeter, sauf à faire des empereurs méditerranéens d'autres adeptes barbares du "sacrifice humain", quand ils exécutent religieusement les chefs ennemis après la cérémonie du triomphe, rite qui résistera quelque temps à la christianisation. Le mythe de barbares, au sens moderne, détruisant la Méroé civilisée, est une induction parascientifique dépassée, épistémologiquement claire (Ahmed 1989 : 885).

La dénomination de l'ethnie des défunts par les matériels ou les structures des tombes est illusoire, justement parce que la religion funéraire (religio : ce qui cimente l'unité culturelle) omet ces distinctions, sans doute consciemment dans l'idéologie de l'époque. Aucun contenu de pyramide, aucune titulature pyramidale ne les permet. Il est donc sans doute oiseux, en méthode, d'utiliser le témoignage tumulaire à cette fin, malgré l'échec depuis 50 ans de tant de tentatives. "L'ethnie" est-elle elle-même un concept historique scientifiquement défini ? Le doute des historiens, des ethnographes et des sociologues de l'époque moderne et contemporaine doit gagner les archéologues (Chrétien-Prunier 1989) : à preuve, sur le Nil, le constant souci de l'Isisme funéraire, malgré tant d'inscriptions sur plus de 14 siècles, de taire toute notion de race, de tribu, d'ethnie, quels que soient les vocables désignant des concepts modernes perpétuellement remis en question par leurs propres inventeurs. Pour une opinion contraire, voir Millet 1968 : 197-203.

Il n'en reste pas moins que la segmentation sociale décrite par les auteurs méditerranéens anciens (Desanges 1990 : 15-19, Török 1988 : Ch. III) est un fait historique indiscutable. Non par la seule autorité d'auteurs de l'Antiquité méditerranéenne, qui ont souvent varié dans leurs dénominations, inventant parfois de nouvelles appellations de peuples à la fin de l'Antiquité Tardive sans expliquer clairement leurs distinctions d'avec les anciennes. Mais par l'autori-

té de l'observation ou du rapport, chez Eratosthène, Strabon, Pline, Ptolémée, qui décrivent des royaumes indépendants de Méroé à l'ouest et au sud. Mais surtout par l'autorité des Méroïtiques eux-mêmes, qui conçoivent et décrivent, sur une longue période, une altérité désignée comme Noba (Kendall 1982 : 55-56 pour une inscription relue récemment), et probablement l'illustrent par un langage triomphal que nous déchiffrons encore imparfaitement (Ibid. : 53-55, Tomandl 1986 : 97-112, Török 1989a : 105-116). Que cette altérité soit de nature "raciale", "tribale" ou "ethnique" nous reste inconnu : elle est au moins politique, au témoignage méroïtique.

Elle n'est certainement plus culturelle au 4e siècle de notre ère, à la lecture de l'Isisme funéraire, déchiffré à el Hobagi comme en Nubie. On est donc autorisé à prospecter les voies d'hypothèses nouvelles. Une évolution politique finale, à dater selon les insignes triomphaux du Méroïtique Classique au plus tôt, a-t-elle intégré un, les ou plusieurs royaumes ou populations Noba dans l'empire méroïtique ? Pour conserver la théorie de L. Kirwan, si méroïticisation des Noba il y eut, elle est suffisamment ancienne pour paraître complète au 4e siècle, à en juger par la seule religion funéraire. Le sud Hobagien et Sorurabien rencontre le nord Nubien : l'intégration politique ancienne de Noba à l'empire du Méroïtique Récent n'est-elle pas la conclusion d'Adams 1977 : 420-421, agréée par Török 1987b : 167-168 et 1988 : 27, qui attribuent à ces "ethnies" une grande part dans la "renaissance" en Nubie entre les 1er et 4e siècles de notre ère ? Lente évolution politique donc, et non pas culturelle, qui permet de rejeter même l'idée que la "Fin de Méroé" puisse être due à des causes autres qu'internes à la société méroïtique.

La conclusion présente est que les tumulus Hobagiens à enceinte peuvent, et seulement peuvent, décrire une entité locale Noba, politique et non culturelle, indémontrable en l'absence de tout texte analogue à celui que grave Silko à Kalabsha ou ceux qu'échangent rois Nobades et Blemmyes (Török 1988 : Ch. III pour un résumé récent, cf aussi Hägg 1990). L'éventuelle participation Noba à la "Fin de Méroé" est de nature politique, et n'a rien à voir évidemment avec une quelconque barbarie Noba anéantissant la civilisation Kasu. A l'évidence, deux entités politiques, aussi barbares l'une que l'autre, au moins s'affronteraient, toutes deux méroïtiques : l'évènementiel de cet affrontement reste inconnu, faute de textes. L'évènementiel Nubien est mieux connu : deux autres entités politiques barbares s'affrontent dans ce désert, toutes deux aussi de culture méroïtique. Ces oppositions politiques, militairement appuyées, n'ont-elles pas conditionné l'évolution de l'idéologie funéraire vers l'exaltation du charisme impérial, signalée par l'iconographie et le matériel triomphaux devenus essentiels à la tombe royale méroïtique ? La part dominante du triomphe dans la cérémonie des funérailles royales rend quasi certaine la rupture des règles antérieures gérant la succession impériale (Török 1990b). Mais cette rupture ne peut en aucun cas se dater du 4e siècle, elle peut déjà intervenir au Méroïtique Classique au moins (Kendall 1989 : 666-672), ou lors d'époques où s'affirment de premières tendances centrifuges à l'empire, dénoncées tant dans les pyramides royales du Djebel Barkal que dans celles de la vice-royauté de Nubie, voire celles de Makwar (Crawford-Addison 1951 : 107-110, Addison 1935, Dixon 1963).

4. Empire méroïtique et royautés "tribales".

Avant de déceler un "nouveau complexe culturel" postpyramidal dans la fin de Méroé et de définir sûrement son "caractère tribal évident" (Török 1990b), deux nouveautés que cette étude rejette avec force, il faut renseigner "les différentes ethnies, de langages au moins méroïtique et nubien", non moins que les frontières de cet empire, forcément fluctuantes sur un millénaire de durée (Török 1989a). Voir les tentatives soit épigraphiques (Millet 1968 : 197-203) soit archéographiques (Vila 1989). Désigner déjà l'agrégat politique centré sur Méroé comme un empire, et non comme un royaume. On pourra alors se donner les moyens de vérifier si le sectionnement politique de cet empire correspond à quelque concept historique auquel s'adapteraient nos modernes appellations de races, tribus, ethnies, toutes plus indéfinies les unes que les autres pour la période qui nous intéresse, scientifiquement indigentes donc.

D'ici là, par pur pragmatisme, point de théorie possible de la Chute de Méroé ou de sa Fin, sauf à ressusciter malgré les faits l'illusion évènementielle contredite par les tombes. Entrevoir d'anciennes différences régionales soumises à une règle politique commune définissant l'Etat, suspecter des tendances régionales centrifuges dans son administration, qualifier des formes originales de gouvernement comme l'empire "ambulatoire" (Török 1990a) pour assurer le contrôle des différentes unités politiques assemblées, relèvent, au plus encore, d'intuitions, à renseigner abondamment. A l'archéologie d'opérer, en redressant une archéographie méroïtique et postpyramidale biaisée par la nubiologie.

La recherche de sites tumulaires pouvant contribuer à qualifier le sectionnement politique du Méroïtique Récent et Postpyramidal s'est enfin élargie à toute l'étendue de la Vallée du Haut-Nil sans encore en sortir. On repère déjà 15 à 20 sites possibles, dont 8 encore dans le corridor Nubien quasi dépeuplé (Lenoble 1990 : 16, avec quelques doutes et oublis volontaires). Ce nombre grandira. Si un "tribalisme" (?), ou à tout le moins une segmentation entre deux entités politiques se partageant le désert Nubien, correspond indiscutablement à quelque réalité, éclaircie grâce aux textes non funéraires bien que déniée par les tombes, le concept sonne, mais n'a nulle valeur opératoire, ou pas encore, dès qu'on l'applique au sahel bien plus peuplé. Pragmatisme !

La segmentation sociale ou politique de l'empire méroïtique n'est donc encore qu'un thème futur de recherche, prometteur. Sauf à induire une nouvelle fois des postulats arbitraires, sans se donner les moyens de les vérifier par l'expérience et la réalité archéographique. Au 4e siècle, les inscriptions d'Ezana, et elles seules encore, nous autorisent à la présupposer pour le sud. Au même siècle, l'encombrement croissant des rives du Nil par les champs tumulaires laisse entrevoir une transition démographique étonnante, source probable de partitions sociales et politiques ignorées. Des centaines de milliers de tombes, peut-être des millions, prouvent pourtant une religion funéraire commune, totalement, et non pas plus ou moins méroïtisée. L'erreur grave serait de "tribaliser" prématurément des populations qui taisent, culturellement, leurs différences, dans un empire en voie de défaillance. Comment, en méthode, définir ou concevoir ces "tribus" ? L'ample documentation généalogique de la Nubie méroïtique a-t-elle autorisé jusqu'ici la reconnaissance de tribus dans le nord ?

Les tumulus de la sphère royale ne renseigneront donc le sectionnement que très indirectement, par leurs sites, ou pas du tout. Pas davantage en tout cas que ne l'ont fait les pyramides, également répandues de Makwar à la Nubie. Il est donc temps, si l'on veut saisir la raison d'une division de l'empire en trois royaumes distincts après deux siècles peu connus, d'interroger le domaine non funéraire. De nombreux monuments (Lenoble 1990 : 17), tels le palais d'el Debaiba Umm Tob et le camp d'Umm Marrihi, fouillés par l'Université de Khartoum, ou le camp du Hosh el Kafir à el Hobagi, fouillé par l'Agence des Antiquités, doivent être les truchements d'une recherche fructueuse, à multiplier ailleurs que dans les déserts. C'est l'archéologie urbaine qui documentera les faits politiques, ne serait-ce que par des inscriptions. Les monuments cités prouvent déjà, par leur seule existence, le maintien d'Etats. D'un Etat, de deux, trois, ou davantage ? Il faut fouiller pour savoir, et non extrapoler sans documentation concrète à partir de la Nubie. D'ici là, avec l'extirpation radicale des postulats de "préhistoire ethnique" (Török 1990b), le mythe de la Fin de Méroé s'évanouit, ou plutôt s'estompe en fin de Méroé sur deux siècles, au profit d'une historiographie plus factuelle, et moins idéologiquement orientée.

5. Premières christianisations postpyramidales.

Notre perception de la religion postpyramidale procède malheureusement encore surtout de tombes. Faute d'une recherche programmée des monuments de l'époque, qui commencent seulement d'apparaître en Nubie quand on rejette les postulats controuvés (Driskell et al. 1989) ! Les sépultures nous apprennent la grande homogénéité culturelle de la société méroïtique finale, à religion funéraire unique. L'Isisme funéraire, contrôlé par la sphère impériale, modèle et source de toute légitimité théologique et sotériologique, imprègne toutes les tombes. Il fera des isiaques éthiopiens un des derniers remparts du "paganisme", des nationes ou des gentes de l'Antiquité Tardive à convertir. C'est donc par la conversion des sphères royales de ces nations, qui gèrent toute la religion de cette culture, que la christianisation réussira le long du Haut-Nil, comme nous l'apprennent quelques textes (Kirwan 1937).

Cette étude se conclut par le principe que tout le matériel enfoui dans les tombes répond à la seule liturgie des funérailles, et le vérifie pour la totalité des objets décrits à propos des tumulus Hobagiens. S'il s'avère, après des études complémentaires plus exhaustives encore, que rien n'échappe à ce canon religieux, même au nord, les méroïticiens pourraient posséder, grâce aux abondantes fouilles de Nubie, un instrument archéologique idéal pour compléter les données des textes, et reconstituer une des progressions de la christianisation, par le nord. Une autre voie de la christianisation, par Axoum, ne peut être négligée par les fouilleurs de tumulus méridionaux (Fattovich 1989).

Il existe de nombreux exemples d'objets chrétiens enfouis dans des tombes "postméroïtiques" à matériel. Voir par exemple Millet 1963 : 153, qui déplore l'absence de solution méthodologique au problème archéographique posé. L'outil méthodique qu'est l'interprétation liturgique du matériel enfoui autorise l'examen de ces objets comme témoins de l'évolution religieuse. On saisira donc clairement le sens de l'agagè n° 5 enterré en B2, qui déroule une prière explicite du mort à Isis, excipant de l'exécution du rite essentiel, la libation d'eau du Nil (Eitrem, dans Emery-Kirwan 1938 : 405-407, Török 1988 : 115). Cette libation, on la déchiffrera dans l'amphore 98, les 2 bouteilles 103 et 104, et le plateau de 8 coupes 99 à 102 et 105 à 108 : placée dans le puits funéraire, elle est le geste essentiel, redoublé ailleurs par exemple dans la consécration des animaux sacrifiés avec la coupe et l'amphore 109 et 110. On détaillera la gestuelle

liturgique du banquet funéraire. On reconnaîtra donc, dans la balance 17, la pesée osirienne de l'âme, rite joué en scène réelle dans cette cérémonie funéraire décidément bien théâtrale. Comme la prière à Isis, même écrite en grec altéré, débarbarise la tombe, en authentifiant la religion isiaque qu'elle inscrit, dans toutes les composantes funéraires attendues ! L'objet s'associe à trois autres, malheureusement indéchiffrables, ainsi qu'à un scarabée, et surtout à une croix d'or. Brouiller l'évidence religieuse, en n'accordant qu'une valeur "magique" ou "prophylactique" à ces derniers objets ? Ou plutôt reconnaître des tentatives théologiques syncrétiques, caractéristiques de l'évolution finale vers la christianisation, ou de relations privilégiées avec l'Egypte chrétienne ?

Quand un autre tumulus royal, B3, inscrit un trésor d'église dans son matériel funéraire (Török 1988 : 134-144), est-il suffisant d'invoquer le pillage comme méthode d'acquisition (Ibid. : 138 et 142) et le matérialisme barbare comme raison de l'enfouissement ? On reconnaît pourtant dans cette tombe l'encensement, la libation, et un banquet funéraire des plus sophistiqués. Curieusement, le massacre de prisonniers n'y est pas plus pratiqué qu'en B2, même si le domestique (?) est encore représenté. N'est-ce pas encore concéder, avec l'argument d'un pillage d'église possible mais improuvable (Ibid. : 135), aux postulats du Groupe X décidément indéracinables, et condamner toujours une lecture plus riche de la tombe postpyramidale, en se refusant au pragmatisme d'une interprétation logique simple ?

L'analyse liturgique de la tombe méroïtique ne fait que de commencer. Elle ouvre des perspectives très grandes, puisque la documentation funéraire est presque infinie le long du Haut-Nil, surtout dans le sahel. Puisse cette voie, ouverte à la réévaluation de la recherche passée, être poursuivie, après correction d'aspérités évidentes, dues à une argumentation encore bien intuitive !

Khartoum, décembre 1990
et octobre 1991

ABDELGADIR 1982
Abdelgadir Mahmoud Abdallah, "Funerary customs and beliefs : from texts and scenes", Meroitica, 6, 61-104.

ADAMS 1977
W.Y.Adams, "Nubia, Corridor to Africa", Allen Lane, Londres.

ADAMS 1986
W.Y.Adams, "Ceramic Industries of Medieval Nubia", University Press of Kentucky, 2 vol.

ADDISON 1935
F. Addison, "Antiquities at Sennar", Sudan Notes and Records, 18,2, 288-293.

AHMED 1979
Ahmed Mohamed Ali Hakim, "University of Khartoum Excavations at Sururab and Bauda, North of Omdurman", Meroitica, 5, 151-155.

AHMED 1989
Ahmed Mohamed Ali Hakim, "'Napatan'-'Meroitic' continuity. Reflections on basic conceptions on Meroitic culture", Meroitica, 10, 885-894.

ALFOLDI 1977
A. Alföldi, "Die monarchische Repräsentation im römischen Kaiserreiche", Darmstadt, 1970, 2e éd. 1977.

BATES-DUNHAM 1927
O. Bates and D. Dunham, "Excavations at Gammai", in Harvard African Studies, Vol 8, Varia Africana IV, 1-121, Harvard University.

BOLDRINI 1981
W. Boldrini, "Giuseppe Ferlini, Nell'Interno dell'Africa 1829-1835", Ponte Nuovo, Bologne.

BONNET ET ALII 1989
C. Bonnet, L. Chaix, P. Lenoble, J. Reinold et D. Valbelle, "Sépultures à chiens sacrifiés dans la Vallée du Nil", Cahiers de Recherches de l'Institut de Papyrologie et d'Egyptologie de Lille, 11, 25-39.

BUDGE 1907
E. Budge, "The Egyptian Sudan, Its History and Monuments", Londres, 2 vol.

CHAPMAN-DUNHAM 1952
S. Chapman and D. Dunham, "The Royal Cemeteries of Kush" Vol 3, "Decorated Chapels of the Meroitic Pyramids at Meroe and Barkal", Boston.

CHITTICK 1957
H.N.Chittick, "A New Type of Mound-Grave", Kush, 5, 73-77.

CHRETIEN-PRUNIER 1989
J.P.Chrétien et G. Prunier Eds, "Les ethnies ont une histoire", Karthala-ACCT, Paris.

CRAWFORD-ADDISON 1951
O. Crawford and F. Addison, "Abu Geili and Saqadi & Dar el Mek", The Welcome Excavations in the Sudan, Londres.

CROWFOOT 1925
J. Crowfoot, "Further Notes on Pottery", Sudan Notes and Records, 8, 125-136.

DEICHMANN 1966
F.W. Deichmann, "Eine alabasterne Largitionsschale aus Nubien", in W.N.Schumacher Ed, "Tortulae. Studien zur altchristlichen und byzantinischen Monumenten", Freiburg/Breisgau, 65-76.

DESANGES 1978
J. Desanges, "Recherches sur la'ctivité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique, VIe s. av JC-IVe s. ap JC", Rome.

DESANGES 1990
J. Desanges, "Bilan des recherches sur les sources grecques et latines de l'histoire de la Nubie antique dans les trente dernières années", 7th International Conference for Nubian Studies, Pre-publication of Main Papers", Genève.

DION CASSIUS
"Histoire romaine".

DIXON 1963
D.M. Dixon, "A Meroitic Cemetery at Sennar (Makwar), Kush, 11, 227-234.

DUNHAM 1957
D. Dunham, "The Royal Cemeteries of Kush", Vol 4, "Royal Tombs at Meroe and Barkal", Boston

DUNHAM 1963
D. Dunham, "The Royal Cemeteries of Kush", Vol 5, "The West and South Cemeteries at Meroe", Boston.

EMERY-KIRWAN 1938
W. Emery and L. Kirwan, "The Royal Tombs of Ballana and Qustul", Le Caire.

FATTOVICH 1989
R. Fattovich, "The Gash Delta between 1000 B.C. and 1000 A.D.", Meroitica, 10, 797-816.

FERLINI 1837
G. Ferlini, "Cenno sugli scavi operati nella Nubia et catalogo degli oggetti ritrovati", Bologna, 1837.

GAMER-WALLERT 1983
I. Gamer-Wallert, "Der Löwentempel von Naqa in der Butana (Sudan) III Die Wandreliefs" 2 vol, Wiesbaden.

GARSTANG 1911
J. Garstang, "Meroe, the City of the Ethiopians", Oxford.

GRIFFITH 1924
F. Griffith, "Oxford Excavations in Nubia", University of Liverpool Annals for Archaeology and Anthropology", 11, 115-125 et 141-180.

GRIFFITH 1925
F. Griffith, "Oxford Excavations in Nubia", University of Liverpool Annals for Archaeology and Anthropology, 12, 57-172.

HÄGG 1990
T. Hägg, "Titles and Honorific Epithets in Nubian Greek Texts", Symbolae Osloenses, 65, 147-177.

HANI 1976
J. Hani, "La religion égyptienne dans la pensée de Plutarque", Les Belles-Lettres, Paris.

HELIODORE
Héliodore, "Les Ethiopiques", Les Belles-Lettres, 2e éd., 1960, Paris.

HERMANN 1966
A. Hermann, "Magische Glocken aus Meroe", Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde, 93, 79-89.

HERODIEN
Herodien, Histoire des empereurs romains de Marc-Aurèle à Gordien III, Les Belles-Lettres, 1990, Paris.

HINKEL 1984
F. Hinkel, "Die meroitischen Pyramiden : Formen, Kriterien und Bauweisen", Meroitica, 7, 310-331.

HINTZE 1959a
F. Hintze, "Studien zur meroitischen Chronologie und zu den Opfertafeln aus den Pyramiden von Meroe", Berlin.

HINTZE 1959b
F. Hintze, "Preliminary Report of the Butana Expedition 1958", Kush, 7, 171-196.

HINTZE 1979
U. Hintze, "The Graffiti from the Great Enclosure at Musawwarat es Sufra", Meroitica, 5, 135-150.

HOFMANN 1967
I. Hofmann, "Die Kulturen des Niltals von Aswan bis Sennar vom Mesolithikum bis zum Ende der christlichen Epoche", Museum für Völkerkunde, 4, Hamburg.

HOFMANN 1975
I. Hofmann, "Notizen zu den Kampfszenen am sogenannten Sonnentempel von Meroe", Anthropos, 70, 513-536.

HOFMANN 1988
I. Hofmann, "Ein Gefässtyp der Endphase des Meroitischen Reiches", Varia Aegyptiaca, San Antonio, 121-142.

HOFMANN-TOMANDL 1987
I. Hofmann et H. Tomandl, "Die Bedeutung des Tieres in der meroitischen Kultur", Beiträge zur Sudanforschung", Beiheft 2, Vienne.

HOFMANN-TOMANDL-ZACH 1984
I. Hofmann, H. Tomandl, M. Zach, "Milchkörbe im Sudan", Göttinger Miszellen, Beiträge zur ägyptologischer Diskussion, 81, 87-91.

JUNKER 1925
H. Junker, "Ermenne, Bericht über die Grabungen der Akademie der Wissenschaften in Wien auf den Friedhöfen von Ermenne (Nubien) im Winter 1911-12", Vienne.

KENDALL 1982
T. Kendall, "Kush : Lost Kingdom of the Nile", Brockton.

KENDALL 1989
T. Kendall, "Ethnoarchaeology in Meroitic studies", Meroitica, 10, 625-745.

KIRWAN 1982
L. Kirwan, "The X-Group Problem", Meroitica, 6, 191-204.

KIRWAN 1939
L. Kirwan, "The Oxford University Excavations at Firka", Londres.

LECLANT 1956
J. Leclant, "La 'Mascarade' des boeufs gras et le triomphe de l'Egypte", Mélanges de l'Institut Allemand d'Archéologie, Section du Caire", 14, 128-145.

LECLANT 1985
J. Leclant, "Bouteilles globulaires à long col de Moyenne Nubie", dans F. Geus et F. Thill Eds, Mélanges Vercoutter, Paris, 185-204.

LENOBLE 1987
P. Lenoble, "Trois tombes de la région de Méroé, La clôture des fouilles historiques d'el Kadada en 1985 et 1986", Archéologie du Nil Moyen, 2, 89-119.

LENOBLE 1989
P. Lenoble, "A New Type of Mound-Grave (Continued) : Le tumulus à enceinte d'Umm Makharoqa, près d'el Hobagi (A.M.S. NE-36-0/7-0-3), Archéologie du Nil Moyen, 3, 93-120.

LENOBLE 1990
P. Lenoble, "Documentation céramique et tumulaire entre 5e et 6e Cataractes : un exemple de 'prospection orientée' visant à renseigner la 'Fin de Méroé' dans la région de Shendi, 7th International Conference for Nubian Studies, Pre-publication of Main Papers", Genève.

LENOBLE n.d. 1
P. Lenoble, "Chiens de païens, Une tombe postpyramidale à double descenderie hors de Méroé", à paraître dans Archéologie du Nil Moyen, 5.

LENOBLE n.d. 2
P. Lenoble, "Plateaux de gobelets dans les sépultures de Méroé, Un équipement liturgique de la libation Isiaque éthiopienne", à paraître dans "Egypt in Africa", V. Davies Ed, British Museum, Londres.

LENOBLE n.d. 3
P. Lenoble, "The 1987 Excavations at Umm Makharoqa, The Central Grave of Tumulus VI at el Hobagi (NE-36-0/7-0-3), A preliminary study of 'burial customs' of religious and political significance during Late Meroitic times in the sahelian Nile region", à paraître soit en Sudan Antiquities Service Occasional Papers, Khartoum, soit dans les Cahiers de la Section Française de l'Agence Soudanaise des Antiquités, Khartoum.

LENOBLE n.d. 4
P. Lenoble, "El Kadada : Les tombes du Méroïtique Récent et Post-Pyramidal", Paris.

LENOBLE n.d. 5
P. Lenoble, "Le sacrifice funéraire du boviné, de Méroé à Qustul et Ballana", à paraître dans Mélanges Leclant, I.F.A.O., Le Caire.

MACADAM 1955
M. MacAdam, "The Temples of Kawa, Vol II, History and Archeology of the site, 2 vol, Londres.

MACROBE
Macrobe, Les Saturnales, Garnier, 1937, Paris.

MILLET 1963
N. Millet, "Meroitic Nubia", Ph.D. Dissertation, Yale University.

MILLS 1982
A. Mills, "The Cemeteries of Qasr Ibrim", Egypt Exploration Society, Londres.

NICOLET 1988
C. Nicolet, "L'inventaire du Monde, Géographie et politique aux origines de l'Empire Romain", Fayard, Paris.

REINOLD-LENOBLE 1988
J. Reinold et P. Lenoble, "El Hobagi 1987", Nubian Letters, 10, 14-16.

SAMIA 1989
Samia Beshir Dafa'alla, "Distribution and Migrations of the Nubian Tribes during the Meroitic and X-Group Periods", Beiträge zur Sudanforschung, 4, 75-94.

SÄVE-SODERBERGH 1981
T. Säve-Söderbergh, "Late Nubian Cemeteries", The Scandinavian Joint Expedition to Sudanese Nubia Publications, Vol 6, Arlöv.

SEELE 1974
K. Seele, "University of Chicago Oriental Institute Nubian Expedition : Excavations between Abu Simbel and the Sudan Border, Preliminary Report", Journal of Near Eastern Studies, 33, 1-43.

SHINNIE 1954
P. Shinnie, "Excavations at Tanqasi, 1953", Kush, 2, 66-85.

TACITE
Tacite, Annales, Gallimard, La Pléiade, 1990, Paris.

THEODORET DE CYR
Théodoret de Cyr, Thérapeutique des maladies helléniques, Sources chrétiennes, Le Cerf, 1958, Paris.

TOMANDL 1986
H. Tomandl, "Zur Demographie und Sozialen Schichtung der Feinde Meroes", Beiträge zur Sudanforschung, 1, 97-113.

TOMANDL 1987
H. Tomandl, "Tradierung und Bedeutung eines religiösen Motivs von der meroitischen bis zu christlichen Periode", Beiträge zur Sudanforschung, 2, 106-126.

TOROK 1984
L. Török, "Old Discoveries and the Future of Meroitic Studies", Meroitica, 7, 552-553.

TOROK 1987a
L. Török, "Meroitic Painted Pottery : Problems of Chronology and Style", Beiträge zur Sudanforschung, 2, 75-106.

TOROK 1987b
L. Török, "The Historical Background : Meroe, North and South", dans "Nubian Culture, Past and Present", T. Hägg Ed, Stockholm, 139-229.

TOROK 1987c
L. Török, "The Royal Crowns of Kush, A study in Middle Nile Valley regalia and iconography in the 1st millenia B.C. and A.D.", Cambridge Monographs in African History 18, BAR International Series 338, Cambridge.

TOROK 1988
L. Török, "Late Antique Nubia, History and Archaeology of the southern neighbour of Egypt in the 4th-6th c. A.D.", Antaeus, 16, Budapest.

TOROK 1989a
L. Török, "Kush and the External World", Meroitica, 10, 49-215.

TOROK 1989b
L. Török, "The costume of the king at Meroe. Remarks on the origin and significance of the tasselled cord and of the royal sash", Papier lu à la 6e Conférence Internationale des Etudes Méroïtiques, Résumé à paraître dans Archéologie du Nil Moyen.

TOROK 1990a
L. Török, "Ambulatory Kingship and Settlement History : A study on the contribution of archaeology to Meroitic history", 7th International Conference for Nubian Studies, Pre-publication of Main Papers, Genève.

TOROK 1990b
L. Török, "Post-Meroitic History and Archaeology", Papier lu à la 7e Conférence Internationale des Etudes Nubiennes, Genève.

TRIGGER 1969a
B. Trigger, "The Royal Tombs at Qustul and Ballana and their Meroitic Antecedents", Journal of Egyptian Archaeology, 55, 117-128.

TRIGGER 1969b
B. Trigger, "The Social Significance of the Diadems in the Royal Tombs at Ballana", Journal of Near Eastern Studies, 28, 255-261.

VERCOUTTER 1962
J. Vercoutter, "Un palais des 'Candaces' contemporain d'Auguste (Fouilles à Wad-ban-Naqa 1958-1960)", Syria, 39, 263-299.

VILA 1984
A. Vila, "La prospection archéologique de la Vallée du Nil au sud de la Cataracte de Dal", Vol 14,"La Nécropole de Missiminia III Les sépultures ballanéennes, IV Les sépultures chrétiennes" C.N.R.S., Paris.

VILA 1989
A. Vila, "Une hypothèse consolidée : les populations à insérer entre méroïtique et ballanéen", Meroitica, 10, 763-770.

WELSBY 1990
D. Welsby, "Archaeology and History : Their contribution to our understanding of Medieval Nubia", 7th International Conference for Nubian Studies, Pre-publication of Main Papers, Genève.

WENIG 1973
S. Wenig, "Nochmals zur 1. und 2. meroitische Nebendynastie von Napata", Meroitica, 1, 147-160, Berlin.

WENIG 1978
S. Wenig, "Africa in Antiquity. The Arts of Ancient Nubia and the Sudan", Vol II, New-York.

WILLIAMS 1989
B. Williams, "A Prospectus for Exploring the Historical Essence of Ancient Nubia", Contribution au Colloque du British Museum "Egypt in Africa", 6-7 Juillet, Londres.

WOOLLEY-RANDALL-MACIVER 1910
C. Woolley et D. Randall-MacIver, "Karanog, The Romano-Nubian Cemetery", University of Pennsylvania.

YELLIN 1978
J. Yellin, "The Role and Iconography of Anubis in Meroitic Religion", Ph. D. Brandeis University.

YELLIN 1982
J. Yellin, "Abaton-Style Milk Libation at Meroe",Meroitica, 6, 151-155.

Les restes humains de la nécropole de Sedeinga.

La tombe IIT14: Approche pluridisciplinaire

Francis JANOT, Catherine STRAZIELLE et Olivier CUSSENOT *

Cette nécropole d'un accès difficile, située entre la IIème et IIIème cataracte, est implantée exceptionnellement sur la rive ouest (gauche) du Nil [1].

Chaque année, entre le 15 novembre et le 15 janvier, la fouille archéologique reprend. Le travail de ces trois dernières campagnes [2] s'est concentré sur le secteur II [3]. La mission de 1992 a permis de mettre en évidence une tombe malheureusement pillée mais au contexte peu bouleversé (IIT14).

Caractéristique de l'époque méroïtique, cette sépulture individuelle (cf. dessin, fig. 1) est constituée en surface d'une superstructure de forme carrée de 5m de côté, aménagée par l'empilement de briques crues. Cette pyramide [4] ne subsiste plus que par quatre assises dépourvues de mur de refend interne. Elle recouvre une chambre funéraire excentrée unique [5] par laquelle nous accédons grâce à une descenderie [6] en pente pourvue de trois marches.

---

*Nous remercions chaleureusement les autres membres de l'équipe de Sedeinga: Catherine Berger, Audran Labrousse, Yves Lecointe, Fréderic Cartier, Aminata Sacko pour les soins dont ils entourent les restes osseux pendant le chaotique voyage de retour. Les clichés du crâne ont été réalisés par Mr. D. Cazugel de l'Université de Nancy, à qui nous exprimons toute notre gratitude.

[1] Seuls les cimetières de Soleb et Sarurab se trouvent aussi sur le même côté de cette rive bordant le Nil. F. GEUS y voit "*plutôt des choix ou des contraintes d'ordre économique ou stratégique.*" dans Enquêtes sur les pratiques et coutumes funéraires méroïtiques, *RdE* 40, 1989, p.167.

[2] Cf les rapports donnés par la mission de la SEDAU chaque année dans *Orientalia*.

[3] Une quarantaine de tombes ont été maintenant dégagées.

[4] Éolisée. Les pyramides élevées en pierre au Gebel Barkal donnent une bonne idée de l'aspect imposant constitué par l'abondance de ce type d'architecture.

[5] Avec rétrécissement du fond du caveau. F. GEUS nous rappelle que ce type de tombe est " *un signe en faveur de l'appartenance à la classe favorisée* ", *RdE* 40, 1989, p. 169.

[6] Celle-ci se trouve classiquement au niveau de la paroi est de la superstructure. Là encore, le caveau fait suite dans l'axe de la descenderie.

Après dégagement de cette rampe d'accès, nous avons aperçu la dalle de schiste abaissée [1]: signe classique d'une tombe déjà pillée [2]. Pourtant, après un dégagement minutieux, un squelette conservant encore de nombreuses connexions anatomiques a pu être mis en évidence [3]. Cette inhumation primaire [4] nous montre un adulte de sexe masculin âgé d'environ 30-35 ans [5], reposant en décubitus dorsal. Il était orienté selon l'axe est-ouest avec la tête déposée à l'ouest. Les bras étaient allongés le long du corps. Les mains devaient (au moins pour la gauche) être ramenées sur le pubis. Les jambes étaient étendues dans le prolongement du corps. Les os des pieds avaient presque tous disparu [6].

La présence d'un grand fragment de bois conservé, en position, au niveau de la tête nous apprend que le défunt avait été déposé dans un " sarcophage " [7]. Par chance, cette tombe n'a pas été soumise à l'atteinte répétée de la crue du Nil. La position des ossements nous permet de mieux comprendre l'action rapide, organisée mais pour une fois non destructive, commise lors du pillage.

Ainsi la désorganisation ample et variée de certaines connexions comme le bouleversement du grill costal droit (plusieurs côtes se retrouvent au niveau du bassin), les doigts des deux mains avec une atteinte plus marquée pour la main droite et de l'os coxal et du fémur droit [8], en sont les principaux signes.

---

[1] Formant l'ultime élément de blocage empêchant d'accéder au caveau.

[2] Les tombes non pillées sont rares. Habituellement, l'état des ossements est très mauvais si ceux-ci ont séjourné dans une gangue de limon du Nil périodiquement humide.

[3] Le dessin des ossements in situ, réalisé sur papier millimétré au 1/10e permet de comprendre les remaniements, les mouvements des os par l'action du pillard, donc la " vie " de la chambre funéraire au cours du temps.

[4] Le défunt, mesurant environ 1,70 m (Trotter et Gleser 1952), a été déposé, dans le caveau, peu de temps après sa mort. Ainsi on retrouve les articulations labiles (telles l'attache du membre supérieur au tronc, de la clavicule avec l'axe médian) en connexion: signe de cet ensevelissement précoce.

[5] La détermination de l'âge au décès est toujours difficile chez l'adulte. Nous utilisons la technique dite " complexe " (Ascadi et Nemeskeri 1967). Pour le crâne , nous nous servons aussi du degré de synostose des sutures crâniennes (Masset 1982).

[6] L'expérience montre que lorsque la tombe est inviolée, le cercueil dépasse du caveau. Pour se frayer un passage jusqu'au fond du caveau, le pillard a utilisé un tesson aux bords lissés bien caractéristiques. Après avoir basculé la dalle de schiste, il a bouleversé, dans sa précipitation, tous les ossements des pieds. Cet acte est intervenu après la décomposition des chairs, lorsque le corps était rendu à l'état de squelette, donc au moins 3 à 4 ans après l'inhumation. Seule une action intentionnelle humaine a pu éliminer vers l'extérieur ces ossements (car les connexions des os du tarse et surtout la liaison talus/calcaneum sont très résistantes.).

[7] La détermination de la nature de ce bois a été confiée au Pr F. Mortier du Laboratoire de Pharmacognosie de la Faculté de Pharmacie de Nancy. La décomposition du corps est donc intervenue dans un espace vide, le cercueil. Ainsi libre, après la fonte des tissus, les ossements vont avoir une amplitude de remaniement augmentée. Pour cet adulte, le phénomène est bien visible pour la partie gauche du squelette, au niveau du membre supérieur.

[8] L'articulation coxo-fémorale est très résistante. Une telle mobilisation n' a pu être perpétrée qu'après la fonte totale des ligaments qui assurent la contention articulaire.

Ils marquent l'effraction par la gauche du caveau. Le pillard a recherché méthodiquement, déposés du haut vers le bas du corps, les amulettes, les bagues et le bol qui accompagnaient le défunt vers son au-delà. Leur présence renforce l'hypothèse du rang social élevé de l'occupant de cette tombe.

Après cette série d'observations relevées directement dans le caveau, nous avons prélevé le crâne. Grâce au soutien du Service des Antiquités du Soudan (Pr. Ahmed El. Hakim), nous avons pu rapporter cette pièce osseuse. Pour supporter un voyage aussi inconfortable, les délicates structures osseuses et dentaires ont été renforcées par un mélange de colle UHU diluée dans de l'alcool. Le mélange ainsi obtenu a été appliqué au pinceau. Des cheveux et un fragment de peau (?) adhérant à l'os mandibulaire sont en cours d'étude. (voir annexe n°1)

Etude du crâne IIT14:

- Etude morphologique:

Nous sommes en présence d'un crâne dans un état de conservation exceptionnelle. De forme générale dolichocéphale (crâne et face étroits et allongés dans le sens vertical), il présente les caractéristiques anatomiques spécifiques d'un homme (tori supraorbitalis importants, mastoïde dépassant largement le plan du foramen magnum avec une rainure digastrique très profonde). Un front bombé " fuyant " en vue latérale imprime à l'ensemble de la face un prognathisme facial bimaxillaire. Sur la face postérieure de la voûte crânienne, un petit os surnuméraire de forme triangulaire s'interpose au point de jonction entre l'écaille de l'occipital et les deux os pariétaux, ce qui lui confère la dénomination " d'os wormien fontanellaire lambdatique ". (cas rare).

La mandibule, quoique peu robuste, présente des crêtes d'insertions musculaires très rugueuses, signe d'une musculature puissante (extroversion des gonions, apophyses géni saillantes). L'arcade dentaire est de forme parabolique. Une exploration radiologique tomodensitométrique (avec reconstruction tridimentionnelle informatisée) (fig. 2) a permis d'apprécier la parfaite conservation de toutes les structures osseuses, même les plus fragiles: les structures constitutives de l'oreille au sein du temporal (cochlée, canaux semi-circulaires, conduit auditif interne). Toutefois les osselets n'existent plus. Des pointes radiopaques dans le fond de la caisse du tympan pourraient correspondre à des reliquats de cette chaîne ossiculaire. Les sinus paranasaux sont très développés: le sphénoïde est doté de plusieurs grosses cellules, l'os planum est très précis et intact. En revanche, le sinus frontal est petit (l'os frontal aplati et oblique vers l'arrière pourrait expliquer son absence de développement).

L'analyse des structures osseuses crâniennes, des trous, canaux et orifices de la base du crâne n'a pas mis en évidence de pathologie radiographiquement décelable.Toutefois, la suture crânienne sagittale présente une déviation vers la gauche dans sa partie postérieure occipitale, déterminant ainsi une légère hypertrophie de la bosse occipitale droite [1].

---

[1] La déviation, visible sur la partie postérieure occipitale, est également observable sur la face inférieure exocrânienne: le condyle du temporal est dans un plan frontal plus antérieur que celui du temporal droit, ce qui induit une déviation de la mandibule (vers la droite dans le sens frontal). Notons, pourtant, que cette déformation faciale ne peut pas être considérée comme pathologique, car nous ne sortons pas des limites de la normalité. En outre, la face présente dans son ensemble des rapports osseux harmonieux, se caractérisant par un équilibre entre ses trois étages. Le profil

- Etude odontologique:

Les dents, au nombre de 31 (avec une formule dentaire: 4 I1 - 3 I2 - 4 C - 4 PM1 - 4 PM2 - 4 MI - 4 M2 - 4 M3) sont robustes et dotées de longues racines. Elles présentent une table occlusale fortement abrasée (indice 3 ou 4 au niveau de l'échelle de Held et Périer 1949). L'usure de l'émail est le témoin d'une alimentation riche en fibres végétales et en graines. Notons que cette usure est asymétrique, plus importante à droite, signe d'une prédominance fonctionnelle de ce côté. L'absence de la deuxième incisive inférieure gauche (32), sans diastème au niveau de l'arcade dentaire, laisse supposer qu'il s'agit d'une agénésie (germe dentaire inexistant). Les arcades dentaires sont indemnes de toutes lésions carieuses, mais l'état parodontal présente des pathologies. (voir annexe n° 2).

Grâce à une approche pluridisciplinaire, cette tombe apparemment ' pauvre ', car dépourvue de matériel archéologique, se révèle pourtant riche d'enseignements. L'unique occupant de la tombe IIT14 renaît par l'addition des investigations de terrain et des analyses fines effectuées en laboratoire. Tous les renseignements sont les bienvenus pour renforcer notre connaissance des occupants de cette lointaine et riche nécropole où quelque 300 tombes ont été rapidement dénombrées.

Annexe n°1: Études microscopiques

L'observation des prélèvements (cheveux et fragment de peau (?)) s'est effectuée en microscopie électronique à balayage après métallisation ionique à l'or, sur un microscope de type Stéreoscan Cambridge.

Cheveux:

- Cheveux à orientation rectiligne. Pas d'aspect crépu décelable macroscopiquement ni aux faibles grossissements. (fig. 4) Grossissement X 134.
- Bonne conservation de la structure externe des cheveux, avec l'ordonnancement habituel des écailles de surface, avec quelques débris morphologiquement très variables. (fig. 5) Grossissement X 2000.

Autre fragment:

- Epaisseur d'aspect amorphe sans structure tissulaire intacte. Mais présence en surface de particules minérales vraisemblablement siliceuse. (fig. 3) Grossissement X 185.

B. FOLIGUET et L. MARCHAL, Laboratoire de Microscopie Electronique, Faculté de Médecine de Nancy.

Annexe n° 2: État parodontal

Des déhiscences importantes sont observables au niveau du bloc incisivo-canin inférieur ainsi que sur les racines mésiales des premières molaires. En dehors de ces zones, l'os alvéolaire paraît relativement épais et résistant. Du tartre supra-

---

est orthognathe (angle SNA= 90°), alors que l'étage supérieur frontal situé en position reculé dans le sens sagittal, confère à l'ensemble un aspect de biprognathisme.

gingival est visible sur toutes les dents, la marque de la gencive marginale dans le tartre est encore clairement visible. La plupart des dents présentent aussi des spicules de tartre sous-gingival. L'alvéolyse est essentiellement horizontale avec l'existence de quelques poches infra-osseuses et d'une atteinte de furcation. (atteinte de classe II (Glickman 1966) au niveau de la face vestibulaire de 46).

N. MILLER, Responsable du Département de Parodontologie, Faculté de Chirurgie Dentaire de Nancy.

Annexe 3: Crâne IIT14 (SEDAU 10 - 1992)

Dimensions du crâne cérébral et facial (en mm):

Longueur antéro-postérieure maximale:	190	Largeur bizygomatique:	113
Largeur transverse maximale:	133	Hauteur du nez:	50
Longueur basilo-bregmatique:	137	Largeur du nez:	26
Hauteur faciale supérieure:	66	Hauteur de l'orbite:	34
Hauteur faciale totale:	103	Largeur de l'orbite:	40

Dimensions de la mandibule (en mm):

Longueur totale de la mandibule:	112	Largeur bigoniaque:	90
Hauteur de la branche montante:	65	Largeur bicondylienne:	116

Dimensions de quelques indices crâniens et faciaux:

Indice crânien horizontal:	70	Crâne étroit
Indice crânien vertical:	72	Développement vertical moyen
Indice facial total:	93	Face étroite
Indice nasal:	52	Nez large
Indice orbitaire:	85	Orbite haute

BIBLIOGRAPHIE:

ASCADI (G.) et NEMESKERI (J.), *History of Human Life, Span and mortality*, Budapest, 1970.

BILLY (G.)- VERGER-PRATOUCY (J.C.)- DASTUGUE (J.), Etudes anthropologiques, in VILA A. *La prospection archéologique de la vallée du Nil au sud de la cataracte de Dal*, Fasc. 15: *La nécropole de Missiminia*, CNRS, 1985.

DUDAY (H.), *Nouvelles observations sur la décomposition des corps dans un espace libre*, compte rendu de la table ronde à St Germain en Laye, RCP 742, CNRS, 1985, pp. 6-13.

FEREMBACH (D.)- SCHWIDETZKY (I.) - STROUKAL (M.), Recommandations pour déterminer l'âge et le sexe sur les squelettes, *Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, 6, série XIII, pp. 7-45, 1979.

GEUS (F.), Enquêtes sur les pratiques et coutumes funéraires méroïtiques. La contribution des cimetières non royaux. Approche préliminaire, *Revue d'Égyptologie* 40, 1989, pp. 163-185.

JANOT (F.), Odontologie et archéologie funéraire, *L'Information dentaire* n° 22, 1993, pp. 1599 - 1606.

JANOT (F.), A la rencontre des habitants méroïtiques de Sedeinga, *Les dossiers d'archéologie, La Nubie*, n° 196, septembre 1994, p. 40-41..

MASSET (C.), Estimation de l'âge du décès par les sutures crâniennes, Thèse Sciences, Paris VII, 1964.

OLIVIER (G.), *Pratique anthropologique*, Paris, 1960.

UBELAKER (D.-H.), *Reconstruction of Demographic Profiles from Ossuary Skeletal Samples*, Washington, 1978.

SIMON (C.), Etude anthropologique préliminaire sur le matériel de Kerma (Soudan). Campagne 1984-1986, *Geneva* n.s., tome XXXIV, 1986, pp. 29-33. Campagne 1986-1988, *Geneva* n.s., tome XXXVI, 1988, pp. 25-26. Etude anthropologique de squelettes provenant d'une tombe chrétienne de Koya et d'une tombe méroïtique de Kerma, *Geneva*, n.s., tome XXXIX, 1991, pp. 35-41.

TROTTER (M.) et GLESER (G.-C.), Estimation of stature from long bones of American whites and negroes, Am. J. Phys. Anthropol.10, 1952, pp. 463-514.

VILA A., La prospection archéologique de la Vallée du Nil au sud de la cataracte de Dal (Nubie Soudanaise), Fasc. 13: *La nécropole de Missiminia*, II: *Les sépultures méroïtiques*, CNRS, 1982.

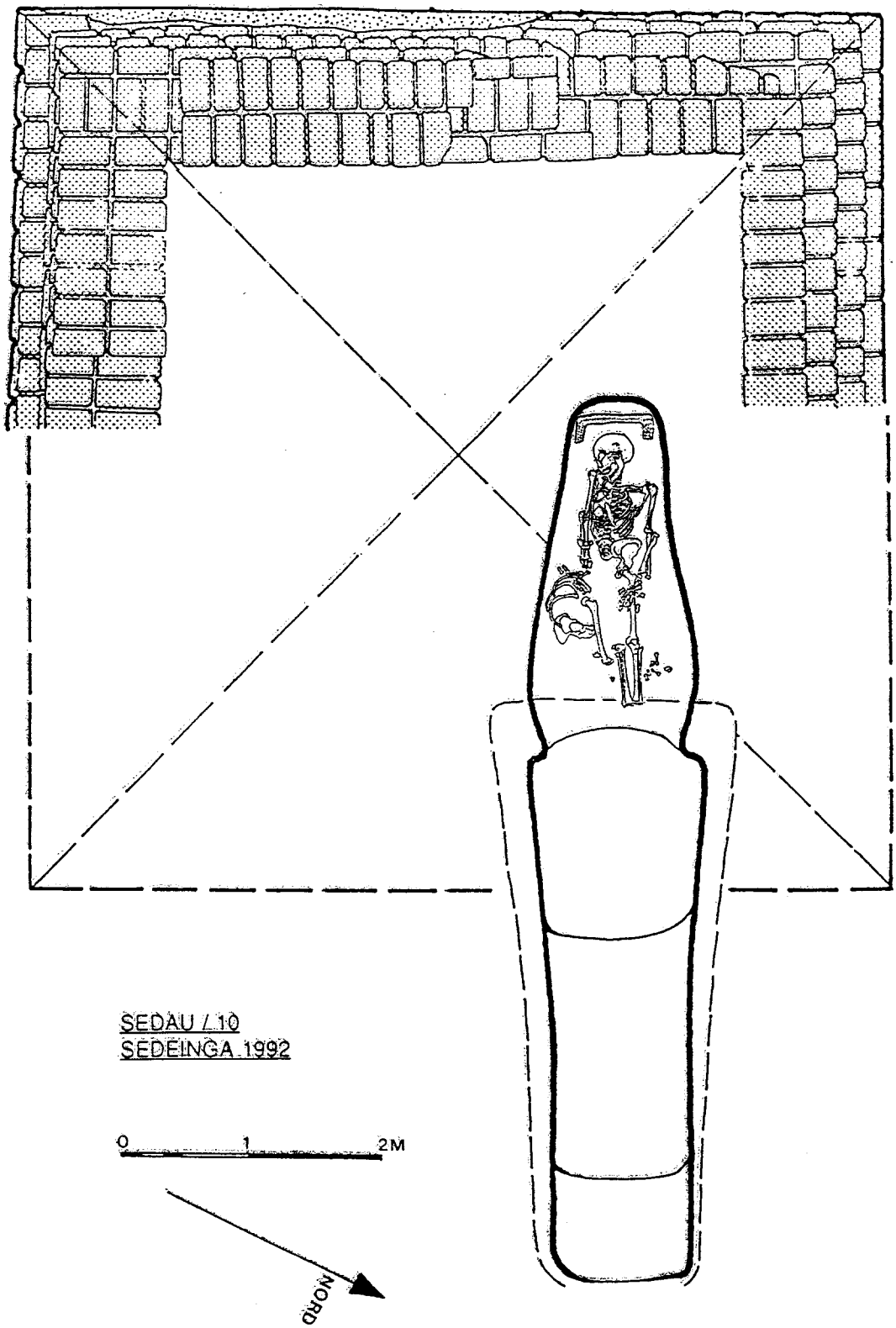


Fig. 1: Position de la tombe par rapport à la superstructure en forme de pyramide. (Dessin A. Labrousse)
Position du squelette *in situ* (Dessin F. Janot)

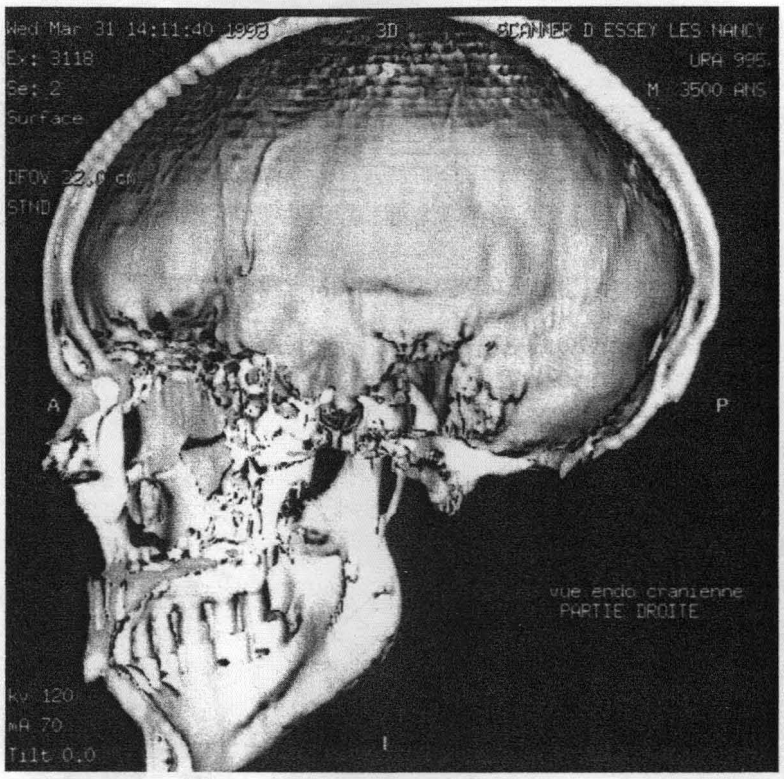


Fig. 2 : Scanner (Essey-les Nancy). Seuillage osseux. Visualisation 3D des structures crâniofaciales. Vue latérale et endocrânienne droite.

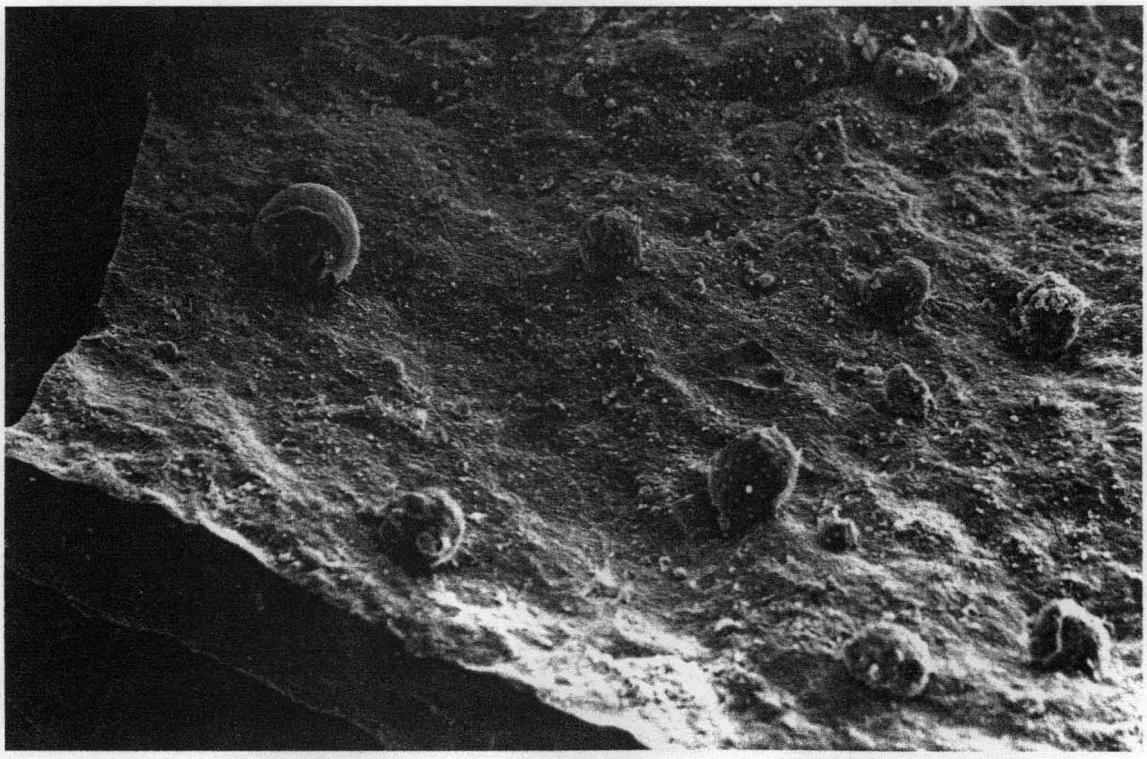


Fig. 3 : Fragment de peau (?). Grossissement X 2000.

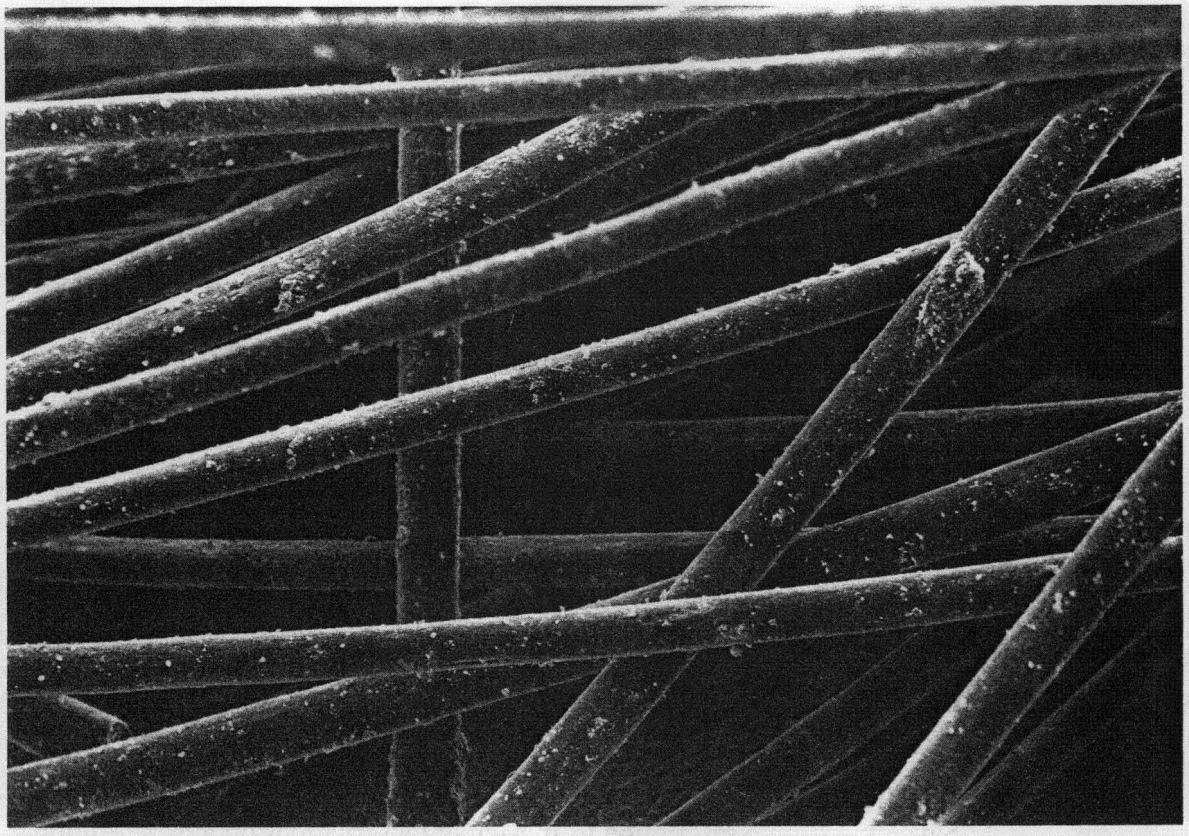


Fig. 4 : Fragment de cheveux. Grossissement X 134.

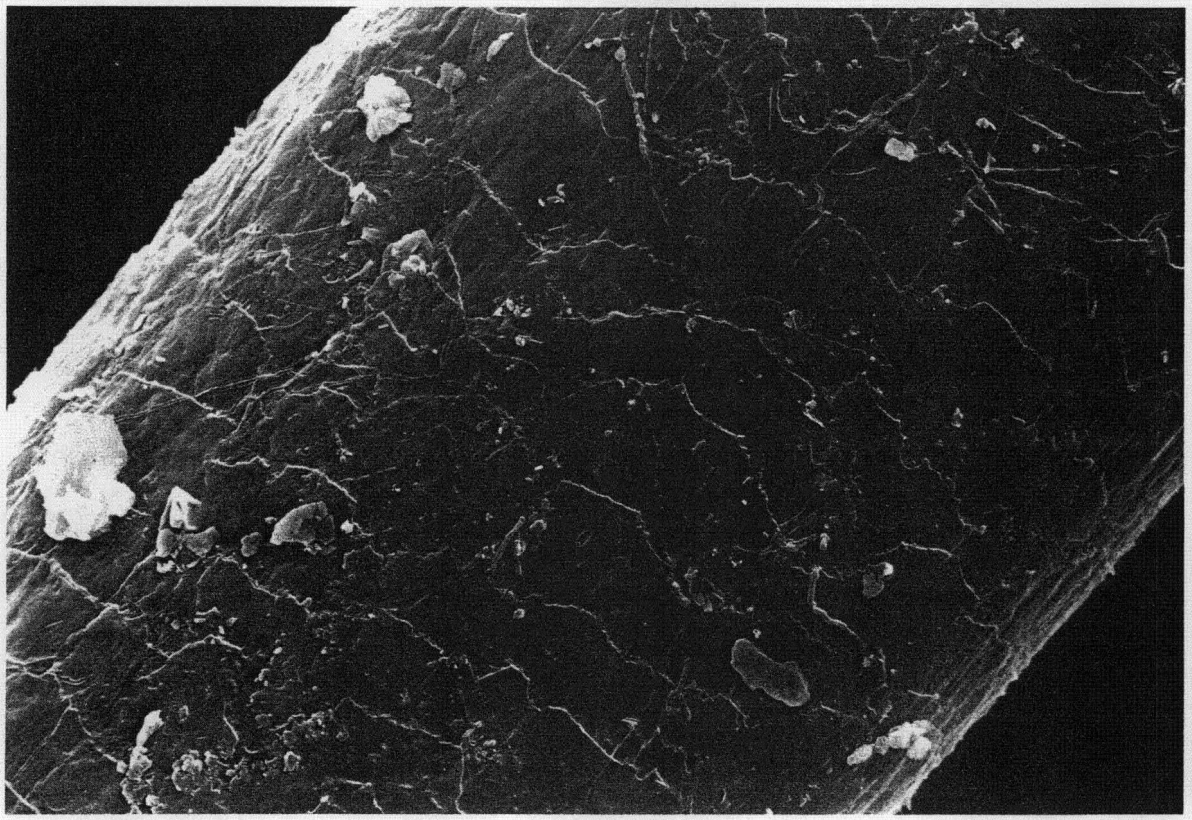


Fig. 5 : Fragment de cheveux. Grossissement X 185.

Sommaire

p. 1 C. BERGER et J. LECLANT
Avant-propos

p. 3 F. TIRADRITTI
Préliminaires à un Répertoire d'Épigraphie Méroïtique (REM), suite

p. 21 D. N. EDWARDS
A New Meroitic Inscription from Qasr Ibrim and a Tentative Reconstruction

p. 27 J. MALEK ET D. N. E. MAGEE
Meroitic and Nubian Material in the Archives of the Griffith Institute, Oxford

p. 39 S.M. BURSTEIN
Sayce's Axumite Inscription from Meroe: Observations on a New Edition

p. 45 T. HÄGG
Sayce's Axumite Inscription from Meroe — Again

p. 49 Eisa KHIDER
Un site en danger: El Geteina

p. 51 P. LENOBLE
À propos des tumulus d'El Hobagi et de Ballana-Qustul

p. 53 P. LENOBLE, R.-P. DISSEAUX, Abd El Rahman ALI MOHAMED, B. RONCE et J. BIALAIS
La fouille du tumulus à enceinte el Hobagi III

p. 89 P. LENOBLE
Le rang des inhumés sous tertre à enceinte à El Hobagi

p. 125 Fr. JANOT, C. STRAZIELLE et O. CUSSENOT
Les restes humains de la nécropole de Sedeinga.La tombeIIT14: Approche pluridisciplinaire

p. 134 Sommaire